Pf XVIII - 498

EXAMEN
DU SYSTÊME ANTICARTÉSIEN, SUR
L'AME DES BÊTES.

On y a joint un petit recueil d'Observations, courtes, curieuſes & intéreſſantes, ſur quelques queſtions de Phyſique, agitées dans ces écoles, ſavoir ;

1°. Sur la cauſe du Flux de la Mer.

2°. Sur la cauſe des Couleurs primitives.

3°. Sur les erreurs attribuées aux ſens de la Vue & de l'Ouie.

4°. Sur l'origine des Coquilles foſſiles.

PAR UN VIEUX CARTÉSIEN, infatué de la vérité.

A TOULOUSE.

M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation & Permiſſion.

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE UNIVERSITAIRE

EXAMEN

DU SYSTEME ANTICARTESIEN,

Sur l'ame & l'inſtinct des Bêtes, ſur le flux de la Mer, &c.

JAMAIS on ne raiſonna ſur l'ame des Bêtes autant qu'aujourd'hui, ni peut-être plus mal, ou avec moins de ſolidité. On ſe moque de ce que Deſcartes en a penſé ; pourquoi ? 1°, parce qu'on ne ſait pas obſerver, méditer, raiſonner, & ſur-tout ſe dépouiller des préjugés, comme lui, ou qu'on a ſes raiſons pour ne pas le faire. 2°. Parce qu'on ne juge que ſur

le rapport des ſens ; qu'on conclud du particulier au général, des apparences à la réalité, de la multitude innombrable des bêtes, par les qualités vraies ou fauſſes, qu'on a cru voir dans quelqu'une ; façon de raiſonner fort commode, pour ſe croire en droit d'avancer tout ce qu'on veut, & qui nous replonge dans le cahos des erreurs des anciens, les plus deshonorantes pour l'humanité.

On avoit cru, juſqu'au temps de Deſcartes, qu'il n'y avoit que deux ſortes de ſubſtances ſpirituelles, créées : 1°. les Anges connus par la révélation ; 2°. nos ames, dont la raiſon nous atteſte l'exiſtance, tout comme la révélation, & chacun convenoit que ni l'une ni l'autre ne pouvoit être logée dans le corps d'une bête. De-là Deſcartes concluoit que, tout ſe réduiſant à la matière & au méchaniſme, dans les animaux, on ne pouvoit les regarder que comme de véritables automates.

Cette conſéquence, toute étrange qu'elle parut d'abord, étoit ſi juſte, qu'on la vit bientôt adoptée partout: enſeignée dans toutes les écoles; juſtifiée & ſoutenue par les plus grands génies du ſiècle paſſé, ſiècle, qui fut partout, & particuliérement en France, le ſiècle de la bonne Philoſophie. Aujourd'hui les choſes ſont bien changées; les Philoſophes modernes ſe font un devoir de prendre la défenſe des bêtes contre Deſcartes, & de traiter ce Philoſophe de rêveur. La raiſon que nous en donnent les Encyclopédiſtes, « c'eſt qu'heureuſement (1) » depuis Deſcartes, on s'eſt apperçu

(1) *Heureuſement*, oui, ſans doute, & très-heureuſement: tout étoit perdu pour la religion, pour les mœurs & pour l'état, ſi l'on eût continué de croire qu'un âne & un bœuf ſont des bêtes, ou n'ont point d'eſprit; mais eſt-ce bien, pour éviter ce triple malheur, qu'on a pris le parti de leur en donner?

» d'un troiſième parti qu'il y avoit à » prendre ; & que, depuis ce temps- » là le ridicule des automates s'eſt dé- » véloppé. Des idées plus juſtes du » monde intellectuel, ont fait com- » prendre qu'il doit être beaucoup plus » étendu qu'on ne le croyoit, & qu'il » renferme bien d'autres habitans que » les anges & les ames humaines. (1)

Les Philoſophes ajoutent que cette nouvelle découverte eſt *une ample reſſource pour les Phyſiciens* : ils ont raiſon ; car *les idées plus juſtes* dont

---

[1] A-t-on donc envoyé des Linx, à la découverte dans ce monde-là ? & ces Commiſſaires ont-ils eu les yeux aſſez perçants pour voir des Êtres inviſibles ? quoi qu'il en ſoit, on pouvoit s'épargner ce ſoin. Longtemps, avant Deſcartes ; on ſavoit qu'il y a des Fées. des Silphes, des Lutins, des Eſprits folets, des Eſprits familiers, des Gobelins, &c. &c. tous auſſi réels, que les ames qu'on nous dit, qui ſont dans les bêtes, puiſque c'eſt du même Magaſin ou du même pays qu'on les a tirées.

ils nous parlent, ont été, dit-on, tirées du pays des chimères, & fourniſſent un canevas ſur lequel on pourra broder tout ce qu'on voudra.

Cependant, toutes chimériques qu'elles ſont, on les voit adoptées par bien des Philoſophes, qui, ſur tout le reſte, penſent tout autrement que les Encyclopédiſtes, par M. Bouiller, entr'autres, lui, qui a ſi ſouvent & ſi bien relevé ces MM., & qui néanmoins, dit comm'eux, que les bêtes ont une ame immatérielle & mortelle. On ne peut pas dire que la foi de cet habile Miniſtre, touchant l'immortalité de notre ame, ſoit équivoque. Il y auroit auſſi de l'injuſtice à ſupecter celle des Auteurs dont il s'agit ici: ils parlent de la nature de l'ame humaine, de la bonté de Dieu, de ſa juſtice, &c. d'une manière qui les met à l'abri de tout ſoupçon ſur ce Chapitre. Mais ſi un incrédule diſoit à ces Auteurs: » la ſeule preuve, ou la plus forte,

» que la raiſon vous fournit, de l'im-
» mortalité de votre ame, c'eſt ſa ſpi-
» ritualité. Donc, ſi l'ame des bêtes
» eſt un eſprit, elle ſera immortelle
» comme la vôtre ; & par la même
» raiſon, ou ſi elle meurt avec le corps,
» la vôtre doit mourir comme elle. »
Que répondront à cet argument les créateurs de l'ame des bêtes ? le voici.

Ils diront ; 1°. que quoique l'ame des bêtes ſoit ſpirituelle comme lanôtre, elle en eſt d'ailleurs très-diffé-rente : » qu'elle a bien quelque dégré d'intel-
» ligence, d'activité, de raiſon ; mais
» que cette intelligence ſe borne à des
» perceptions indiſtinctes ; que ſa rai-
» ſon n'agit que très-foiblement &
» ſur de petits objets, & que ſon ac-
» tivité ne conſiſte que dans des deſirs
» confus, dont ces perceptions indiſ-
» tinctes, ſont le motif immédiat...
» que l'immortalité n'eſt pas un bien
» dont une telle ame puiſſe jouir, puiſ-

» qu'elle eſt incapable de le connoître.

2°. Qu'il eſt vraiſemblable qu'une » ame purement ſenſitive, qui ne » ſauroit déployer ſes facultés, ſans » le ſécours d'un corps organiſé, ne » dure qu'autant que ce corps..... » qu'il eſt naturel qu'un principe, que » Dieu n'a fait que pour l'unir à cer- » tains organes, ceſſe d'exiſter dès » qu'il ceſſe de ſentir, ce qui arrive » néceſſairement auſſitôt que ces or- » ganes ſont diſſous.

3°. Qu'on ne peut point dire que » la bonté de Dieu l'engage à accor- » der à une telle ame un bien, dont » elle ne ſauroit ſe former l'idée, à » lui préparer un avenir, qu'elle n'eſ- » père ni ne deſire.

4°. Que la parfaite certitude, que nous avons de l'immortalité de nos Ames « ne ſe fonde que ſur ce que » Dieu l'a révelée, & que la même » révélation, qui nous apprend que » l'ame humaine eſt immortelle, nous

» apprend auſſi que celle des bêtes n'a » pas le même privilège ».

Ce ſont-là, dira un Cartéſien, de pures ſubtilités, qui laiſſent l'objection dans toute ſa force.

1°. La différence que vous ſuppoſez, entre notre Ame & celle des bêtes, ne conſiſtant qu'en quelques dégrés d'intelligence, que l'une a de plus que l'autre, n'eſt qu'une différence accidentelle, étrangère à leur eſſence, & qui vient uniquement de l'organiſation des corps, qu'elles animent. C'eſt une différence pareille à peu-près à celle qui ſe trouvoit entre l'ame de Deſcartes ou de Newton, & celle de leurs ſervantes; où ſi l'on veut, entre l'ame d'un fou & celle d'un homme ſenſé. Ainſi, puiſque la différence de l'ame de ces femmes ou celle d'un fou n'empêchoit pas qu'elle fût immortelle, ainſi que celle des deux philoſophes, & de l'homme de bon ſens, par cela ſeul

qu'elle avoit la même eſſence ; ou cette ſpiritualité ſur laquelle vous fondez l'immortalité de la votre, de même la différence que vous ſuppoſez entre l'ame des brutes & l'ame humaine, n'empêchant pas qu'elles ſoient ſpirituelles toutes deux, ſi l'une eſt immortelle à raiſon de ſa ſpiritualité, l'autre le ſera auſſi, ou toutes deux ſeront mortelles.

2°. Les vraiſemblances ne ſont pas de preuves. L'ame des brutes ne peut ceſſer d'exiſter qu'autant que Dieu l'anéantiroit. S'il eſt vraiſemblable que n'étant que ſenſitive, elle ſeroit anéantie, dès-que, par la deſtruction du corps, elle ceſſeroit de pouvoir ſentir, & deviendroit par-là inutile, il eſt plus vraiſemblable encore que Dieu ne donne pas à une créature une eſſence, qui, de ſa nature doit la rendre immortelle quand il veut l'anéantir. C'eſt une eſpèce de blaſphême contre la ſageſſe éternelle, de

ſuppoſer qu'elle déploie ſa toute puiſſance en tirant du néant le matin, des millions d'ames, pour les y faire rentrer le ſoir, ce qui arriveroit à la lettre, dans l'hypothèſe des Anti-Cartéſiens. Cette réflexion toute ſeule auroit dû leur en montrer le vice.

3°. Votre troiſième réponſe prouve ce que perſonne ne conteſte, que Dieu ne doit pas accorder l'immortalité à l'ame des bêtes, mais elle ne prouve pas ce qu'on vous nie, que Dieu lui accorde l'exiſtence. Dites-nous où vous avez trouvé que *le monde intellectuel eſt plus étendu & a plus d'Habitans qu'on ne croyoit*, ſans quoi, d'un trait de plume nous détruirons toutes les ames de nouvelle date ; en ſoutenant que ce ſont des phantômes, que votre imagination enfanta, parce qu'ils vous étoient néceſſaires pour réaliſer le ridicule que vous prêtez au ſentiment de Deſcartes. Mais vos imaginations font-

elles foi ? S'il vous plaît de tirer de ces nouveaux colons, que vous placez dans le monde intellectuel, autant de principes intelligens qu'il en faut, pour en donner un à chaque vigne, à chaque févérole, en un mot, à chacune des plantes qui pouſſent des fils, bras ou vrilles, avec quoi elles s'accrochent à tout ce qu'elles peuvent ſaiſir, faudra-t-il vous en croire ? Cependant, vous pouvez prouver qu'un tel principe eſt dans toutes les plantes, qui montent fort haut, & ſont foibles de tige, à peu-près pour les mêmes raiſons, qui vous le font attribuer aux bêtes, en obſervant que ſans la précaution que prennent ces plantes de ſe procurer un appui, de s'y attacher, leur fruit étendu par terre avec elles y pourriroit ſans mûrir, ce qui, pourrez-vous dire, prouve qu'elles veillent à la conſervation de ce fruit, comme font les femelles des animaux à conſerver le leur, & montre une

prudence admirable, qu'il ſeroit trop abſurde d'attribuer au méchaniſme, mais qui ne ſurprend plus, dès qu'on ſait que l'auteur de la nature joint à cette matière un de ces *principes immateriels*, ou de ces *Habitans*, qui fourmillent dans la vaſte étendue du monde intellectuel, & qui depuis un temps infini, attendoient qu'une philoſophie éclairée vint enfin les faire connoître, & leur donner de l'emploi.

4°. La dernière raiſon que les philoſophes oppoſent à l'incrédule, eſt fort inutile contre lui : il n'a pas aſſez de bon ſens, où il eſt trop aveuglé, ſoit par l'orgueil, ſoit par quelque paſſion, pour ajouter foi aux vérités révélées ; & s'il vous prioit de lui citer le livre de l'Ecriture, où vous avez lû que les bêtes ont une ame ſpirituelle, qui meurt avec le corps, vous ſeriez bien empêché. Vous vous tirez très-mal de ſon objection ; s'il

vous disoit que Dieu a pu organner le corps des bêtes d'une manière propre à produire tous les mouvemens, toutes les actions que nous leur voyons faire, le nieriez-vous ? Nullement: vous convenez que Dieu, par sa toute puissance, a pu mettre dans le corps des animaux un méchanisme capable d'opérer tout ce qu'ils font de plus surprenant, vous dites même qu'il faut bien se garder de le nier, parce que *la Toute Puissance s'étend à tout ce qui n'implique pas contradiction.* Il ne nous en faut pas d'avantage pour mettre en déroute *vos ames sentsiives* & pour établir très solidement les autômates sur leurs ruines. Voici comment.

On vous dira « vous convenez que » Dieu a pu faire que les bêtes fussent » de pures machines, ou que le pur » méchanisme produisit en elles tout » ce qu'on leur voit faire. Donc Dieu » l'a fait.

Pour prouver cette conſéquence, qui paroît d'abord ridicule, on ajoutera : Dieu & la nature ne font jamais jamais rien d'inutile, & agiſſent toujours par les moyens plus ſimples. C'eſt un axiome reçu. Or, il eſt plus ſimple de n'employer qu'une cauſe que d'en employer deux, pour produire un ſeul & même effet ; la ſeconde ſeroit inutile, dès que la première ſuffit. Cette propoſition eſt encore inconteſtable.

Donc, dès-que le méchaniſme peut produire tout ſeul tous les phénoménes que nous admirons dans les bêtes, Dieu n'a pas uni une ame ſpirituelle à leur organiſation. La conſéquence eſt ſans réplique.

N'importe : les philoſophes nous diſent : » on ne détruit point par le » raiſonnement les faits avérés ». » Nous avons certitude qu'il y a dans » les bêtes un principe qui penſe, qui » ſent : tout ce que nous leur voyons

» faire conduit à un tel principe. Nous
» ſommes donc forcés de le leur attri-
» buer, malgré la poſſibilité contraire,
» qu'on nous oppoſe.... il s'agit ici
» d'un fait dont on demande la cauſe :
» les mêmes principes qui nous con-
» duiſent à la certitude dans les queſ-
» tions de ce genre, doivent *nous*
» déterminer dans celle-ci.

» La première règle eſt, que
» Dieu ne ſauroit nous tromper.
» Voici la ſeconde. La liaiſon d'un
» grand nombre d'apparences ou
» d'effets réunis avec une cauſe,
» qui les explique, prouve l'exiſ-
» tence de cette cauſe, ſi nous ne
» pouvions pas en imaginer d'autre,
» & ſi malgré cela nous nous trom-
» pons, c'eſt Dieu qui nous trompe...
» puiſqu'il ne nous a pas donné d'au-
» tre moyen de parvenir à la certi-
» tude ſur de pareils objets. Si les
» bêtes ſont de pures machines,
» Dieu nous trompe. *Cet argument*

» *eſt le coup fatal à l'hypothèſe des* » *machines* ».

Vous vous flattez trop, MM. répondront les Cartéſiens, 1°. ſoit que toutes les actions des bêtes conduiſent ou non à un principe ſpirituel, dès que vous convenez qu'elles peuvent être l'effet de la pure méchanique, l'unique certitude que vous puiſſiez avoir, c'eſt qu'elles ſont produites par une de ces deux cauſes. Mais vous ne ſerez jamais certain que ce ſoit par celle-ci, non par celle-là, puiſque la poſſibilité ſe trouve des deux côtés.

2°. Dieu n'a point révélé qu'il ait donné une ame intelligente aux bêtes. Il eſt dit au contraire. Pſ. 31, que les bêtes ſont *ſans connoiſſance*. Dieu ne vous a pas dit non plus de prendre un parti dans cette queſtion. Si donc il eſt faux que les bêtes aient l'ame que vous leur attribuez, ce n'eſt pas Dieu qui vous trompe; vous ne devez im-

puter votre erreur qu'à vous-même. Ainſi votre première règle ne prouve rien pour votre ſyſtême.

3°. La ſeconde n'eſt pas plus *fatale aux machines* : il peut fort bien arriver qu'on explique bien ou mal, toutes les circonſtances d'un phénoméne par une cauſe, qui pourtant ne ſera pas celle qui le produit immédiatement, un fait fort connu nous en fournira la preuve.

Les Cartéſiens attribuent le flux & le reflux de la mer à une excavation de ſes eaux, qui ſe fait ſous chaque méridien, lorſque la lune y paſſe, & qui les pouſſe du milieu vers les rivages. Par ce mouvement, que la lune occaſionne, ils expliquent très-bien toutes les particularités des phénoménes ; ils ont donc certitude, ſuivant votre règle, que c'eſt ainſi que la lune cauſe le flux & reflux.

Les Newtoniens, au contraire, croient voir une grande intumeſcence

des eaux, là où les autres placent leur excavation. C'eſt la lune, ſeloneux, qui cauſe cette intumeſcence, en pompant les eaux par ſon attraction. (1) Par cette élévation ou enflure de la mer, ces Phyſiciens expliquent auſſi toutes les circonſtances du flux. Ils ont donc autant de certitude que les autres de la vérité de leur ſyſtême, ſuivant vous ; cependant ſi la cauſe trouvée par Deſcartes eſt la véritable, comme tout le monde l'avoit cru juſqu'à Newton, celle que lui ſubſtitue ce nouveau philoſophe, ne peut qu'être fauſſe. La règle alléguée ſe trouve donc ici en défaut.

Nous conviendrons néanmoins que cette règle eſt aſſez ſûre, ſi la cauſe qu'on aſſigne eſt un être réel, non pas un être de raiſon, une exiſtance,

(1) L'attraction eſt une de ces qualités occultes qu'Ariſtote imagina finement pour rendre raiſon de tout ce qu'il ne comprenoit pas, &c.

non pas une fiction, telle que l'attraction ou l'ame ajoutée au monde intellectuel; mais comment prouve-t-on que cette ame n'eſt pas un être imaginaire; que c'eſt au contraire une ſubſtance réelle & ſpirituelle qui exiſte dans le corps de chaque animal? Par les effets, nous dira-t-on qu'elle y produit. Fort bien; mais, dès qu'il eſt convenu que ces mêmes effets peuvent auſſi être opérés par le méchaniſme; ſi Dieu l'a voulu, il faudroit avoir prouvé que Dieu ne le veut point, pour être en droit de les attribuer à une ame excluſivement au méchaniſme. L'a-t-on fait? peut-on le faire? S'il nous étoit permis de parler fiérement comme un Encyclopédiſte; nous pourrions bien prendre ici notre revanche, & dire à MM. les Philoſophes, *cet argument eſt le coup fatal à l'eſprit des bêtes*; peut-être quelqu'un le penſera-t-il ſans que nous le diſions.

4°. Juſqu'à ce que vous ayez prouvé que Dieu multiplie les cauſes ſans néceſſité, qu'il en emploie deux, là où une ſeule auroit ſuffi, vous ne perſuaderez jamais à un homme raiſonnable & exempt de préjugé, qu'il ait uni au corps des brutes un principe intelligent, pour produire, conjointement avec le méchaniſme, les effets que le méchaniſme pouvoit produire tout ſeul, de votre aveu.

5°. Les Cartéſiens pourront ajouter une réflexion, qui n'eſt guére moins embarraſſante pour leurs Adverſaires. Le principe favori des Philoſophes du temps, celle de toutes les nouveautés dangereuſes, qu'ils ſoutiennent avec plus de chaleur ; (1) c'eſt que l'évidence, & à plus forte raiſon *la certitude*, *ne peut ſe fonder pour les hommes*, *que ſur le témoi-*

(1) Par la raiſon qu'elle eſt étroitement liée avec le matérialiſme.

gnage conſtant de nos ſens. Cet axiome poſé, on demande à MM. les *Anti-automatiſtes*, quel eſt celui de leurs ſens, par lequel ils ſe ſont aſſurés que les bêtes ont une ame ſpirituelle ? L'ont-ils vue, flairée, entendue, & cela conſtamment ? S'ils n'ont fait ni l'un ni l'autre, comme il y a quelque apparence, il faut qu'ils renoncent à leur certitude, ou à l'axiome d'Ariſtote. (2)

6°. S'il y avoit dans les bêtes un principe intelligent, ce ſeroit l'être le plus paradoxal qui ſe puiſſe imaginer : il ſauroit tout ce qu'il doit ſavoir, ſans l'avoir jamais appris, & ſans ſavoir qu'il le ſait ; il auroit une ſagacité, une induſtrie, une pénétration plus qu'humaine, & ſeroit incapable d'apprendre rien de ce qu'il ignore. Mille faits nous en peuvent convaincre :

---

(1) Voyez la note renvoyée à la fin de cet article.

bornons-nous à deux ou trois bien décisifs, & qui sont assez connus.

Une Couveuse a trois cris principaux : lorsqu'un Poussin s'est trop écarté de la mue, où elle est renfermée, & qu'il ne la voit ni ne l'entend plus, il prend l'allarme, va courant çà & là, & piollant comme un perdu, la mère lui répond par le glousſement qu'elle redouble, & qui est le cri du ralliement : dès que le Poussin l'entend, il vient en hâte se réunir à la troupe.

Si la Poule, en grattant la terre, a découvert quelque vermisseau, elle fait le cri de l'appel, & toute la famille accourt pour profiter de l'aubaine.

Un Milan plane dans les airs : il est bien haut, n'importe ! la Couveuse l'apperçoit à travers la mue, & sonne aussi-tôt l'allarme par un autre cri : les Poussins l'ont à peine entendue, qu'ils courent à toutes jambes se cacher

ſous elle ; s'ils ont compris, au cri de la mère, qu'un ennemi alloit fondre ſur eux, ils ont plus d'eſprit que Paſcal, qui, dit-on, n'en manquoit pas, & qui certainement n'auroit pas deviné ce que ſignifioit ce cri.

Parmi ces Pouſſins, il y a des canetons venus de la même couvée. Peu de jours après, la poule délivrée de ſa mue, on fait de petites excurſions, dans leſquelles on rencontre un ruiſſeau ; tous les canetons s'y jettent ſans balancer ; la Poule court auſſi-tôt ſur le bord toute allarmée, & glouſſe de toutes ſes forces pour les faire revenir ; il paroît qu'elle les croit perdus, mais elle n'eſt point écoutée, les petits canards ſont dans leur élement ; d'ailleurs le langage de la poule n'eſt point celui de leur horde ; il n'y a que les poulets qui puiſſent l'entendre, auſſi ſe gardent-ils bien d'entrer dans l'eau ; mais ſi c'eſt l'ame de la poule qui connoît que les poulets ne ſont pas de

peſcé-colas, (1) ne devroit-elle pas, à *plus forte* raiſon connoître que les canards ne ſont pas de poulets?

Ces petits canards ſortiront enfin, & s'ils trouvent ſous leurs pas quelque *inſecte*, vénimeux ou non, ils en feront bien vîte leur curée, les poulets n'y toucheront pas. Or, je demande ſi le bon ſens peut permettre à quelqu'un de croire; 1°. que les Pouſſins, qui ne ſont que ſortir de l'œuf, comprennent réellement ce que ſignifient les divers cris de leur mère de nourrice? 2°. qu'ils ſavent qu'ils ne ſont pas faits pour nager; que les crapauds, ou certains autres inſectes ſont vénimeux, & que leur vénin eſt mortel? 3°. Peut-on croire auſſi que les canetons au contraire n'ignorent pas qu'ils ne riſquent rien en ſe jettant dans le ruiſ-

(1) *Peſcé-colas*, Sicilien qui fut un fameux nageur & plongeur, & qui périt dans le gouffre de Charybde.

ſeau, que l'eau ne pénétrera pas leur duvet, & que leurs pieds leur ſerviront de rames pour voguer ? Si l'on tient l'affirmative, il faut qu'on ſoutienne auſſi qu'ils ont des idées innées, qui ſe développent chez eux bien plutôt que chez nous.

7°. Conſidérons les animaux en général, ils n'ont preſque aucun de nos vices dominans ; il en eſt fort peu qui montrent quelqu'une de nos paſſions. Chez eux point de devoirs à remplir, de loix à reſpecter, de ſubordination ou de bienſéances à garder, ni arts ni ſciences à apprendre. Si le chien, le lion, & quelqu'autre eſpèce, montrent de la reconnoiſſance, je ſerois preſque tenté de croire que le Créateur l'a permis ou voulu ainſi, pour faire rougir les hommes ingrats, & les convaincre qu'ils ſont des monſtres.

Tout ſe réduit donc dans les bêtes, à la conſervation de l'individu & à la perpétuation de l'eſpèce. Pour le pre-

mier de ces deux objets ; il ſuffit que chaque animal puiſſe trouver, prendre & digérer la nourriture, que la providence lui a aſſignée, & éviter ſon ennemi. Pour cela il n'a nul beſoin d'une ame intelligente ; ſans une telle ame les arbres en font bien autant ; ils étendent leurs racines du côté où le terrein leur fournit plus de ſucs, qu'ils l'approprient & changent en leur ſubſtance ; l'enfant qui vient de naître, s'attache au mamelon, que ſa mère lui préſente ; il le preſſe de ſes lèvres ; en ſuçant, il en fait ſortir l'air : le lait qui prend ſa place & le ſuit, attiré par le ſucément, entre dans la bouche, d'où il deſcend dans l'eſtomac qui le digère, ſans que l'ame y ſoit pour rien ; l'enfant agit en tout cela machinalement, ſans connaître ce qu'il fait ; il peut bien en être de même des bêtes.

Pour le ſecond objet, je veux dire, pour perpétuer l'eſpèce, il faut que les bêtes ſe fréquentent, & que tous les

individus aiment les mêmes alimens ; cela fait qu'ils se rendent, comme de concert, aux lieux où ils peuvent les trouver ; la nature pourvoit au reste. On nous dit que *les allures des animaux montrent une certaine société entr'eux ; qu'ils paraissent s'entendre, concourir au même dessein*, &c. Eh bien ! ce que nous venons de dire, montre la véritable cause de ces allures, que le méchanisme peut produire, sans le secours d'un principe intelligent; les Philosophes en conviennent, ce principe serait donc superflu ; dans les animaux;il n'est donc pas croyable que Dieu l'ait ajouté à leur organisation : nous l'avons démontré.

Mais, nous dit-on, la société qu'ils ont entr'eux, n'est pas le seul phenomène qu'on remarque dans les animaux ; ils ont une correspondance avec les hommes : *témoins les chevaux, les chiens, &c. on les dresse, ils apprennent ; on leur commande, ils obéis-*

ſent ; on les flatte, ils careſſent à leur tour, &c.

A ce joli ſophiſme, le Cartéſien répondra : *ce ſont des contes à faire au peuple.* (1) Les bêtes n'ont aucune correſpondance avec les hommes, témoins les chénilles, les poiſſons, les tortues, les lions, les autruches, les crocodiles, &c. &c. & une infinité d'autres eſpèces. Vous nous citez deux témoins qui paraiſſent être pour vous, & on vous en cite mille qui dépoſent contre. Nous voyons ici le vice qui regne dans toute cette diſſertation ; on y conclut éternellement du particulier au général, d'un très-petit nombre d'animaux à toutes les eſpèces, de quelqu'une de leurs actions à la totalité.

Prenez bien garde encore à ceci. Nous convenons que le cheval & le chien *ſemblent* favoriſer votre illuſion ; mais nous ſoutenons qu'ils ne le font pas. Un cheval fin, jeune, vigou-

(1) *Ad populum phaleras.*

reux, fait, la premiere fois qu'on le monte, tout ce qu'un habile Ecuyer lui demande, c'eſt-à-dire qu'il obéit aux aides ; il eſt en correſpondance avec le Cavalier, comme la girouette avec le vent.

Le chien courant trouve naturellement la piſte du liévre, le pourſuit & le force pour le manger ; ſi lorſqu'il l'a pris le Chaſſeur le lui enlève, cela ne prouve pas que le chien ait eu intention de travailler pour ce correſpondant. Le chien couchant, auſſi habile & plus traître, découvre de même la trace du lièvre, cherche ſon gîte à petit bruit, s'arrête quand il l'a trouvé, l'indique par ce moyen au Chaſſeur, & lui ménage le plaiſir de le tirer ; cela montre que l'homme profite de l'inſtinct que Dieu a mis dans les animaux, qu'il a l'adreſſe de le tourner à ſon utilité. Voilà tout ; car ce n'eſt pas lui qui donne cet inſtinct, cette ſagacité aux bêtes, en

les dreſſant ; avec toute ſon habileté, il ne fera jamais un chien couchant ou courant d'un lévrier : jamais un bœuf ni un âne, n'apprendront au manége, ce qu'on y apprend au cheval, ou plutôt ce qu'on lui fait faire, parce que la nature l'a organiſé à cet effet : comme jamais on ne tirera d'une pendule ſimple le ſervice qu'on tire d'une pendule à reveil ou à répétition. Pourquoi ? parce que ces trois machines ſont compoſées différemment ; que la main qui les a faites les a deſtinées chacune à un uſage particulier, & qu'il n'eſt pas en leur pouvoir de changer leur deſtination.

Les Philoſophes s'extaſient ſur les actions ſurprénantes de certains animaux. *On en voit*, de ces actions, diſent-ils, *où il paraît une image de raiſon & de liberté, d'autant mieux qu'elles ſont moins uniformes, moins prévues, accommodées ſur le champ, à l'occaſion préſente ; car il faut mettre*

à l'ecart les merveilles du méchaniſme. Fort bien ! c'eſt-à-dire, qu'on veut mettre à l'écart la véritable cauſe de ce qu'on admire, pour avoir la gloire de s'en forger une, qui ſera purement imaginaire, & qu'il faudra rejetter à la fin, pour revenir à celle qu'on met ici à l'écart, comme nous le verrons.

Cette précaution priſe, nos Philoſophes adreſſent ainſi la parole à leurs Adverſaires : « vous, Cartéſien, » m'alléguez l'idée vague d'un mé- » chaniſme poſſible, mais inexprima- » ble pour vous & pour moi ; voilà, » dites-vous, la ſource des phénomè- » nes que vous offrent les bêtes ; & » moi, j'ai l'idée d'un principe ſenſitif, » je vois que ce principe a des rap- » ports très-diſtincts avec les phéno- » mènes en queſtion, qu'il les réunit » & les explique tous. Poſez ce prin- » cipe dans les bêtes ; je vois la raiſon » & la cauſe de tout ce qu'elles font, » pour conſerver leur machine.....

» Otez ce principe, je n'apperçois plus » de raiſon, ni de cauſe unique & » ſimple de tout cela. »

Voilà ce qu'on nous dit ; mais eſt-il bien vrai que l'idée qu'on prétend avoir d'un principe ſenſitif uni au corps des bêtes, ſoit plus claire que celle du méchaniſme ? Qu'on puiſſe regarder ce principe comme la cauſe unique des actions des bêtes, & que cette cauſe ſoit plus ſimple que le méchaniſme auquel on la ſubſtitue ?

Pour éclaircir ce fait, demandons à nos Philoſophes ce que c'eſt que ce principe ſenſitif, *qui réunit & explique tout* ? ils nous répondront : « c'eſt une » ame... un principe immatériel uni » à la machine des bêtes, fait pour » elles, comme elle eſt faite pour lui ; » qui reçoit à ſon occaſion des ſenſa- » tions, & qui lui fait faire ces actions » qui nous ſurprennent, &c. (1)

(1) V. l'Eſprit de l'Encyclopédie, tom. 1. *Ame des Bêtes*, page 133.

» Ce principe raisonne, mais sa
» raison n'agit que sur de petits objets
» & très-foiblement (1) .... il pense,
» mais le fond de sa pensée sera beau-
» coup plus étroit que celui de l'ame
» humaine, il aura idée des objets
» corporels utiles à son corps, &
» n'aura aucunes idées spirituelles. . .
» Voici encore *ce qu'on peut conjec-*
» *turer* de plus raisonnable sur ce
» sujet : (2) je me représente l'ame
» des bêtes comme une substance im-
» matérielle & intelligente ; .... ce
» doit être, *ce semble*, un principe
» actif qui a des sensations, & qui
» n'a que cela .... un esprit dont
» l'activité sera resserrée à proportion
» de son intelligence ; comme celle-ci
» se bornera à des perceptions con-
» fuses, celle-là ne consistera que
» dans des desirs confus, qui seront

(1) *Ibid.* & 134.
(2) Page 136.

» relatifs à ces perceptions : il n'aura
» que quelques traits de l'ame hu-
» maine .... l'ame des brutes, *ſelon*
» *que je me la figure*, apperçoit les
» objets par ſenſation .... dans ce qui
» dépend uniquement des ſens, *peut-*
» *être* que tout eſt égal entre elle &
» moi ; j'ai cependant une perception
» qu'elle n'a pas, parce que j'ai le
» pouvoir de réfléchir ſur l'objet de
» ma ſenſation. .... dépouillons har-
» diment les bêtes d'un privilège pa-
» reil ... une ame purement ſenſitive
» eſt bornée dans ſon activité, comme
» elle l'eſt dans ſon intelligence ; elle
» ne réfléchit point ; elle ne raiſonne
» point : à proprement parler, elle ne
» choiſit point non plus ; elle n'eſt ca-
» pable ni de vertus, ni de vices, ni
» de progrès, autres que ceux que
» produiſent les impreſſions & les ha-
» bitudes machinales ; il n'y a pour
» elle ni paſſé ni à venir ... & *ſi ſes*
» *actions ſemblent lui ſuppoſer toutes*

» *les propriétés, que je lui refuſe, il* » *faut charger la pure méchanique de* » *ces trompeuſes apparences*, pages 137 & 138.

Telle eſt l'idée qu'on nous donne du principe immatériel, qu'on met dans les bêtes. Mais que voyons-nous là, qu'un être compoſé de fictions, de négations & de contradictions ? Une ame hétéroclite & fictice, qui penſe ſans réflexion, ou ſans appercevoir ſa penſée, qui n'a pas la faculté de raiſonner, & dont la raiſon pourtant agit ſur des petits objets ; un être par conſéquent, qui ne raiſonne point, mais qui raiſonne; un eſprit qui reçoit les impreſſions, que les objets extérieurs font ſur ſon corps, ſans pouvoir en diſtinguer aucune, puiſque ces perceptions ſont *indiſtinctes*, & auquel ces perceptions font naître des déſirs, ſans qu'il ſache ce qu'il déſire. Eh ! pour ne rendre à ſes Hôtes que de tels ſervi-

ces, ce n'étoit pas la peine de le faire venir de si loin : autant valoit le laisser vivre tranquile avec les Fées & autres Habitans du nouveau monde intellectuel, ou bien qu'il demeurât guindé *sur l'échelle des intelligences* philosophiques (1).

Il est vrai qu'on nous dit que par l'effet de ces perceptions & de ces désirs, où il ne peut rien comprendre, cet esprit réagit sur la machine qui les lui occasionna, & qu'il lui fait faire *en actions qui nous surprennent, actions suivies, qui paroissent raisonnées, réfléchies.* Comprendra cela qui pourra ; pour moi tout ce que j'y entrevois, c'est qu'à force de vouloir éviter que l'ame spirituelle des bêtes ressemble à l'ame humaine, on ne la fait ressembler à rien ; que c'est

(1) Nos Philosophes supposent une échelle garnie d'intelligences au-dessous de l'ame humaine, mais ils n'ont pas encore déterminé le nombre de ses échellons.

une pure chimère bien plus incompréhenſible que le méchaniſme, où l'on nous dit qu'on ne comprend rien, mais qui du moins eſt réel.

Si l'idée que nous en donnons eſt vague, diront les Cartéſiens, c'eſt que nous n'entreprenons pas d'expliquer les myſtères que l'Auteur de la nature ne nous a pas dévoilés : mais on n'y trouve d'ailleurs ni fictions, ni contradictions, ni aucun de ces embarras qu'on voit dans le ſyſtême d'une ame ſpirituelle, qui meurt avec le corps. On y voit au contraire cette noble ſimplicité, qu'on admire dans tous les ouvrages de la nature, & que nos Philoſophes attribuent très-mal-à-propos à leur hypothèſe. En effet, ſelon nous l'impreſſion des objets extérieurs produit ou occaſionne dans les animaux les mouvemens, en quoi conſiſtent leurs actions. La cauſe de ces actions eſt donc unique ; au lieu que dans le ſyſtême oppoſé,

elles ont deux cauſes : l'action des ſens extérieurs ſur l'ame, & la réaction de l'ame ſur la méchanique de la machine.

Nous demander en quoi conſiſte le méchaniſme, auquel nous attribuons ce que vous attribuez à une ame, c'eſt être trop injuſte. Expliquez-nous en quoi conſiſte celui que vous admettez & que vous admirez dans les bêtes, & nous vous expliquerons celui que nous y ajoutons. Nous diriez-vous bien quels étoient les reſſorts de la mouche artificielle, dont vous parlez, & qui la faiſoient bourdonner en volant, ou comment l'araignée, de même fabrique filoit ſa toile ? Vous en ſeriez auſſi embarraſſé que nous ; cela ne vous empêche pas cependant de convenir que la mouche & l'araignée étoient des autômates. Pourquoi ne conviendriez-vous pas qu'il peut en être de même des bêtes ? L'impoſſibilité où l'on eſt de vous

expliquer l'artifice de leur méchaniſme ne vous autoriſe pas à le nier.

Les défauts que nous venons de relever dans la deſcription qu'on nous a faite de l'ame des bêtes, ne ſont pas les ſeuls qu'on y voit. *Les perceptions indiſtinctes & les* déſirs à quoi on l'a réduit, nous montrent qu'on a mal obſervé les mouvemens de ces machines. Les animaux les plus connus, les poules, le chien, le chat, &c. ſuffiront pour en convaincre nos Philoſophes.

On nourrit ordinairement les poules avec les vanures ou criblures du bled, où il y a toujours plus de veſcerons, d'ers, d'ivroie, de nielle, &c. que de froment bon ou mauvais. Quand on leur en jette une poignée, elles commencent par avaler d'abord tout le bon grain qui s'offre à leur vue. Enſuite elles éparpillent cette mangeaille, juſques à ce que tout le grain eſt parti, & abandonnent le reſte.

Un chien qui s'eſt égaré, & à perdu ſon maître dans une foule, va flairant tous les hommes qu'il trouve ſur ſes pas, & ſi enfin il rencontre celui qu'il cherche, il s'arrête, le careſſe beaucoup & ne le quitte plus.

Sur la table d'une cuiſine, il y a divers légumes & du poiſſon deſſous. Un chat entre, & ſaute auſſitôt ſur cette table, allêché par l'odeur du poiſſon; comme il ne le voit pas, il applique ſon nez ſur les choux, ſur les oignons, ſur les carrottes, en un mot, ſur chaque légume en particulier; puis il joue de la patte, & dès-qu'il a découvert le poiſſon, il en prend un avec ſes dents, fait un ſaut, & s'enfuit avec ſa proie.

Lorſqu'un frère quêteur s'eſt arrêté deux ou trois fois devant une maiſon, où l'on met quelque choſe dans ſon ſac, l'âneſſe qui le porte ne manque pas de s'y arrêter d'elle-même. Les vâches en ſont autant: elles vont en

droiture dans toutes les maiſons, où l'on prend le lait.

Par un beau jour d'été, le Ciel ſe couvre tout-à-coup ; l'air s'obſcurcit, les éclairs brillent, le tonnerre commence à gronder. Tandis que les laboureurs délibérent entre eux s'ils ſe retireront, le bétail, qui eſt dans la prairie voiſine, part ſans délibérer, & prend le trot ou le galop vers l'abri le plus prochain : à peine y eſt-il arrivé qu'il tombe un déluge d'eau & une quantité de groſſe grêle, qui enſevelit la moiſſon.

Quand on a bien obſervé tous ces faits aſſez connus, peut-on dire avec une ombre de vraiſemblance que le bétail n'a pas prévu l'orage mieux que les laboureurs ; que les bêtes du vâcher ne ſe ſouviennent pas des maiſons où elles portent leur lait, depuis quelques jours; & l'âneſſe du quêteur, de celles où on lui donne ? Peut-on ſoutenir que les poules ni le chien n'ont pas

de perceptions distinctes, celui-ci de son maître, les autres du bled, qu'elles ont pris, & des méchantes graines qu'elles ont laissées ? Que le chat n'avoit qu'un désir confus du poisson qu'il cherchoit ; qu'il ne l'a pas réellement choisi & préféré aux légumes ? Tout ce qu'on peut dire seulement, sans risque de se tromper, c'est que les sensations de ces animaux & de tous, sans exception, sont absolument pareilles aux nôtres, ou qu'elles sont nulles. La première de ces assertions est insoutenable : nos Philosophes en conviennent : la seconde est donc vraie, & nous force d'avouer, malgré le préjugé que les bêtes agissent. 1°. Sans connoissance, ni un sentiment proprement dit, puisqu'un tel sentiment n'est jamais en nous sans conscience que l'on sent. 2°. Qu'elles agissent sans volonté, comme sans liberté.

Mais peut-on se persuader, nous

dira-t-on toujours, que le chien, qui s'arrête dès qu'il a trouvé ſon maître & le careſſe : que le chat, qui remue les légumes juſqu'à ce qu'il découvre le poiſſon & l'emporte, faſſent tout cela ſans avoir ni connoiſſance ni ſentiment ? Attendez. Vous connoiſſez ſans doute, par oui-dire ou autrement, les deux joueurs de flûte, qu'a fait Vaucanſſon, ce ſont deux autômates de forme humaine, vêtus comme nous, & en pied, qui jouent une ſonate ſur la flûte allemande. Quiconque en ſera témoin, dans un lieu pas trop éclairé, les entendra de quelque diſtance, & verra l'un d'eux frapper la meſure avec le pied, très-exactement, ſouffler, remuer les doigts, les prendra pour deux excellens muſicens, & ne penſera jamais, s'il n'en eſt inſtruit, que ce ſont deux corps ſans ame. Il eſt pourtant bien certain qu'ils ſont tels ; que celui qui marque la meſure ne la ſent point ; que ni

l'un ni l'autre ne connoît l'harmonie des accords qu'il fait ; il n'eſt pas moins certain qu'ils paroiſſent ſentir & connoître tout cela. Il eſt donc poſſible que des autômates, aient une apparence de ſentiment & de connoiſſance, ſans qu'ils aient réellement ni l'un ni l'autre. La conſéquence eſt démontrée par le fait.

Dira-t-on que les actions d'un chat, d'un chien, d'un ſinge, ſont plus variées, plus inconciliables avec la pure méchanique que la muſique de ces automates ? Que cela ſoit ou non, on ne niera pas ſans doute, que la main qui a fait les animaux ne ſoit plus habile, plus induſtrieuſe que celle de Vaucanſſon. Tant vaudroit nier que les bêtes ſoient l'ouvrage de l'éternel. Dieu peut donc faire des automates incomparablement plus parfaits, plus ſurprenans, y mettre une méchanique plus fine, plus ſavante que ne font les hommes. En douter ſe-

roit meſurer ſon intelligence infinie ſur les bornes de la nôtre.

Eh bien ! dit un de nos Philoſophes, » ſi nous ſuppoſons dans les » bêtes une diſpoſition de la machine, » d'où naiſſent toutes leurs opérations » ſurprenantes .... je demande 1°. à » quoi bon cette machine ?

La réponſe eſt auſſi facile que la demande paroît ſingulière. Cette machine eſt bonne à faire ces opérations qui vous ſurprennent, & qui doivent vous remplir d'admiration pour la main toute puiſſante dont elle eſt l'ouvrage. Nous prouverons plus bas que ce n'eſt point la ſeule fin pour laquelle les animaux ſont faits.

2°. Je demande pourquoi ce merveilleux aſſemblage de reſſorts ?

Pourquoi ? Parce qu'ils ſont néceſſaires, pour faire ces opérations ſurprenantes. Eſt-ce une choſe bien difficile à déviner ?

3°. « Pourquoi ces organes, ſembla-

» bles à ceux de nos ſens ? Pourquoi » ces yeux, ces narrines, ces oreilles ?

Le Cartéſien vous répondra : ces organes ſont faits pour produire ou occaſionner dans les bêtes les mêmes mouvemens naturels qu'ils occaſionnent en nous, mais ſans qu'elles en aient la moindre connoiſſance, ce qui n'arrive jamais en nous. Si, au lieu de cela on vous diſoit : ces yeux ſont faits, dans les animaux, comme chez nous, pour voir les objets, les narrines pour les ſentir, les oreilles pour entendre les ſons, non pas comme nous voyons, ſentons & entendons, mais d'une façon vague, confuſe ; ce qui fait que les bêtes ne diſcernent les objets ni par les couleurs, ni par les odeurs, & qu'elles ne comprennent rien aux ſons qu'elles entendent. Si dis-je, on vous faiſoit une telle réponſe, vous diriez, ſe ſont-là les rêves des Cartéſiens, & vous vous tromperiez : ce

ſont les votres ; car que ſignifient autre choſe *vos perceptions indiſtinctes*, ſinon des ſenſations, qui ne font diſcerner aucun des objets qui les cauſent ? Comment ſe peut-il qu'avec ces perceptions barroques, & dans l'état d'inertie, pour ainſi dire entière, où vous mettez l'ame des bêtes, cette ame faſſe tout ce que vous admirez, ces actions ſurprenantes, que vous ſoutenez qu'il eſt ridicule d'attribuer au méchaniſme ? Vous répondez (ceci eſt remarquable.) *Si les actions des bêtes ſemblent attribuer à leur ame les propriétés que je lui refuſe, il faut charger la pure méchanique de ces trompeuſes apparences*, & par conſéquent attribuer à leur méchaniſme *les actions raiſonnées, ſuivies, réfléchies, le choix, la reconnoiſſance, l'amour, la haine, la correſpondance*, que nous croyons voir dans les bêtes, ainſi que les progrès, *autres que ceux que produiſent en elles*

les habitudes machinales ; c'eſt-à-dire, que nos Philoſophes renvoient ici, & attribuent à la pure méchanique ces mêmes actions dont la méchanique leur a paru incapable, qu'ils conviennent nettement qu'elles ſurpaſſent l'activité ou les forces de ce principe qu'ilsn'ont inventé que pour les lui attribuer, ce qui les fait rentrer viſiblement dans le ſyſtême dont ils ſe mocquent, comme s'ils vouloient faire poliment réparation au grand Deſcartes *du ridicule* qu'ils lui ont attribué.

Ces Auteurs auroient dû, ce ſemble, s'appercevoir que jamais contradiction ne fut plus palpable que la leur, ni moins pardonnable à de beaux eſprits ; qu'au ſurplus elle donne gain de cauſe aux Cartéſiens, quileur diront : vous attribuez à la méchanique ces mêmes merveilles, dont vous avez dit, qu'elles vous conduiſent *à un principe intelligent*, & dont vous n'aviez

n'aviez cru pouvoir trouver la véritable cauſe que dans un tel *principe* uni au corps des animaux ; les pauvres machines, tant vilipendées, ont donc gagné leur procès, & c'eſt vous-mêmes, qui prononcez l'Arrêt de votre condamnation. Renvoyez donc votre ame dans le néant d'où vous l'avez tirée, que fairait-elle dans les corps où vous la nichez ? Elle y aura, dites-vous *des perceptions indiſtinctes & des deſirs confus*. Du tout ; elle ne rendra pas aux bêtes même ce pitoyable ſervice. Ce qui peut le plus peut le moins. Il eſt bien plus difficile qu'une machine montre de l'amour ou de la haine, une image de raiſon, de reconnaiſſance, de diſcernement, de liberté, de crainte, juſques à tromper nos yeux, qu'il n'eſt difficile qu'elle montre une apparence de faim, de ſoif ou de ſenſibilité. Donc la machine, en qui l'on voit les premières de ces apparences, peut bien auſſi

nous montrer les ſecondes, & ſi les unes ſont trompeuſes, les autres peuvent l'être tout de même ; le Peuple crédule, & toujours eſclave des préjugés, pourra bien croire que les bêtes ont des ſenſations de même nature que les nôtres, même quelqu'une de nos qualités, bonnes ou mauvaiſes, s'il croit qu'elles connaiſſent & raiſonnent.

Une pure machine ne peut pas être la fin à elle-même. Cela eſt bien clair ; car elle n'a aucune fin, aucun but, puiſqu'elle ne peut avoir aucune intention ; ſa fin eſt l'objet, la raiſon pour laquelle on l'a faite, & cette raiſon eſt dans l'artiſte, non pas dans ſon ouvrage ; mais que conclura-t-on de-là ? Une ſubtilité. » Il faut » *donc recourir*, nous dit-on, à quel» que choſe hors de la machine. D'ac» cord ; mais à quoi ? *A un être ſimple* » *pour lequel elle a été faite, & au*» *quel elle a un rapport d'utilité.* Les » organes de nos ſens ont-ils d'autres

» fins, dans l'intention du créateur, » que les ſenſations mêmes, *qui s'ex-* » *citent dans notre ame par leur* » *moyen* ? Doutera-t-on que notre » corps ne ſoit fait pour être à l'égard » de notre ame un principe de ſenſa- » tion, & un inſtrument d'action ? » Pourquoi donc n'en ſeroit-il pas de » même des animaux ? Dans leur ma- » chine nous découvrons un but très- » ſage, très-digne de Dieu, c'eſt de » s'unir (1) à un principe immatériel, » & d'être pour lui ſource de percep- » tion & inſtrument d'action ».

La fin pour laquelle les animaux

(1) Cette phraſe paraît un peu louche. Ce n'eſt pas certainement la machine qui a le but très-ſage de s'unir à un principe intelligent ; ce but ne peut être ſuppoſé que dans le créateur, & dans ce cas il ne fallait pas dire *de s'unir*. Il me ſemble que pour être clair j'aurais dit : dans la machine des animaux nous découvrons un but très digne de Dieu, de l'avoir faite pour *l'unir*, &c.

ont été faits, est hors de leur corps, ou différente de ce corps; nous en convenons; mais pourquoi cette fin sera-t-elle nécessairement *un être simple, auquel la machine ait un rapport d'utilité* ? Est-ce que si l'être étoit composé, la machine ne pourroit pas lui être utile? Nous voyons chaque jour le contraire. La mouche est fort utile à l'araignée, qui s'en nourrit; l'araignée à son tour, est utile au moineau, pour la même raison, comme le moineau est utile au faucon, la souris au chat, les petits poissons aux gros, ceux-ci à la loutre, &c. Cependant nos Philosophes ne veulent pas que l'araignée, le moineau, &c. soient des êtres simples. Donc, &c.

Dans l'intention du créateur, disent-ils, *les organes de nos sens ne sont faits que pour occasionner des sensations à l'ame.* Il paroît que ces MM. n'ont pas bien pris l'intention du créateur. Lorsque Dieu fit l'hom-

me, il ſavoit que le corps de cette créature nud, & plus ſenſible que celui des bêtes, auroit auſſi plus de beſoins; qu'il lui faudroit, 1°. une nourriture plus délicate, & que l'homme ſeroit obligé de ſe préparer. 2°. Des habits & des logemens pour ſe garantir de l'inclémence de l'air. 3°. Qu'étant fait pour vivre en ſociété, il ſeroit obligé de ſe bâtir des Villes, de les fortifier, &c. &c. que tout cela l'engageroit à inventer les arts, qu'il ne pourroit exercer que par le moyen des bras, des mains & quelquefois des pieds, bien différens de ceux des animaux. Voilà pourquoi la providence a muni nos corps de ces organes; non pas ſimplement pour fournir à l'ame des ſenſations. Il eſt bien vrai qu'ils lui en procurent: mais c'eſt pour l'utilité des corps, non pour la ſienne. Sans le plaiſir ſenſuel, que l'organe du goût occaſionne à l'ame, le corps périroit bientôt d'inanition. Quel-

que gourmand qu'on ſoit d'un mets, lorſqu'on en a mangé ſuffiſamment, il vient à rébut : on n'en mange plus, parce qu'il n'excite aucune ſenſation agréable.

Mais, ſi les beſoins de l'homme le forcent de travailler, il n'en eſt pas de même des animaux ; la nature les pourvoit de tout ce qui leur eſt néceſſaire. La providence les vêtit & leur prépare les alimens ; l'eau, la terre, les bois fourniſſent à chaque eſpèce le logement dont elle a beſoin ; un bec, une bouche, des dents, des griffes ſont tous leurs inſtrumens d'action, ils ne leur ſervent qu'à prendre une nourriture néceſſaire pour leur conſervation, & qui peut les attirer phyſiquement, ſans exciter en eux aucune ſenſation, comme l'aiman attire le fer, ou comme l'étoile polaire ſemble attirer l'aiguille aimentée.

On ne raiſonne donc pas juſte,

lorſqu'on argumente de la deſtination de nos organes à celle des organes de la bête : d'ailleurs c'eſt toujours le même ſophiſme, que nous avons déjà relevé plus d'une fois, dans cette diſſertation : on conclut éternellement du particulier au général. Quelques animaux, en fort petit nombre, ont comme des bras qui leur ſervent à faire des choſes plus ſurprenantes que ne ſont les autres ; de-là on conclut, par une propoſition indéfinie, que les organes des animaux ont la même deſtination que les nôtres ; mais quand même on pourroit le dire du ſinge, du caſtor, & de quelque autre, pourroit-on l'affirmer, des vermiſſeaux, des chenilles, des ſerpens, des poiſſons & de tout le genre teſtacée, qui eſt ſi nombreux ? Quels *inſtrumens d'action* ; qu'elle *ſource de perception* les organes de ces animaux pourroient-ils fournir à leur *principe intelligent* ? S'ils n'en ont aucun, qu'on puiſſe ſup-

poſer capable de produire cet effet; ſi on n'apperçoit en eux aucune des actions, qui ſont le fondement unique, ſur lequel on attribue une ame ſpirituelle à certains autres, il eſt bien évident qu'on n'a ni raiſon ni prétexte d'attribuer une ame pareille à ceux-ci, & dans ce cas, il faudra ſubdiviſer l'univerſalité des animaux irraiſonnables en deux claſſes; ceux à principe *immatériel* formeront la première, comme de raiſon; dans l'autre il n'y aura que les animaux tout-à-fait bêtes, ou purement *matériels*. Mais nos Philoſophes oſeront-ils faire cette diviſion? Cependant ils y ſont forcés par leur principe: dès-que vous n'accordez une ame au ſinge que pour rendre raiſon de ſes gambades, Vous la lui refuſeriez s'il était auſſi ſtupide qu'une tortue, ou une huitre à l'écaille. Vous devez donc la refuſer à la tortue, à l'huitre, & à toutes les bêtes qui n'ont pas plus d'in-

duſtrie ou de ſagacité que ces deux-là.

Nous accordons à nos Philoſophes que le corps humain eſt à l'égard de l'eſprit un inſtrument qu'il anime, un inſtrument d'action & un principe de ſenſation. Pourquoi donc nous diſent-ils, n'en ſera-t-il pas de même du corps des animaux ? Pourquoi ? Parce que les animaux ne ſont pas d'hommes. Dans qu'elle logique a-t-on trouvé que les propriétés d'un être doivent lui être communes avec d'autres êtres d'une eſpèce tout-à-fait différente ? Par cette façon de raiſonner nous prouverons que l'ame ſuppoſée dans un chien doit être immortelle, qu'elle a une idée diſtincte du bien & du mal moral, qu'elle connoît la juſtice, la pudeur, &c. nous n'aurons pour cela qu'à dire : l'ame humaine a toutes ces qualités. *Pourquoi n'en ſeroit-il pas de même de l'ame des bêtes ?*

Nos ſens agiſſent ſur notre ame & ſervent d'inſtrumens à ſa volonté, parce que nous avons une ame ſpirituelle, libre, active, éclairée ; l'ame des bêtes étant au contraire toute matérielle, ſans liberté comme ſans connaiſſance ; il eſt impoſſible que leurs ſens produiſent ſur cette ame les mêmes effets que nos ſens produiſent ſur la nôtre. Pour être en droit de ſoutenir qu'ils le font, il fallait avoir prouvé qu'ils peuvent le faire, ou que les bêtes ont réellement l'ame que vous leur attribuez. L'avez-vous prouvé ? oui, par les actions ſurprénantes que font les bêtes. Erreur : ces actions ne prouvent rien, dès qu'elles peuvent être l'effet du méchaniſme ; nous l'avons démontré, il ſerait ſuperflu d'y revenir, vous l'avez avoué.

Le but très-ſage & très-digne de Dieu, que vous trouvez dans la ſuppoſition, que le corps des bêtes n'a été fait & organiſé avec un art tout

divin, que pour être uni à une ame & devenir pour elle *ſource de perceptions*, ce but, dis-je, que vous admirez, ne paraîtra au Cartéſien qu'une chimère, auſſi dénuée de vraiſemblance, que de vérité ; il ſoutiendra qu'on ne peut pas imaginer que ç'eût été, en effet, une action digne de la ſageſſe éternelle de former une machine admirable, dans la ſeule vue de l'unir à un *principe* intelligent, qui ſerait incapable de raiſonnement, de réflexion, de mémoire, de prévoyance, de connaiſſance, principe, qui malgré le privilège de penſer, qu'on lui ſuppoſe, n'aurait aucune idée de lui-même, ni de l'auteur de ſon exiſtence, ni de la fin pour laquelle il l'aurait reçue, du bien ni du mal moral, du vice, ni de la vertu, réduit qu'il ſerait à la ſimple faculté de recevoir les impreſſions agréables ou fâcheuſes, des objets extérieurs qui l'affectent, ſans qu'il puiſſe les diſcerner. Pour donner quelque air de vrai-

ſemblance à votre fiction, dira-t-on à nos Philoſophes, du moins n'aurait-il pas fallu combattre à ce point le préjugé que vous ſuivez ; car après avoir mutilé cette pauvre ame, de façon à attendrir la nôtre ſur ſon ſort, rien ne ſerait au contraire moins digne d'une ſageſſe infinie, que de s'occuper d'un objet auſſi mépriſable, & de déployer un art divin pour lui faire un étui. Si *ce but ôté*, vous n'en voyez plus aucun *d'un ſi admirable ouvrage*, c'eſt parce que vous fermez vos yeux ; ouvrez-les, & vous verrez, comme nous, un objet bien plus digne de la ſageſſe de Dieu, de la bonté pour vous, & de votre reconnaiſſance. Cet objet, c'eſt vous-même, c'eſt votre utilité : cette vérité vous déplaît, nous le voyons, ſans en déviner la raiſon. *Ne répliquez pas*, nous dites-vous, *que des bêtes ſont des machines que Dieu a deſtinées à l'homme.* Eh ! pourquoi ne le dirions-nous pas ? d'abord

nous en avons la plus invincible de toutes les preuves, qui eſt le témoignage de l'eſprit de Dieu, conſigné dans l'écriture, vous la citez pour établir votre ſyſtême : nous ſommes en droit d'en faire autant pour le combattre. Liſez le Pſeaume 8e., vous y verrez que le Prophête adreſſe la parole à Dieu en ces termes : *qu'eſt-ce que l'homme pour vous ſouvenir de lui ? Vous lui avez donné l'empire ſur tous les ouvrages de vos mains ; vous avez mis ſous ſes pieds les brébis, les bœufs, même les bêtes ſauvages, les oiſeaux du Ciel, les poiſſons de la mer.* Si la Philoſophie ſe moque de cette vérité, c'eſt parce qu'en nous parlant ſans ceſſe de la raiſon, & de ſes droits ſur nos jugemens, elle ne la prend guére jamais pour la régle des ſiens, (1) principalement ſur ce chapitre,

(1) La diſſertation que nous examinons en fournit plus d'une preuve ; nous avons déjà

où l'on voit que partout elle affecte d'exalter les bêtes outre-mesure, &

---

observé que, suivant leurs propres principes il y a une infinité de bêtes auxquelles nos Auteurs ne peuvent point attribuer une ame ; ajoutons ici, à celles que nous avons prises pour exemple, le *polype d'eau*, cet animal singulier suffirait seul pour rendre visible le faux de leur système. On a vu avec surprise que ce qui détruit ou qui tue les autres animaux, ne fait que multiplier celui-ci, c'est-à-dire, que si l'on divise un seul polype en dix, en vingt, ou même en quarante parties ; on aura 10, 20, 40 polypes vivans & animés, comme le premier ; y avait-il dans cet insecte un magasin d'ames de relais, toujours prêtes à entrer dans tous les coupons, que les *Reaumurs* ou *les Jussieux* en voudraient faire ? ou bien, en le coupant en quarante parties, obligera-t-on Dieu de créer autant de *principes intelligens* pour les animer ? A quelles absurdités ne mene pasce système ! car, enfin l'essence du genre est commune à toutes les espèces. Si le singe a une ame spirituelle, il faut que chaque polype ait la sienne, ou s'il ne l'a point, que le singe n'en ait pas une non plus.

de déprimer les hommes jusques à nous faire descendre d'elles, du côté gauche. Lisez le bel ouvrage intitulé *l'Esprit;* à quoi faut-il attribuer cette folle manie de la Philosophie ? ce ne sera pas du moins à une modestie ou humilité mal entendue; on convient assez généralement que chez elle ces vertus ne furent jamais portées jusqu'à l'excès : à quoi donc ? n'essayons pas de le deviner.

Nous avons prouvé par l'Ecriture ce que nos Philosophes nient, que *les bêtes sont des machines que Dieu a destinées à l'homme.* Voyons si la raison combattra cette preuve ; elle nous dit d'abord que le monde n'est pas éternel, ni ne s'est point fait lui-même ; ces deux vérités ne peuvent être contestées que par des habitans des petites maisons, ou par des hommes faits pour y être renfermés.

Dieu seul a donc créé ou fait tout ce qui existe hors de lui, & sa gloire fut nécessairement la fin unique de

ious ſes ouvrages ; cependant, lorſque tout parut achevé, il n'y en avait aucun qui fût capable de le glorifier ; l'univers était mis en branle ; une infinité de feux brillaient dans la voûte céleſte ; le ſoleil, qui devoit être comme l'ame de la nature, y entretenir la vie par ſa lumière & ſa chaleur, avait pris ſa place ; la terre, outre une verdure agréable, l'émail des fleurs, des fruits délicieux ſans fin, était couverte de mille eſpèces d'animaux ; l'air avait les ſiens, les eaux de même ; le ſpectacle était admirable, & point d'Admirateur : tout ce grand appareil, cet aſſemblage immenſe de merveilles était encore comme dans le néant, d'où il venait de ſortir.

Les animaux avaient des yeux, des oreilles, une bouche comme nous ; mais ces organes n'appercevoient ni ne ſentoient rien. Quelque délicats que ſoient les reſſorts de ces machines, quelque action qui

ſuive de leur jeu & de leur harmonie, la matière eſt toujours aveugle, muette. Nos Philoſophes ne le nient point & quand même les bêtes auroient eu cette ame ſtupide qu'on leur prête, les merveilles qui frappoient leurs yeux, étoient ſans beauté pour elles. Ainſi en étoit-il de la nature entière, rien n'y connaiſſoit l'auteur de ſon exiſtance, ni ſa propre deſtination. Pas une ſeule créature qui pût rendre l'honneur & la gloire qui étaient dues à ſon créateur : tout étoit dans l'univers comme ſans but, iſolé, inutile, juſqu'à ce qu'il eût un centre où tout allât ſe réunir. *La terre étoit un Palais ſuperbe où règne la ſolitude, un vaſte état ſans Sujets & ſans Roi ; un temple auguſte, que la divinité rempliſſoit* de ſa préſence, & où elle était inconnue. La création de l'homme fit diſparaître tout-à-coup tous ces défauts, en montrant l'objet de tout ce qui avait précédé ſon exiſtence ? Le

Palais fut habité, l'état eut un chef, la nature un but, le temple un adorateur de la divinité qui l'habitait. (Duguet.)

Tout avoit donc été fait pour l'homme, les arbres, les animaux, comme les plantes & les élémens, puiſque lui ſeul pouvait connaître tout, jouir de tout, tirer de chaque créature l'utilité pour laquelle elle fut faite, & en rendre des actions de grace à ſon auteur. L'or, l'azur & toutes les riches couleurs qui frappent dans le paon & qu'on admire dans le colibri, (1) ce petit miracle de la nature, ne ſont pas faites pour des *perceptions indiſtinctes*, ces beautés y perdraient trop. Ce n'eſt pas pour les chouettes, les ours ni les poiſſons que les oiſeaux font leur ramage, ni que les fleurs & les aromates exhalent leur parfum. La providence n'a pas donné à la chair

(1) Très-petit oiſeau des Antilles.

de certains animaux cette ſaveur délicieuſe, qu'on y trouve pour en ragoûter leur ame, ni les vers qui peuvent s'y engendrer. C'eſt encore moins pour les taupes, les mulots ou les huitres que le ſoleil répand ſa lumière, ou que la lune & les feux céleſtes tempérent l'horreur des ténébres pendant la nuit. Non : les aſtres les animaux, le monde entier, tout en un mot eſt réduit principalement à l'uſage de l'homme, & par-là à l'unité. L'homme eſt donc manifeſtement le but véritable, le but unique de toute la nature, de la machine des animaux comme de tout le reſte, tout a été fait pour lui, parce que lui ſeul pouvait & devait acquitter tous les êtres qui ſont ſous le Ciel, de l'hommage, des actions de graces; du tribut d'amour & de louange qu'ils doivent à l'auteur de leur exiſtence, & que ſans lui la nature entière ſerait demeurée toujours muette & ingrate.

Si nos auteurs ne voient pas cette importante vérité, leur philoſophie en a fait des aveugles. V. l'ouvrage des 6 jours de l'Abbé Duguet.

Oui, ce n'eſt qu'un véritable aveuglement qui peut leur faire dire que *c'eſt une grande erreur de prétendre que les animaux ſont des machines, que le créateur a deſtinées à l'homme: Qu'il faut diſtinguer les uſages acceſſoires* des choſes, d'avec leur fin naturelle.... *qu'il y a une infinité* d'animaux, dont l'homme ne tire aucun uſage, comme les *bêtes féroces*, *les inſectes*... que ceux qui ſervent l'homme, ne le font que par accident, *parce que c'eſt lui qui les tourne* adroitement à ſes uſages.

Nous convenons qu'il faut diſtinguer l'uſage acceſſoire des choſes d'avec leur fin naturelle. Ce principe eſt vrai; mais l'application qu'on en fait ici n'eſt pas juſte. L'uſage acceſſoire d'un ours, par exemple ſera de le faire dan-

ſer au ſon du tambourin (non pas pourtant ſur la corde ,) mais aſſez groteſquement pour faire badauder le Peuple , & vivre quelques fainéans ; ſa fin naturelle eſt de fournir de bonnes fourrures aux eſquimaux & autres ſauvages du nord , même une nourriture dont ils ſe contentent. Il en eſt de même des chiens , qu'on dreſſe à quelque exercice , & dont la fin principale eſt de garder la *maiſon de leur* maître ; celle du cheval , du bœuf , &c. eſt d'adoucir beaucoup le ſort du payſan , condamné à manger ſon pain *à la ſueur de ſon viſage* , plus particuliérement , ce ſemble , que tant d'autres mortels , moins utiles , moins néceſſaires que lui. Le bœuf nous fournit d'ailleurs une fort bonne nourriture; s'il n'en eſt pas de même du cheval , il ſert à d'autres uſages qui compenſent bien à celui-là , & ſi c'eſt pour cela que Dieu a fait ces animaux , comme le ſens commun ne ſemble pas

permettre d'en douter, ce but eſt infiniment plus digne de la ſageſſe du créateur, de ſa providence, de la bonté pour les hommes, que n'aurait été le but imaginaire de procurer *des ſenſations confuſes* à leurs ames prétendues, pour les amuſer, ce qui ne ſemble imaginé que pour rire.

Si les bêtes nous ſont utiles, ce n'eſt, dites-vous, que *par accident*, & *parce que nous ſavons les tourner à notre uſage*; mais ce n'eſt point leur deſtination.

Niez donc auſſi que la vigne ſoit deſtinée à notre uſage par la raiſon, que ſans l'induſtrie ou la culture du vigneron, nous n'en tirerions que quelques méchantes grappes & point de vin. Dites que dans l'intention de Dieu, la laine des brebis & les cocons des vers à ſoie ne ſont que pour l'utilité de leurs ames reſpectives, parce que ces productions de la nature ne deviennent utiles aux hommes,

qu'autant qu'ils ſavent les *tourner à leur uſage* Dieu nous a fourni dans les animaux, comme dans les plantes, &c. les matières premières de tout ce qui nous était néceſſaire, c'eſt à nous de les façonner, de les préparer relativement à nos beſoins. Nous n'avons reçu que pour cela les mains & une étendue d'induſtrie, que la nature refuſe aux bêtes, parce qu'elles peuvent vivre dans une oiſiveté, qui *étant* pour nous ordinairement la mère de tous les vices, acheverait de faire de la terre un véritable enfer, ſi l'homme n'était pas né pour le travail, & forcé par ſes beſoins de s'y appliquer.

Si l'induſtrie nous ſert à nous aſſujettir certains animaux ou à les tourner à nos uſages, ce ne ſont que ceux que Dieu a faits plus particuliérement pour notre utilité ; nous employerions inutilement cette induſtrie à dreſſer un tigre, un loup, ou un cocodrille ou un rhinocerot ; parce que

ces animaux ne nous ſont pas néceſſaires. Il n'en eſt pourtant guère aucun, duquel nous ne puiſſions tirer quelque parti, ſoit directement ou indirectement : la toile de l'araignée, inſecte hydeux à voir, eſt un ſtyptique admirable & fort utile au peuple : il eſt des oiſeaux qui ſe nourriſſent de fourmis, (1) d'autres de la vermine qui s'engendre dans l'ordure ; le canard avale les crapaux, &c. & tous ces animaux nous fourniſſent des mets délicieux ; par-là ces inſectes nous deviennent utiles.

Mais que ferons-nous des bêtes féroces ? Quand même il ſeroit exactement vrai qu'elles ne nous ſont d'aucun uſage, nos Philoſoqhes n'en pourroient tirer aucune conſéquence contre nous, puiſqu'ils conviennent que tout ce qui exiſte dans l'univers, eſt l'ouvrage d'un Être Créateur : qu'on liſe

(1) Comme le *turcot*, *torcou* ou *tercot*.

l'hiſtoire

l'hiſtoire de la Création ; on y apprendra que Dieu fit paſſer en revue toutes les bêtes devant le premier homme, pour qu'il donnât à chacune le nom qui convenait à ſa nature ou à ſon inſtinct, ainſi qu'ont fait autrefois les Maîtres qui achetaient des Eſclaves, ce qui nous montre, & la grandeur d'Adam & le Domaine naturel, ou l'autorité ſuprême qu'il reçut ſur les animaux. Tous lui étaient aſſujettis & l'auraient été toujours, s'il fût demeuré lui-même ſoumis à ſon divin Maître. Ce fut en punition de ſa déſobéiſſance que Dieu permit, que certains animaux ſe révoltaſſent contre lui & ſécouaſſent ſon joug. De l'empire abſolu qu'il avait reçu ſur eux, il ne lui eſt reſté que la crainte, que ſa préſence inſpire aux plus féroces qui, en le fuyant, ſemblent reconnaître qu'il a ſur eux une autorité légitime, puiſqu'ils n'oſent plus paraître devant lui.

Enfin, ſi les Philoſophes croient ſérieuſement que les animaux n'ont pas été faits, principalement pour leur *utilité*; pourquoi les emploient-ils à tous leurs beſoins? pourquoi crêver les chevaux à force de les faire courir ou de les charger? pourquoi envoyer impitoyablement à la boucherie ces bœufs qui ont ſi long-temps arroſé de leur ſueur le bled dont on s'eſt nourri? pourquoi enfin ſe faire un divertiſſement de la chaſſe, ou de la deſtruction de ces *ouvrages admirables*, que Dieu n'a faits *avec un art infini*, que pour loger les ames ſpirituelles du *tiers-ordre*, & détruire ainſi du même coup l'hôte & l'hôtellerie? n'y a-t-il pas là autant d'inhumanité que d'injuſtice? pour moi, j'avoue que ſi je pouvais gagner ſur ma raiſon d'y renoncer, pour ſuivre la mode, & me perſuader que les ames attribuées aujourd'hui aux bêtes, ne ſont pas de purs êtres de raiſon, je

me ferais *Baniane* dans l'instant. (1) N'entrerait-on pas mieux *dans les vues très-sages & très-dignes de Dieu*, si au lieu de faire main basse sur toute sorte de gibier, de donner la chasse aux loups, de tuer les araignées qui s'établissent dans nos appartemens, d'écraser les punaises & autres vermines, que certaines gens peuvent introduire dans les maisons les plus riches, on laissait en paix ces pauvres bêtes jouir de *leur principe intelligent*, jusqu'au terme que le Créateur a fixé à leur vie, terme toujours trop court pour des êtres, auxquels leur essence permettait de prétendre à l'*immortalité*, & leur en donnait le même droit qu'elle en donne à nos ames ? peut-être qu'alors, à force d'expériences, ou d'avoir vu & revu les mêmes ob-

(1) Les Banianes dans l'Inde ne mangent d'aucune sorte de bêtes, parce qu'ils les croient animées, & par cette même raison ....

jets, elles parviendraient enfin à s'en faire des *perceptions distinctes*, à connaître clairement ce qu'il leur convient de desirer, ou à former quelque desir qui ne serait pas *confus*.

Disons-le franchement ; nos Philosophes ont mieux plaidé la cause des Cartésiens que la leur propre : on doit leur sentir gré de cette générosité. Le plaidoyer, qu'ils ont fait pour les automates, est concluant, solide, très-bien raisonné, au lieu que, dans tout ce qu'ils disent, pour *les ames sensitives*, nous ne voyons que parallogismes, subtilités, contradictions, suppositions insoutenables. (1) Pourquoi ? c'est que le plaidoyer est tiré tout entier des écrits des plus grands Philosophes du siècle passé, qu'il est leur ouvrage, au lieu que la réfutation n'est fondée que sur les fictions de la Philo-

(1) Lisez dans l'Encyclopédie, l'article AME des bêtes.

ſophie moderne, & ſur les préjugés populaires.

Qu'eſt-ce en effet que ce monde intellectuel, dont on s'eſt fait des idées plus juſtes ? comment a-t-on fait la découverte des nouveaux *habitans* qu'on y place ? nous ne voyons dans ces idées prétendues *plus juſtes* que les productions d'une imagination qui s'égaie ou qui s'égare ; des fictions, des ſuppoſitions en l'air, des idées romaneſques ; on peut bien le dire, ſans offenſer les Auteurs ; ils l'avouent eux-mêmes. *Qui nous empêcherait*, diſent-ils, *de ſuppoſer dans l'échelle des intelligences, au-deſſous de l'ame humaine, un eſprit qui n'aurait que la faculté de ſentir* ? perſonne ne peut vous en empêcher ; il vous eſt libre de garnir votre échelle des êtres qu'il vous plaira, comme il vous a été permis de l'inventer ; mais il nous ſera permis auſſi de regarder cet *eſprit* avec ſa *faculté*, comme une chimère

entée ſur une autre chimère, & de rire de ce que vous croyez *avoir certitude* de ſon exiſtence, parce que perſonne n'a pu vous empêcher de la ſuppoſer, & de lui attribuer quelques actions des bêtes.

Ainſi parleront les Cartéſiens ; ils prétendront même, non-ſeulement que les Philoſophes n'ont pas cette certitude, mais de plus qu'il leur eſt impoſſible de l'avoir. Ne conviennent-ils pas que toutes les actions des bêtes peuvent être l'effet du méchaniſme ? Ne diſent-ils pas en particulier des plus ſurprenantes, qu'elles n'ont pas en effet d'autre cauſe ? Après cet aveu prétendre qu'un eſprit ſenſitif en eſt le principe, c'eſt ſe contredire d'une façon impardonnable à des gens d'eſprit. Quand bien même nous leur accorderions que certains animaux font quelques actions qui ne peuvent partir que d'une ame ſpirituelle, le nombre de ces animaux comparés aux au-

tres, n'étant pas comme un eſt à cent, la ſeule, l'unique certitude, qui pourrait leur venir de ces actions, c'eſt que de chaque centaine d'eſpèce de bêtes, il n'y en a pas une à laquelle ils puiſſent attribuer une ame ſpirituelle, puiſque dans aucune de ces eſpèces, telles que ſont les vers de terre, les butords, les ânes, &c. &c. on ne voit aucune opération qui indique l'influance d'un agent immatériel ou intelligent, & qu'il eſt de l'eſſence de tout être ſpirituel d'avoir une activité qui ſe montre au dehors par les mouvements, qu'elle produit, dans le corps que cet eſprit anime.

Diſons hardiment, ſans crainte d'en dire trop, que s'il eſt ridicule d'attribuer à l'organiſation d'un chien, ſa correſpondance avec l'homme, ſa fidélité, ſa reconnoiſſance, &c. comme a fait Deſcartes, il eſt tout-à-fait plaiſant qu'après avoir donné une ame ſpirituelle à ce chien, uni-

quement pour rendre raiſon de ces phénomenes, *d'une manière ſatisfaiſante*, on avoue que ce n'eſt pourtant pas cette ame qui les produit, mais le méchaniſme.

Nous voyons bien, comme nous l'avons déja obſervé, que les inventeurs de cettte ame ont craint qu'on ne leur imputât de l'avoir faite trop égale à la notre, s'ils lui attribuaient la réflexion, le diſcernement, &c. & que c'eſt pour éviter ce blâme qu'ils ont réduit ſes facultés & ſes opérations à rien. La précaution eſt ſage : mais ils auraient peu s'appercevoir que par-là ils ſont tombés dans une contradiction, qui en détruiſant leur propre ſyſtême, fait triompher la vérité du préjugé & de tous les efforts qu'ils ont fait pour la combattre.

Concluons de-là que le ſyſtême des machines eſt le ſeul qu'on puiſſe adopter, puiſque c'eſt le ſeul dont on

puiſſe dire qu'il n'eſt pas fondé ſur une chimère : le ſeul encore qui ſe concilie parfaitement avec les actions de toutes les bêtes, de la tortue comme du ſinge, ſans qu'il faille changer la nature de leur cauſe, ni ſe contredire pour faire venir les faits à l'hypothèſe qui doit les expliquer. Ce qu'on ne peut dire du ſyſtême de l'ame philoſophique. Il eſt donc inſoutenable. Rien ne prouve mieux le faux, le vice d'un ſyſtême que de ne pas s'adapter au phénoméne, qui en fait le ſujet, pris dans toute ſon étendue, ou de porter ſur une cauſe dont on ne ſaurait prouver la réalité.

Dans la préface, auſſi emphatique que bien écrite du plus grand ouvrage (1) qui ait paru depuis bien du temps, il eſt dit, au ſujet des idées innées, que *Deſcartes ſe trompa ſans*

(1) L'Encyclopédie. Elle eſt en 29 vol. grand in-folio.

doute en les admettant ; pour parler plus correctement il falloit ajouter, *ſelon les matérialités* ; car quiconque reconnaît qu'il y a un Dieu, & que l'ame humaine eſt un eſprit ; que nous avons idée de l'équité, de la fidélité, de la vérité, comme du menſonge, de la pudeur, de la chaſteté, *&c. croit néceſſairement* auſſi que toutes ces idées nous ſont innées, puiſqu'il eſt impoſſible que nous les ayons tirées du témoignage de nos ſens. Comment, ſans ces idées ſaurions-nous que l'homicide, le vol, l'adultère, la détraction ſont des crimes ? Nous le ſavons, dira-t-on, parce que c'eſt une conſéquence bien claire de ce principe du droit naturel, qu'*il ne faut pas faire à autrui, ce que nous ne voulons pas qu'on nous faſſe.* Fort bien. Et ce principe, qui nous l'a dicté ? C'eſt la raiſon. Mais la raiſon nous vient de Dieu, & qui vous a dit que Dieu lui a donné la faculté

de ſe créer des idées ? Elle ne peut que découvrir ou développer par la réflexion celles dont elle trouve les traces empreintes en ſoi, les combiner, en tirer les conſéquences, & en faire l'application aux cas qui ſe préſentent. C'eſt ce qui nous paroît & qui nous fait croire qu'il eſt hors de doute, que Deſcartes ne s'eſt pas trompé en admettant les idées innées, non plus qu'en prenant les bêtes pour des automates. Ce n'eſt pas que nous croyions qu'il fut infaillible, que la nature n'eût pas de myſtères pour lui; nous croyons ſeulement & bonnement, ſi l'on veut, qu'il a pénétré dans ſon ſanctuaire plus avant qu'aucun des Philoſophes, qui l'avaient précédé, & que ceux qui ſont venus après lui ſont fort heureux qu'il leur en ait tracé la route. Il n'y a pas tout vu, ſans doute. Il s'en faut beaucoup, mais que lorgueil ne nous abuſe pas ; il faut de meilleurs yeux que ceux de la

philoſophie à la mode, pour voir mieux que lui, ce qu'il y a vu. Dira-t-on que monté ſur ſes épaules, on peut voir du moins plus loin que lui? D'accord, mais convenez auſſi que pour des gens qui ne veulent voir que par les yeux du corps, dans un grand éloignement, les erreurs d'optique ſont fort à craindre. Si le ſyſtême des automates révolse les ſens, il plaît à la raiſon. Celui *du principe ſenſitif*, immatériel & mortel, créé tout exprès pour produire dans les bêtes les plus ſurprenantes de leurs actions, & qui n'en peut produire aucune, eſt un ſyſtême qui choque la raiſon, & ne s'accorde tout au plus qu'avec les ſens & avec un jugement précipité.

En effet, ſi nous jugeons d'abord de certaines actions d'un chien par les yeux en les comparant avec les nôtres du même genre, il nous paraîtra évident qu'elles partent du même principe, & j'avoue qu'il faut des

obſervations ſuivies, exactes, & comme un effort de la raiſon, ou une réflexion forte, pour ſe perſuader que cela n'eſt pas ; mais avec ces obſervations & cette réflexion, on comprendra bientôt que la ſurpriſe que nous cauſent ces actions, eſt-elle même une grande preuve que la cauſe qui les produit, n'eſt pas la même qui agit en nous. Si un tel principe était commun aux hommes & aux bêtes, on ne l'aurait pas ignoré partout pendant ſix mille ans, & on ne ſerait pas étonné aujourd'hui de leur en voir faire quelque uſage ; mais elles n'en font réellement aucun. Le Perroquet qui répond à toutes vos queſtions, *je n'en penſe pas moins*, nous en a fourni une preuve ; le chat qui gratte ſur un lit ou ſur un parquet, pour couvrir ſon ordure, qui va la flairer & gratte de nouveau comme il ferait dans un jardin, nous en fournit une autre, & nous montre que, ſi en obſervant

ſes ruſes, pour eſcamoter quelque choſe dans une cuiſine, nous lui avons attribué une ame intelligente, nous l'avons donnée à une franche bête; que dans la cuiſine, comme ſur le parquet, l'inſtinct ou le jeu des reſſorts, dont cette machine eſt compoſée, produit tous ſes mouvemens, ſans cela les yeux lui auraient dit, que la première fois qu'il a gratté, il n'a pas couvert ſon cas ni pu le faire, & qu'en grattant de nouveau, il ne réuſſira pas mieux.

Nos Auteurs ont débuté, en diſant que « la queſtion qui concerne l'ame » des bêtes, étoit un ſujet aſſez digne » d'inquiéter les anciens Philoſophes; » qu'il ne paraît pas cependant qu'ils » ſe ſoient trop tourmentés ſur cette » matière .... qu'ils ont tous donné » dans l'opinion commune (ou plutôt » le préjugé) que les bêtes penſent, » ſentent & connaiſſent ... qu'ils ſe » ſont peut-être contentés d'envélop-

» per ſous les ténèbres de leur ſtyle
» énigmatique, ce préjugé groſſier,
» mais trop commun aux hommes,
» que la matière eſt capable de penſer;
» (1) mais, ajoutent nos Auteurs,

---

(1) *Capable de penſer.* On ſe trompe grandement ici : jamais le commun des hommes n'a donné dans *le préjugé groſſier*, qu'ua caillou, ou tout autre corps, à force d'être amenuiſé, pulvériſé, réduit en parties inſenſibles, fuſſent-elles plus ſubtiles que celles qui entrent dans les pores de l'air, puiſſe, avec l'aide du mouvement, devenir un être raiſonnable, intelligent, éclairé. Le peuple n'a pas aſſez d'eſprit pour imaginer cela ; il était réſervé à des hommes *d'une trempe forte & rare*, c'eſt-à-dire, aux Philoſophes du jour, de faire cette curieuſe & importante découverte. Le vulgaire & les bons Philoſophes auſſi, ont toujours attribué toutes les actions des bêtes à leur inſtinct ou à une cauſe qui les meut néceſſairement & invariablement ſans aucune connaiſſance. De-là vient que chaque eſpèce a des allures ou une manière de vivre qui lui eſt propre & commune à tous les individus, qui la ſuivent ſans en changer jamais, non plus qu'un

» *quand les Philoſophes anciens ont* » *laiſſé cette matière en paix, les mo-* » *dernes y ſignalent leur hardieſſe.* »

Ce langage paraît montrer que nos Encyclopédiſtes approuvent la prudence des anciens Philoſophes, touchant l'ame des bêtes. N'aurait-il pas étéplus ſage de faire comm'eux, en laiſſant cette queſtion en prix, que d'en-

---

poirier ne porte jamais de figues, ni même tantôt une ſorte de poires, tantôt une auttre. C'eſt cet inſtinct qui lie la ſociété qu'on voit entre le mâle & la femelle, parce que les deux ſexes ſont ordinairement néceſſaires pour la perpétuasion de l'eſpèce : c'eſt cet Inſtinct qui rend le bœuf, le cheval, &c. docile à la voix de ſon Maître, facile à s'apprivoiſer, comme un inſtinct contraire rend farouches les bêtes voraces, carnaſſieres, & les porte à ſe tenir dans les lieux déſerts. On voit bien, lorſqu'on n'eſt pas Athée, que c'eſt le Créateur qui leur a donné ces inſtincts différens en notre faveur, parce qu'il a fait les unes pour nous être utiles, & que le voiſinage des auttes nous ſerait funeſte.

treprendre de la décider, en imitant la hardieſſe de ceux qu'on blâme, au haſard de rencontrer plus mal qu'eux? on voit beaucoup de circonſpection, d'imagination, d'eſprit, de ſubtilité dans leurs raiſonnemens; mais y a-t-il autant de ſolidité? Nous croyons que les réponſes & les obſervations que nous y avons faites, permettent au moins d'en douter.

Tous les Philoſophes modernes en général adoptent la doctrine d'Ariſtote, ſur l'origine des idées, & veulent, comme lui, que nous n'en ayons que des objets qui frappent nos ſens. Cela va bien loin, s'ils ont leurs raiſons pour cela, il eſt viſible que c'eſt par quelqu'une de ces mêmes raiſons qu'ils s'élevent contre les autômates de Deſcartes; qu'ils donnent aux brutes une ame ſpirituelle; & s'ils ajoutent que cette ame eſt mortelle, ce n'eſt que pour mieux en impoſer au public. Il eſt étonnant que M.

Bouillé, par exemple, qui fut aſſez galant homme pour prendre la défenſe de Paſcal contre Voltaire, M. l'Abbé S. & bien d'autres, qui ont été aſſez intrépides pour s'expoſer au reſſentiment de ceux qu'ils ont combattus ; il eſt étonnant, encore une fois, que ces bons eſprits unis pour la défenſe des vérités de toute eſpèce, que la Philoſophie nouvelle attaque, aient adopté *le ſyſtême inintelligible*, touchant l'ame des bêtes, que ſes tenans *ont bâti dans leur imagination* ; qu'ils aient cru, par exemple, qu'une teigne qui gâte leurs tapiſſeries, ne ſaurait pas les ronger, ſe nourrir & ſe vêtir de la laine qu'elle en détache ; ſi la Philoſophie n'eût fait venir du monde intellectuel une demi ame pour la fourrer dans ſon corpuſcule, afin qu'elle lui ſerve *de ſource, de perception & d'inſtrument d'action*, c'eſt uniquement pour n'avoir pas fait attention aux conſéquences que les

Matérialiſtes tireront de ce nouveau ſyſtême, quand il leur plaira, que ces MM. & M. l'Abbé S. en particlier, l'ont adopté. Quelle gloire pour nous, & quelle vive ſatisfaction ! ſi ce petit ouvrage, dicté par l'amour de la vérité & de la bonne phyſique, pouvait parvenir à ce dernier & le tenter du moins de changer d'avis, touchant l'ame des bêtes, même d'être preſque fâché d'avoir traité Deſcartes de viſionnaire, ou peu s'en faut, en qualifiant d'erreur & d'illuſion ce qu'il a écrit à ce ſujet, après avoir dit de ce génie tranſcendant, qu'il avait appris *aux hommes que, pour parvenir à la découverte de la vérité, il faut ſe détacher des ſens, ſe défier de leurs idées, qu'en ſuivant lui-même ce principe, ce Philoſophe ne marcha plus au haſard, & ſelon le gré d'une imagination vagabonde, que ces guides lui apprirent à découvrir la vérité par*

une chaîne non-interrompue de conſéquences.

Ce fut en effet par cette chaîne de conſéquences qu'il reconnut & ſe convainquit que les bêtes ne ſont que de véritables machines, plus admirables les unes que les autres, & nous ſommes très-perſuadés que ſi M. l'Abbé S. veut faire une réflexion ſérieuſe ſur cette importante queſtion, ſa ſagacité, ſon eſprit juſte & conſéquent lui fourniront trente raiſons plus fortes que les nôtres, pour ſe reconcilier avec le Philoſophe Français, l'honneur de ſa Nation, l'admiration de l'Europe & de ſon ſiècle, oublié néanmoins aujourd'hui, inſulté dans ſa patrie, ſans que pas un de nos bons eſprits daigne prendre ſa défenſe, ni qu'on puiſſe lui imputer d'autre crime que de n'avoir rien écrit, dont la Philoſophie à la mode ſe puiſſe applaudir, ni d'autre bévue que d'être né chez des ingrats: s'il était anglais, diſons-le à notre

honte, nous lui dreſſerions des autels.

Les Savans de cette Nation eſtiment leur Neuton & l'admirent ; ils font fort bien : eſtimons-le auſſi nous-mêmes, il le mérite ; mais n'oublions pas que ce Philoſophe ſi fameux aujourd'hui, doit beaucoup au nôtre, qui ne tient rien de lui ; que ſi ſon nom parvient à l'immortalité, Deſcartes lui en a ouvert & frayé la route, ce qui était bien *plus difficile & plus* glorieux que d'y marcher, même à pas de géant, quand elle fut applanie.

Souvenons-nous que ſi la bonne Philoſophie, la Géométrie, la Phyſique, la Métaphyſique, ſont portées juſques à un grand point de perfection ; c'eſt notre compatriote qui a jetté les fondemens de l'édifice & l'a élevé fort haut : qu'on diſe, ſi l'on veut, que Neuton y ajouta quelque nouveau dégré d'élévation, il ſera toujours

permis de douter, ſi par ſes ſeules forces il l'aurait porté au dégré où il l'a trouvé.

Nous ne dirons pas que Deſcartes fût infaillible ; mais s'il n'a payé le tribut de l'humanité que par ſon ſyſtême ſur l'ame des bêtes, ſur le flux de la mer, &c. nous oſons ſoutenir hardiment qu'il le doit encore tout entier.

Après avoir réduit preſqu'à rien les facultés intellectuelles de l'ame ſpirituelle, qu'ils donnent aux bêtes ; nos Philoſophes ajoutent ; & ſi leurs *actions ſemblent ſuppoſer* à cette ame *les facultés que nous lui refuſons* ; *il faut charger la pure méchanique de ces trompeuſes apparences.* Auparavant ils avaient avoué que ſi Dieu l'a voulu, le méchaniſme peut opérer dans les bêtes, tout ce que nous leur voyons faire de plus ſurprénant. Cela poſé, je dis, de votre aveu, les actions les plus admirables de certaines bêtes,

doivent être attribuées au pur méchaniſme, non pas à l'ame ſpirituelle que vous leur ſuppoſez ; donc cette ame leur eſt inutile ; donc elles ne l'ont pas : nous avons déjà prouvé cette conſéquence ; montrez que c'eſt par un parallogiſme, ou convenez que votre ame philoſophique n'eſt qu'un ſonge, & renvoyez-là dans les pays des chimères, pour prendre l'air natal.

DE L'INSTINCT.

QU'EST-CE que l'inſtinct ? on le définit ordinairement en ces termes : *l'inſtinct eſt une ſagacité naturelle qu'ont les animaux pour ſe conduire & rechercher ce qui leur eſt utile.* L'anonyme qui a fait cet article dans l'Encyclopédie, dit d'abord : » tout » le monde connaît la fameuſe hypo- » thèſe de M. Deſcartes, (qui at- » tribue toutes les actions des bêtes » au méchaniſme) mais que ſa grande » réputation ni celle de quelques-uns » de ſes ſectateurs n'ont pu ſou- » tenir.

Cet Auteur ſe trompe, on l'a ſoutenue, on la ſoutient encore très-facilement, & avec raiſon ; ce qu'on ne peut faire, c'eſt d'empêcher que ceux dont l'hypothèſe de Deſcartes croiſe un peu la façon de penſer ſur certains

certains autres points, n'en aient imaginé un autre plus analogue à leurs deſſeins, cent fois plus inſoutenable, & qui pourtant a été adoptée par ceux qui ne voient que par les yeux d'autrui, par ceux chez qui le bel eſprit eſt plus écouté que le bon eſprit, & qui penſent, comme ils s'habillent toujours à la nouvelle mode; mais les perſonnes qui ont d'aſſez bons yeux pour voir la vérité à travers les préjugés, & le cœur aſſez droit pour l'aimer, ſoutiennent & ſoutiendront toujours, que le ſyſtême de Deſcartes, touchant l'ame des bêtes, eſt le ſeul qui ſoit raiſonnable; & ſi parmi eux il ſe trouve quelqu'un qui le rejette, c'eſt parce qu'on a trop donné au préjugé, qu'on s'eſt laiſſé tromper par les apparences, qu'on n'a pas aſſez ſuivi les bêtes dans leur marche, & vraiſemblablement auſſi, parce qu'on n'a pas prévu les conſé-

quences dangereuſes du nouveau ſyſtême. (1)

L'Auteur ajoute (remarquons bien ce raiſonnement) *les bêtes de la même eſpèce ont dans leurs opérations une uniformité qui en a impoſé à ces Philoſophes.* Erreur manifeſte. De cette uniformité, dont vous convenez ici bien clairement, & qui eſt commune aux animaux & aux machines, non aux hommes, ces Philoſophes ont conclu avec très-grande raiſon, qu'il en eſt d'une bête comme d'une montre qui va toujours le même train, ſi elle ne ſe dérange, & qui ne fait que ce qu'a voulu l'Horloger, qui l'a conſtruite. La raiſon & ce qu'on voit faire aux hommes les a convaincus, que ſi le Caſtor ſe logeoit, comme il fait, pour cauſe à lui connue, par choix ou par goût,

(1) Cet article rentre, comme on voit, dans le precédent. L'anonyme eſt trop poli pour contredire ſes confrères, mais il eſt plus crédule & moins circonſpect qu'eux.

par réflexion ou à deſſein, depuis ſix mille ans qu'il y a des Caſtors dans le monde, quelqu'un aurait changé de goût & perfectionné ſon architecture : que d'ailleurs ceux qui ſe tiennent dans quelque rivière du Canada, bâtiſſant leurs cabanes de la même manière, avec les mêmes proportions ou la même diſtribution des pièces, & enfin dans le même temps que les habitans des autres rivières conſtruiſent les leurs, ſans que les uns aient voyagé chez les autres, pour apprendre d'eux à ſe loger ou le leur enſeigner, rien ne peut prouver, d'une façon plus claire, qu'ils agiſſent tous machinalement, & que ſi les Caſtors de notre continent, au lieu de bâtir des cabanes dans l'eau, ſe creuſent des terriers ſur les bords des rivières, il faut en chercher la raiſon ; non pas dans la prudence de l'animal, mais dans la ſageſſe de la divine Providence. Si ces amphibies ſe cachaient

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE

auſſi peu dans l'Europe qu'en Amérique, l'eſpèce en ſerait bientôt détruite ; il a donc fallu, pour qu'elle ſe conſerve, que Dieu donnât à ceux de nos climats l'inſtinct du Blaireau, du Renard, &c. de ſe tapir dans un trou ſoûterrein, très-profond en longueur, & Dieu l'a fait, comme il a donné à ceux qui habitent des lieux déſerts, celui de vivre en ſociété avec leurs pareils. Au lieu de s'appercevoir de cela, on s'égare ou on s'épuiſe en conjectures : on ſuppoſe aux Caſtors *des projets communs, des vues relatives, projets qui ayant pour baſe la ſociété, & pour objet une digue à conſtruire, une eſpèce de république à fonder : Juppoſent auſſi une manière quelconque de s'entendre, d'agir de concert.* Il ſemble que l'Auteur qui parle ainſi veut faire des Caſtors une branche de l'eſpèce humaine, qui ne différera de la nôtre que par la figure. Seroit-ce que voyant les hommes méta-

morphoſés en bêtes par nombre de nos ſages, il voudrait en échange nous remplacer par des bêtes réelles ? (1) jamais on ne fut plus curieux qu'aujourd'hui des ſecrets de la nature, ni plus acharné à découvrir la profondeur

(1) *Vid.* le Dictionnaire univerſel & *l'Hiſtoire naturelle.* En liſant dans ce Dictionnaire ce qu'on vient de voir au ſujet des Caſtors ; on pourrait ſe tromper, ſi l'on prenait l'Auteur de ce charmant ouvrage pour un incrédule : il avait obſervé auparavant, dans l'article des Abeilles, que les femelles de ces mouches, ainſi que celles de bien des animaux ont juſques à un certain temps marqué par la nature, tous les ſoins imaginables de leurs petits, après quoi l'amour ſe change en indifférence ; *contraſte,* ajoute-t-il, *qui fait ſentir la différence de l'inſtinct & de la raiſon.* Au ſujet de l'Arcajou, animal féroce d'Amérique, bien plus adroit, plus ruſé que le Caſtor ; il avait dit : *tout ceci*, ſes ruſes, &c. *ſuppoſe une fineſſe d'inſtinct extraordinaire.* Ce n'eſt pas là le langage d'un Matérialiſte ; ce que cet Auteur a dit des Caſtors n'eſt donc qu'une métaphore.

de ſes myſtères ; jamais on ne nous parla de ſes merveilles avec plus d'admiration, ni jamais on n'affecta autant de *méconnaître* la main toute-puiſſante qui les produit.

Les Harengs qui viennent, on ne ſait guére d'où, & dont la multitude inombrable couvre la ſurface de nos mers, ſe donnent-ils le mot pour partir tous en caravane, & arriver ſur nos parages chaque année à-peu-près dans le même temps ? leur tranſmigration eſt-elle concertée, *ſavante*, *raiſonnée*, & faudra-t-il en dire autant des ſardines, des thons, des ſaumons, ainſi que de tous les oiſeaux de paſſage, comme les hirondelles ! pour moi, je crois bonnement que c'eſt la Providence qui nous les envoie ; je veux dire que l'inſtinct qu'elle leur a donné, eſt la véritable cauſe qui fait paſſer les cailles d'Affrique en Europe, ainſi que les ortolans, les bécaſſes, les biſets, les canards, les poiſſons de leur

pays natal, parce qu'ayant fait les animaux pour l'utilité des hommes en général, elle n'a pas voulu qu'une contrée en profite seule, ou qu'ils ne servent de nourriture qu'aux autres animaux.

Descartes savoit que les bassets aboient toujours après la lièvre, dès qu'ils en trouvent la *piste*, *ce qui* l'avertit de déloger, & le leur fait manquer plus d'une fois, au lieu que s'ils le guêtaient en tapinois, comme ils voient faire le chien couchant, ils ne manqueraient guere jamais de le surprendre dans son gîte. Cette uniformité constante dans leur chasse, malgré l'inconvénient qui en résulte pour eux, ne démontre-t-elle pas qu'ils agissent sans réflexion ni connaissance, comme font les machines?

Vous dites que la vue d'un chasseur fait qu'un lapin s'enfuit dans son trou, par une crainte *raisonnée & savante*; cependant, si en fuyant il donne dans

dans un lacet, il pouſſe toujours en avant, juſqu'à ce qu'il eſt mort. Belle ſcience, beau raiſonnement; que celui qui fait qu'il s'étrangle lui-même, de peur d'être tué ! ſi ſa crainte était raiſonnée, ou ſeulement s'il avait le ſentiment, que vous lui attribuez, il ſentirait la douleur, la ſuffocation que la ſtrangulation devrait lui cauſer; il connaîtrait que c'eſt en pouſſant qu'il ſe la cauſe lui-même : alors il reculerait au lieu d'avancer, & ſe dégagerait du piége, comme ferait un homme en pareil cas : pourquoi ne le fait-il point ? parce que ſa crainte n'eſt qu'apparente, la fuite machinale & aveugle ; il fuit comme tous les animaux, par un effet, de l'inſtinct, c'eſt-à-dire, d'une organiſation deſtinée à lui faire éviter ce qui doit cauſer ſa deſtruction, par la raiſon que nous en avons donnée dans *les réflexions* ; & s'il la trouve quelquefois dans ce qui devrait la lui faire éviter, c'eſt parce qu'il doit ſervir de

nourriture à l'homme, que c'eſt pour cela qu'il a été fait, & que ſi ſon méchaniſme lui faiſait éviter tous les pièges qu'on lui tend, Dieu aurait mis lui-même un obſtacle inſurmontable à la fin, pour laquelle il l'a fait : ce qui arrive à ce lapin, arrive de même aux lièvres, aux perdrix : nous croyons que cette remarque, ſans être fort *ſavante*, eſt du moins plus *raiſonnée*, que la crainte du lapin, & qu'elle autoriſe un Cartéſien à ſoutenir que les lapins, qui ſe cachent au fonds des terriers, qu'ils ſe font dans les bois, ne ſont pas plus prudens, plus aviſés que ceux qui vivent tranquilles dans un grenier où on les nourrit.

Mais, nous dira-t-on, nierez-vous que le loup ait de véritables ruſes, des fineſſes, pour ſe ſaiſir d'un agneau, d'un poulain, &c. il faut que tout vive, le loup comme l'agneau, juſques au terme preſcrit à ſes jours. A quoi bon la vie du loup, je l'ignore ; Dieu

ne l'a point dit ; mais, puiſqu'en le créant, il en a fait une bête carnaſſiere, qui ſe nourrit du bétail qu'elle peut *ſurprendre*, il fallait bien, pour que de temps en temps il pût en eſcamoter quelque pièce aux Paſteurs négligens, que la Providence lui donnât un inſtinct ou une organiſation qui produiſe en lui ces mêmes mouvemens ou actions, que dans les voleurs on appelle fineſſes, adreſſe, tours de leur métier ; mais eſt-ce une adreſſe véritable, raiſonnée, ſavante, comme eſt celle d'un filou ? Du tout, c'en eſt une apparence ſans nulle réalité. Si vous ne croyez pas le fait poſſible, ſéduit par le préjugé ; jettez les yeux ſur les autômates faits de main d'homme, vous demeurerez convaincu que les mouvemens d'une machine peuvent en impoſer à l'imagination & paraître l'effet d'une intelligence ſans l'être.

Vous pouvez remarquer d'ailleurs

que presque chaque bête vorace, l'oiseau sur-tout, a une proie qui lui est affectée, sur laquelle il se jette toujours avec avidité, sans faire des excursions sur le lot des autres, que dans le cas d'une nécessité urgente, qui ne connaît point de loi, comme de son côté cette proie connaît son ennemi naturel, n'est épouvantée & ne fuit que devant lui. Quand même l'uniformité des actions qu'on voit dans chaque espèce d'animaux, n'aurait pas déterminé Descartes à les regarder tous comme des machines, ces observations auraient suffi pour l'en convaincre; peu-on dire sérieusement que la première fois que les poulets voient un Milan, ils connaissent que c'est un oiseau cruel qui va les gripper, s'ils ne se mettent à couvert de sa griffe, & que les moineaux, au contraire, comprennent que ce n'est pas à eux qu'il en veut, que c'est pour cela qu'ils demeurent tranquilles, que la sécurité

des uns eſt auſſi ſavante, auſſi raiſonnée que la ſuite des autres ? les ames prétendues de ces animaux ſeront donc ſorcieres ou inſpirées.

Deſcartes ſavait encore que la Perdrix qui pond ſes œufs à plate terre, dans un champ, où la grêle, les chiens, les ſabots des ſarcleuſes les lui ont fait périr plus d'une fois, ne change jamais ſa conduite, malgré ſon malheur, que jamais elle n'ira ſe conſtruire un nid ſur un arbre, comme fait la tourterelle; cela ne prouve-t-il pas qu'il en eſt de cet oiſeau comme du baſſet, qu'il ne raiſonne pas plus que ce chien ?

Du tout, répond l'anonime; *l'uniformité ſur laquelle Deſcartes a fondé ſon hypothèſe n'eſt qu'apparente*; il a cru qu'elle était réelle, c'eſt ce qui lui en a impoſé, & qui *lui a fait naître l'idée d'enthouſiaſme.* En voici la preuve : (remarquez-là bien.) *L'habitude de voir fait diſparoître*

cette uniformité aux yeux exercés. Pour un chasseur attentif, il n'est point deux renards dont l'industrie se ressemble parfaitement, ni deux loups dont la gloutonnerie soit la même.

Pure & ridicule vétillerie. Dès qu'on n'avait rien de mieux à dire, la prudence vouloit qu'on se tût. Les petits accidens ne changent point l'essence ou le fonds des choses. Si parmi les loups il y en a de carnassiers & de frugivores, de goulus & de sobres, de sauvages & de domestiques, ou bien de doux & de féroces, on pourra nier hardiment qu'il y ait de l'uniformité dans le naturel ou l'instinct de ces animaux; mais tirer cette conséquence de ce que celui-ci, qui la nuit dernière a dévoré une brebis, a moins d'appetit que celui-là, qui n'a rien mangé depuis deux jours, c'est vouloir faire rire. De pareilles objections font plus d'honneur que de tort à la vérité qu'on combat; dès qu'elles sont du

goût de l'Auteur, la nature lui en fournira par milliers. Il aurait pu dire, par exemple 1°. qu'il n'y a pas *plus d'uniformité* parmi les chats que chez les loups, que pour *les oreilles exercées*, il n'y en a pas deux qui mialent *exactement* à l'uniſſon. 2°. Et mieux encore : que ſi *avec des yeux exercés*, on faiſoit un inventaire exact de tous les ingrédiens ou matériaux, ſoit buchettes, broſſailles, brins de foin, laine, crin ou plume, dont les pies compoſent leur nid, on n'en trouveroit pas deux, dans leſquels tout fut en pareille quantité ou en nombre égal; que cette inégalité eſt réfléchie, *raiſonnée*, affectée par les pies, pour démentir les Cartéſiens & leur montrer qu'elles agiſſent avec connaiſſance, non pas machinalement ; que ſi elles voulaient tous leurs nids ſeraient auſſi uniformes que les alvéoles des abeilles, qui, par toute la terre, ont environ cinq lignes

de profondeur, & toujours deux lignes deux cinquièmes de largeur ; parce qu'*il eſt certain que les bêtes ont idée des nombres, qu'elles comptent.* Comme font les pies, qui, ſelon l'Auteur, diſent en elles-mêmes, *de trois ôtez deux, ou trois de quatre, reſte toujours un.* Il eſt vrai que ſi la ſouſtraction à faire eſt plus grande, l'Auteur convient que la tête leur tourne, qu'elles n'y ſont plus ; mais enfin s'il eſt vrai qu'elles diſtinguent trois de deux & de quatre, il faudra dire que l'idée, du moins de ces petits nombres eſt innée aux pies, comme doit être aux pouſſins celle du langage monoſyllabique de la couveuſe, s'ils l'entendent ou le comprennent. Car perſonne ne leur apprit l'arithmétique. L'anonyme le croirait-il bonnement, comme le ſuppoſent ſes idées ? Non ; il l'aura dit ſans y penſer, ou pour égayer la matière ; comme a fait le père *Bougeant*, au

ſujet du langage des bêtes, mais quoique d'une manière un peu différente.

Mais, ce qu'il dit bien ſérieuſement, & qui n'eſt pas moins ſingulier ; c'eſt *qu'on voit que les actions les plus ordinaires des bêtes ſuppoſent la mémoire ; la réflexion ſur ce qui leur eſt arrivé, la comparaiſon entre un objet préſent qui les attire & les périls auxquels il les expoſe* ; la diſtinction entre des *circonſtances pareilles en partie & en partie différente ; le jugement & le choix entre tous ces rapports, on voit que les bêtes ont bien des connaiſſances acquiſes par la ſcience des faits ; que ſi juſqu'ici leur arithmétique paraît aſſez bornée, on pourrait peut-être lui donner plus d'étendue, car elles ſont perfectibles* ; la crainte qui retient dans ſon terrier un lapin, inſtruit qu'il eſt guêté par un chaſſeur, eſt une crainte *ſavante & raiſonnée, &c.*

De deux choſes l'une, ou l'encyclopédiſte, qui parle ainſi, a voulu ſe mocquer de nous, ou il a voulu ſe faire mocquer de lui. Mais d'ans l'un comme dans l'autre cas, pourquoi ce *peut-être ?* Pourquoi encore borner à l'arithmétique, art aſſez inutile aux bêtes, les lumières, les ſciences, dont on pourrait augmenter l'étendue dans leur eſprit ? Dès qu'elles ſont perfectibles, on devrait leur apprendre l'algèbre qui leur fairait plus d'honneur, & la muſique auſſi, à celles du moins qui ont des diſpoſitions pour cela & une voix ſonore, telles que le roſſignol, le canari, le coq & le cheval, l'âne & le bœuf. En tirant parti des rapports, que les voix de ces animaux ont entre elles, on pourrait leur faire exécuter à merveille un de ces opéra à la mode, qui ont chaſſé ſi juſtement du théâtre les ouvrages de Lulli & de Rameau, comme les *ratiſſeuſes*, *les écureuſes*, *les*

lavandieres, &c. ont banni les ſavantes compoſitions des plus excellens Peintres, & les colifichets en découpures, les plus belles tapiſſeries de Bruxelles, peut-être même des Gobelins, le tout pour convaincre nos neveux que le dix-huitième ſiècle fut celui du bon goût, comme celui de la bonne philoſophie.

Et comme dans un Opéra les voix doivent être accompagnées du *Cimbalo* ou claveſſin, ſur-tout, pour lier l'harmonie, ſi on pouvait réuſſir à tailler, en forme de main d'homme, le ſabot entier d'un cheval juſques à la couronne, en y ménageant des doigts déliés & fléxibles, il accompagnerait tout auſſi bien que feu Rameau, car il ne lui manque que cela pour le faire. Voilà, par exemple, un fait que nos Philoſophes du ſiècle paſſé ignoraient parfaitement, malgré leur grande réputation, & que nous ignorerions comme eux, ſi un Philoſophe

moderne, Auteur du livre *de l'eſprit*, n'eût eu la charité de nous l'apprendre.

Quelque extravagance que puiſſent trouver dans ces idées les gens du bon vieux temps, toujours eſclaves de la raiſon; ainſi que tous ceux dont la Philoſophie moderne n'a pas élargi la ſphère des connaiſſances, ou donné *de l'étendue, de l'énergie, du reſſort* à l'ame par *une trempe rare & forte*; il eſt évident qu'elles ſont juſtes, que ce qu'elles nous apprennent, ſerait facile à faire, du moins ſi l'on en croit l'anonyme; car dès que les bêtes *cherchent le plaiſir, le ſentent & craignent la douleur*, tout comme nous; qu'*elles tirent des inductions des faits qui ſe ſont placés dans leur mémoire*; dès qu'*elles ont un ſyſtéme de connaiſſances, auxquelles l'expérience ajoute, & que chaque jour la réflexion rend habituelles, il eſt impoſſible*, dit l'Auteur, *de rapporter tout cela à*

l'inſtinct, ou bien ce mot devient ſynonime avec celui d'intelligence, & alors les bêtes peuvent apprendre tout ce qu'il plaira aux hommes de leur enſeigner.

Tout ce que nous devons conclure de ce raiſonnement, ou je ſerais fort trompé, c'eſt que notre Philoſophe donne aux bêtes une ame de même nature que la notre, qu'il en fait une eſpèce particulière d'hommes, & que l'inſpection de quelques actions de certaines d'entre elles, dont il a jugé, relativement au ſyſtême de la confraternité, *a fait naître l'idée d'enthouſiaſme*, dans ſon eſprit où elle a ſi fort grandi, qu'elle en occupe toute la capacité, ſi bien qu'il n'y reſte plus un pouce d'eſpace pour la raiſon. Du reſte, il contredit formellement ſes deux aſſociés, qui plus ſages que lui, conviennent que l'ame qu'ils attribuent aux bêtes, *eſt bornée dans ſon activité, comme elle*

l'eſt dans ſon intelligence, qu'elle ne réfléchit point, qu'elle ne raiſonne point ; qu'à proprement parler, elle ne choiſit pas non plus. Mais c'eſt une bagatelle. Chez ces MM. il n'en eſt pas un ſeul qui ſoit conſtamment d'accord avec lui-même: comment le ſerait-il avec les autres ? Toutes les vérités ſont liées & ſe ſoutiennent mutuellement : les erreurs au contraire contraſtent toujours entre elles, & ſe détruiſent l'une l'autre ; mais la diſcorde philoſophique a ſon bon. Il eſt fort agréable pour les admirateurs de l'Encyclopédie, que chacun y trouve un Docteur grave de ſon avis, d'une façon plus ou moins développée, & quelquefois enveloppée pour cauſe. Auſſi voit-on chez ces MM. autant d'opinions que de têtes, & chacun prétend, comme de raiſon, que la ſienne eſt la plus sûre. Ainſi en eſt-il toujours arrivé chez les dogmatiſeurs, ou les réformateurs d'offi-

ce ; tous ſe contrediſent & tous veulent avoir raiſon. Chacun nous dit hardiment que le ſentier nouveau qu'il nous trace eſt plus sûr que les routes battues depuis deux mille ans. Certe confuſion d'idées, diſons plutôt avec Montagne, *ce tintamarre de cervelles philoſophiques* eſt-il bien propre à nous en convaincre ?

Ces ſages ne s'accordent guère qu'en cela ſeul qu'ils ſe mettent eux-mêmes au rang des bêtes, encore ne le font-ils pas tous de la même manière. Les uns comme l'athée, ſoutiennent qu'il n'y a rien en eux qui leur donne la moindre prééminence ſur elles ; que l'homme agit ſans liberté, qu'il *meurt tout entier*, & n'eſt qu'un automate. D'autres veulent que l'inſtinct des bêtes ſoit de même nature que notre raiſon, libre, intelligent, judicieux comme elle. Les premiers convertiſſent les hommes en bêtes. Les derniers métamorphoſent les bêtes en homme. Si quel-

qu'un disait que, par ces doctrines bien différentes, on ne vise de part & d'autre qu'à nous faire vivre en brutes, le tromperait-il ?

Ajoutons que donner aux animaux la connaissance, la réflexion, le raisonnement des idées *savantes*, comme fait l'anonyme, c'est supposer que les loix divines & humaines sont très-injustes de punir en nous des actions qu'on ne condamne pas dans les animaux. Nous convenons bien que cet écrivain sera fondé à conclure des faits qu'il avance, que l'instinct des bêtes ne différe que peu ou point d'une vraie intelligence ; qu'elles pensent, réfléchissent, raisonnent comme nous, si ces faits étoient réels ; mais par malheur ce ne sont que de fausses apparences qui l'ont trompé, comme ses propres confrères l'ont reconnu dans l'article, *ame des bêtes*.

Est-ce donc, pourrait-il nous dire ici, qu'il n'est pas évident que les bê-

tes ont de la mémoire ? Un ſerin n'apprend-il pas un air ? Le bétail ne reconnaît-il pas ſon étable ? Du tout. Montez un reveil : mettez ſon aiguille ſur quatre heures : il ſonnera toujours à cette heure-là juſqu'à ce que vous mettiez ſon aiguille ſur une autre heure. Se ſouvient-il qu'il doit le faire? Il en eſt du bétail comme du reveil. Il revient chez ſon Maître, parce que ſon inſtinct l'y ramène, comme celui du lièvre le fait revenir à ſon gîte. Sa deſtination exigeait cet inſtinct, comme celui des bêtes carnaſſieres doit les tenir éloignées de nos demeures. Les bergers qui gardent pluſieurs grands troupeaux, dans une prairie où toutes les brebis paiſſent pêle-mêle, ſeraient bien empêchés ſi celles de chaque troupeau ne ſavaient ſe réunir d'elles-mêmes, & revenir à leur bergerie.

Le coq qui chante, dans une ferme, vers le point du jour, ſait ou ſe ſouvient

ſouvient qu'il doit reveiller le Fermier à cette heure-là, comme le reveil ſait qu'il doit rendre le même ſervice à celui qui l'a monté.

Les ſerins apprendront les airs, que vous leur ſifflerez, ſi votre ſifflet eſt à l'uniſſon du leur, ſans quoi ils n'apprendront rien. Eſt-ce que la diſcordance ou la différence des tons leur ôte la mémoire? Du tout. Une expérience familière nous en montrera la cauſe. Accordez deux violons exactement au même ton. Mettez-en un ſur une table : éloignez-vous un peu, ſi vous voulez : donnez un coup d'archet ſur le g-re-ſol, ou la dernière corde de celui que vous tenez entre vos mains. La corde pareille de l'autre ſonnera, comme ſi l'archet l'eût touchée ; vous verrez ſes vibrations à l'œil. Mettez enſuite un doigt ſur votre g-re-ſol, pour lui faire ſonner a-mi-là, & donnez un ſecond coup d'archet, la corde du premier violon

ne branlera pas: elle demeurera muette. Pourquoi ? La raiſon en eſt bien ſimple. La première fois votre g-re-ſol a communiqué à l'air les vibrations que le coup d'archet lui avait occaſionnées; l'air les a portées à la corde pareille de l'autre violon, laquelle corde étant égale en tout à celle du vôtre, en était ſuſceptible, elle les a donc reçues.

La ſeconde fois, les vibrations ſont un peu différentes, plus fréquentes, plus vîtes, parce que en appliquant un doigt ſur la corde, vous la racourciſſez d'un pouce. L'autre corde ſe trouvant alors plus longue d'autant, ne peut faire que des vibrations plus grandes & plus lentes, ce qui l'empêche d'obéir à l'impulſion de l'air qui la frappe; de là ſon ſilence.

L'application de cette expérience aux ſerins ſe préſente d'elle-même. Lorſque les flageolets reſpectifs ſont à l'uniſſon, les fibres du goſier de l'oi-

ſeau reçoivent les vibrations données à l'air par votre flageolet, au lieu que dans le cas contraire elles ne les reçoivent pas, & alors l'oiſeau n'apprend rien. Faut-il qu'un ſerin ait de la mémoire pour apprendre un air de cette façon-là ?

On dira peut-être, que s'il en était ainſi, les ſerins apprendraient ou répéteraient un air, la première fois qu'il frappe leur organe, comme la corde du violon répéte le ſon de l'autre, & l'on demandera pourquoi cela n'arrive jamais ? Le voici. La corde n'a qu'un ſeul ton à répéter ; l'oiſeau doit ſiffler un air entier, qui a au moins cinq ou ſix tons. Les fibres de ſon goſier n'ayant jamais fait ces tons-là ni ſont pas pliées, ou n'ont pas la flexibilité néceſſaire pour recevoir & faire les vibrations qui les forment. Ce ne ſera qu'à force d'être agitées par l'impulſion de l'air qu'elles pourront l'acquérir, comme ce

n'eſt qu'à force de donner à une branche d'arbre une inflexion nouvelle qu'on parvient peu à peu à lui faire prendre un nouveau pli. Les eſprits animaux qui donnent le mouvement aux fibres, doivent s'y ouvrir pour cela des paſſages nouveaux, ce qui ne ſe fait pas dans un jour. Lorſqu'ils l'*auront fait*, il arrivera que tantôt ils *couleront* par ceux-là, tantôt par les anciens, ce qui fera mêler l'air appris par l'oiſeau à ſon ramage naturel, & tantôt que les eſprits ne roulant plus que par les nouvelles routes l'oiſeau ne fera plus ſon ancien ramage, & ne ſiflera que l'air appris comme on le voit arriver quelque fois. Ces effets doivent-ils être attribués à une cauſe ſpirituelle, à une mémoire proprement dite : n'eſt-il pas viſible au contraire qu'ils ſont produits par le méchaniſme ſeul ?

On dit que le renard ſe met à l'affut pour prendre un liévre, en lui ſau-

tant deſſus, lorſqu'il le voit à ſa portée ; que s'il le manque comme il lui arrive par-fois, il revient à ſa place, & ſaute de nouveau deux ou trois fois. Le peuple croit que c'eſt pour s'exercer à prendre mieux ſes meſures le lendemain, pour ne pas manquer ſon coup ; mais s'il ſaute au même endroit il riſque de manquer ſa proie, la ſeconde fois comme la première. S'il ſaute où il aurait dû ſauter aujourd'hui, & que demain le liévre paſſe exactement où il a paſſé ce matin, il le prendra, cela eſt clair ; mais qui lui a dit que la bête épouvantée ne changera pas de route, qu'elle ſuivra la même pas pour pas ? A force de donner de l'eſprit à ce renard on en fait un ſot.

Un loup ſorti d'un bois voiſin s'avance d'une prairie couverte de bétail. A peine les vâches l'ont apperçu qu'elles ſonnent l'allarme, & font retentir l'écho de leurs mugiſſemens :

elles ſe raſſemblent dans un moment, ſe ſerrent rangées en cercle, pour défendre leurs veauxqui ſe ſont mis au centre, & partout elles font face à l'ennemi qui n'oſe attaquer ce bataillon hériſſé de cornes, comme de bayonnettes de toutes parts.

Vous admirez cette eſpèce de prudence & vous faites bien ; mais pour ne pas équivoquer ſur ſa nature, ni ſur ſa véritable cauſe, nous vous prions de ne pas oublier qu'il y a un Dieu qui a créé tout ce qui exiſte dans l'univers ; les contradictions, les abſurdités, les galimathias qui fourmillent dans les écrits où l'on nie la vérité de la création révélée ſuffiraient pour en démontrer la réalité & la néceſſité.

Dieu a donc créé les animaux comme les plantes, & aſſigné une certaine durée de vie aux individus de chaque eſpèce. Pour cela il fallait que la providence donnât à chacun une

nourriture convenable, & de plus une aptitude à éviter une mort prématurée; & ce qui démontre que cette aptitude ou ſagacité, ſi l'on veut, conſiſte uniquement dans l'organiſation, qu'elle n'eſt pas dans les bêtes un effet de la raiſon, de la réflexion ni de l'expérience, c'eſt que chaque eſpèce connaît ſon ennemi. La première fois qu'elle le voit, qu'elle fuit le danger & l'évite plus ſûrement que ne font bien ſouvent les hommes, parce qu'aucune bête n'a, comme nous, l'imprudence de l'affronter. Si un cavalier égaré du grand chemin, dans l'obſcurité de la nuit, fait entrer ſon cheval dans un ſentier, qui conduit à une riviere ou à un précipice; le cheval obéit d'abord, mais arrivé au bord il s'arrête ou recule en ronflant. Pourquoi? C'eſt que la machine eſt conſtruite à produire cet effet, comme une montre pour marquer les

heures, & *elle le produit* néceſſairement.

Fort bien, dira-t-on, la pluie m'a mouillé : le vent a éteint ma chandelle, parce que Dieu l'a voulu. Le *peuple* parle ainſi, mais le Phyſicien *doit* raiſonner autrement.

Le Peuple ignorant remonte trop tôt à la cauſe première, & nos Philoſophes trop tard, tandis qu'ils voient des cauſes ſecondes, c'eſt par elles qu'ils doivent expliquer les effets naturels, & les phénomènes ; mais la chaîne de ces cauſes n'eſt pas infinie: pour peu qu'on la ſuive on arrive bientôt au dernier chaînon. Alors il ne faut pas rougir de remonter à la cauſe première. Par cette conduite on ſe fairait plus d'honneur dans la queſtion, par exemple, de l'ame des bêtes, qu'en ſe faiſant créateur d'une ame indéfiniſſable, intelligente, ſuſceptible de réflexion, de connaiſſan-

ces acquiſes par l'expérience, & qui, avec toutes ces belles qualités, après avoir vécu, réfléchi, obſervé, pendant vingt ou trente ans, n'en ſait pas plus que le premier jour. L'inſtinct des bêtes eſt admirable ſans doute, plus infaillible que nos lumières, mais il a des bornes fort étroites, qu'il ne paſſe jamais. C'eſt ſur-tout dans les inſectes que nous voyons ſon peu d'étendue & ſes prodiges.

L'abeille fait pour ſe loger un alvéole exagône parfait. Le célèbre Archiméde avec toute ſa géométrie, ne ſerait jamais parvenu à en faire un ſemblable, de miel, de cire, ou de toute autre matière, ſans règle ni compas. Des loges carrées, ou de quelque autre figure irrégulière, telle qu'elle, ſeraient bien plus faciles à faire de ſoi, mais les abeilles ne les feront jamais ainſi. Eſt-ce que la figure exagone leur plaît, ou qu'elles la trouvent plus élégante, plus commode que

toutes les autres ? C'eſt parce qu'elles la font ſans le ſavoir, ſans connaiſſance, ſans choix ni volonté, il n'eſt pas un homme raiſonnable qui osât le nier. C'eſt la machine de Paſcal, qui faiſait les ſupputations arithmétiques les plus difficiles ſans en ſavoir rien. Dira-t-on que cette machine était intelligente, cependant ſes opérations étaient bien plus ſurprenantes que les careſſes que fait un chien à ſon maître. Et quand il n'en ſerait pas ainſi, dès qu'un homme a fait une machine telle que celle-là, diſputera-t-on à Dieu l'intelligence néceſſaire pour faire un ouvrage encore plus inconcevable pour nous ?

Le bœuf qui pâture, ne fait que couper l'herbe avec ſa langue & l'envoyer dans le premier de ſes quatre ventricules, d'où il la fait remonter enſuite dans ſa bouche, pour la broyer.

Lorſque les Arabes voyagent ſur

les ſables arides de leurs déſerts, & qu'ils s'approchent de quelque ſource d'eau, les chameaux qui ſont leur voiture & leurs bêtes de ſomme, la ſentent de bien loin, ils ſe hâtent d'y arriver, & après en avoir aſſez bu, pour étancher la ſoif préſente, ils en font leur proviſion pour la ſoif à venir. La première deſcend dans l'eſtomac, où elle ſe mêle avec les *alimens*, pour en achever la digeſtion; l'autre va dans un cinquième ſac (1) propre à ces animaux & deſtiné à la recevoir. Lorſqu'ils en ont beſoin, pour digérer la pelotte de pâte dure, qui, pendant les voyages, fait leur aliment journalier, il en revient la quantité néceſſaire dans leur bouche, où elle leur eſt néceſſaire, pour broyer les pelottes en ruminant. Le tout deſcend enſuite dans l'eſtomac, qui doit en faire la digeſtion.

(1) Toutes les bêtes, qui ruminent, en ont quatre, le chameau cinq.

Si l'anonyme eût eu connaiſſance de ces faits, ou s'il s'en fût reſſouvenu, ſous ſa plume la précaution de ces bêtes ſerait devenue l'effet d'une prudence *ſavante & raiſonnée*. Bien plus encore que *la crainte du lapin*.

Mais le chameau fait ſa proviſion d'eau, comme ſon maître, & par le même motif, c'eſt-à-dire, pour ne pas mourir de ſoif en chemin, ou bien, comme une pompe : quand il a commencé de boire, il continue d'attirer l'eau à ſoi, juſqu'à ce qu'il n'en peut plus entrer dans ſon corps, ſans le vouloir, ſans le ſavoir, comme fairait un automate artificiel. Point de milieu.

Si le chameau agit pour la même raiſon que ſon maître, il faut que, comme lui, il ſache que le voyage ſera long : que l'eau eſt rare dans les déſerts brûlans de l'Arabie & de l'Afrique : que la prudence veut qu'il en faſſe proviſion, lorſqu'il en trouve : qu'il a dans ſes inteſtins un réſervoir

fait en forme de ſac, dont la nature l'a muni exprès pour cela : que l'eau s'y conſervera dix ou douze jours, ſans ſe corrompre, ni prendre aucune mauvaiſe qualité : que lorſqu'il en aura beſoin pour la rumination, il en pourra faire remonter dans ſa bouche la quantité qui lui ſera néceſſaire, &c. Il eſt évident que, ſi l'opération du chameau eſt *ſavante & raiſonnée*, elle ſuppoſe toutes ces connaiſſances. Mais d'où les aurait-il tirées ? Voilà ce qui m'embarraſſe. Dire qu'il les a *acquiſes par l'expérience*, n'eſt pas réſoudre la difficulté. La première fois qu'un chameau a voyagé, il a pris la même précaution qu'on lui voit prendre au dixième voyage, & alors il n'avait acquis aucunes lumières par l'expérience.

Il en eſt à-peu-près de même du bœuf. S'il a en ſoi *un principe intelligent*, ce principe ſait-il que ſi ſon corps broyait l'herbe en la broutant, il n'aurait pas bien ſouvent le temps

d'en manger autant qu'il lui en faut pour sa nourriture ? A-t-il fait ou vu faire l'anatomie d'un animal de son espèce, pour savoir qu'il a un *herbier* où va d'abord la verdure qu'il avale ; qu'ensuite les muscles de ce viscère, par une contraction suffisante, la font revenir peu-à-peu dans la bouche, où en ruminant, il peut la broyer même en labourant, comme fait le chameau en courant ? Si l'on ne peut dire que les ames attribuées aux chameaux & aux bœufs, ainsi qu'aux autres animaux, quand même leur existence serait avérée, influassent du tout à ces opérations, il est clair qu'on ne doit les attribuer qu'à leur instinct, & que cet instinct n'est autre chose que le jeu naturel de leurs organes, ou une disposition particulière de la machine, qui produit nécessairement ces effets, comme une autre disposition, commune à tous les animaux opére la digestion, &c.

Cependant les faits que nous venons de rapporter, ſont tout ce qu'on voit de plus remarquable dans les actions du bœuf & du chameau. On dirait qu'ils ſuppoſent une prudence, une prévoyance admirable. Que ferait donc dans ces bêtes le principe intelligent, dont on nous parle, & en faveur duquel, on nous dit que Dieu a formé leur corps avec un art admirable, afin que ce corps fût pour lui *ſource de perception & inſtrument d'action*, lorſque les organes y produiſent d'eux-mêmes les ſeuls phénomènes que le préjugé puiſſe attribuer à une ame immatérielle. Voici ce qu'il ferait, comme *ſource de perception*; lorſqu'il ſerait affamé ou altéré, il en avertirait cette ame, qui lui dirait charitablement d'aller manger ou boire, ce que le corps ferait comme *inſtrument d'action*; mais les plantes prennent bien la nourriture qui leur eſt néceſſaire, ſans qu'une ame le leur

conſeille : pourquoi les bêtes n'en feraient-elles pas autant ?

Il en eſt de toutes les bêtes comme du bœuf & du chameau. Si un principe intelligent y opérait les mouvemens, que nous leur voyons faire, ces actions qui, quelquefois imitent les nôtres, cette induſtrie que nous admirons dans quelques-unes, & juſques dans les plus vils inſectes, ce principe aurait dans elles un privilège inconcevable, & qu'elle n'a pas dans le corps humain, ou la faculté d'agir ſur la matière, ce qui eſt phyſiquement impoſſible ; c'eſt à quoi les partiſans de l'ame des bêtes n'ont pas fait ſans doute attention; mais s'ils le nient, il eſt aiſé de les en convaincre.

L'ame humaine ne fait rien au-dehors ; toutes ſes opérations concentrées en elle-même, conſiſtent dans la penſée, le raiſonnement, les volitions, &c. Quant aux effets viſibles, qui en peuvent réſulter, ce n'eſt point

l'ame qui les produit, elle ne fait que les occaſionner.

Si la vue d'une belle pêche, bien colorée ſans artifice, mûre, prête de ſe détacher de l'arbre, fait naître à une femme, & ſouvent à un homme auſſi, le deſir de s'en ragoûter, c'eſt parce que la lumière réfléchie ſur les yeux & modifiée par ce fruit, fait ſur la retine une impreſſion, y communique un mouvement, que les nerfs optiques portent juſqu'au cerveau, & à l'occaſion duquel l'ame forme ou conçoit auſſi-tôt un deſir relatif à cette impreſſion; mais cette impreſſion, qui conſiſte dans un certain mouvement, paſſe-t-elle des nerfs optiques à l'ame? ces nerfs lui communiquent-ils le mouvement qu'ils ont reçu? cela ne ſe peut; l'eſprit n'eſt pas ſuſceptible de mouvement; la matière des organes n'a donc aucune priſe ſur lui, c'eſt la loi d'union qui a tout fait.

On ſait aſſez que cette loi, ſans la-

quelle l'homme ſerait pour lui-même une énigme, que tous les *œdipes* du monde ne devineraient pas, n'eſt ni ne peut être autre choſe que la volonté toute-puiſſante du Créateur, qui eſt; 1°. que l'impreſſion faite ſur nos ſens par la lumière, l'air, ou tout autre agent, ſoit portée juſqu'au cerveau, où tous les nerfs ſe réuniſſent; 2°. que par cela ſeul il s'excite dans l'ame une ſenſation relative à cette impreſſion. 3°. Et qu'à l'occaſion de cette ſenſation, ſi l'ame le veut, les eſprits animaux coulent dans les nerfs & dans les muſcles, pour faire agir le corps relativement à ſa volonté.

De-là vient, qu'auſſi-tôt que l'image de la pêche a été tracée dans le cerveau ou dans l'imagination, l'ame en a vu l'original à ſa place, ſans voir l'image, & que d'après la volonté, qu'elle a eue de ſe l'approprier, les organes ont fait les mouvemens néceſſaires pour la contenter.

Il eſt aſſez clair que les eſprits qui ont tracé cette image dans le cerveau, auraient pu agir ſur les nerfs qui vont aux bras, & y produire, avant aucun acte de la volonté, le même mouvement qu'ils y ont produit, après la détermination de l'ame, ſi leur activité n'eût pas été arrêtée; mais elle l'a été & a dû l'être, par la raiſon que les actions du corps ſont imputées à l'ame, & que certaines étant commandées, d'autres défendues par la loi naturelle, divine ou civile, il faut que le corps n'en puiſſe faire aucune que par ſon conſentement, afin qu'elle puiſſe être recompenſée des bonnes, puiſqu'elle doit être punie des méchantes; mais rien n'eſt défendu ni commandé aux bêtes par aucune loi; (1) pourquoi? parce qu'on a reconnu

(1) Dès que ce n'eſt pas la volonté de l'ame qui donne méchaniquement à nos organes le mouvement, d'où réſultent nos actions;

toujours & partout, & qu'en les observant avec attention, on s'eſt convaincu qu'elles n'ont aucune connaiſſance, aucune lueur de raiſon ; voilà pourquoi on ne leur défend rien,

---

que ces actions ne ſont ſubordonnées à la volonté, qu'à cauſe qu'elle en doit rendre compte à Dieu, & que les bêtes ne ſont comptables de rien devant Dieu, ni au jugement des hommes, puiſque rien ne leur eſt commandé ni défendu, c'eſt une preuve bien évidente, que la volonté libre, qui fait ſeule le mérite de nos actions, n'a aucune part aux leurs, que leur ame n'en jouit point. Cette ame eſt donc purement matérielle ; la faculté de vouloir librement, eſt inſéparable des êtres ſpirituels.

D'ailleurs, ſi c'était un être ſpirituel, elle ſerait l'ouvrage du Créateur, néceſſairement ſoumiſe à ſon Domaine, obligée de lui rendre hommage, puniſſable ſi elle y manquait ; ainſi dès qu'il eſt convenu qu'elle eſt incapable de démérite, comme de mérite devant Dieu ; c'eſt une nouvelle preuve qu'elle eſt ſans liberté, ſans connaiſſance proprement dite & purement matérielle.

on ne les punit de rien. Si on tua la bête féroce du Gevaudan, ce ne fut pas pour vanger la mort des hommes qu'elle avait dévorés, ce fut pour ſauver la vie à ceux qu'elle aurait pu dévorer encore.

Quelle ſorte d'être ſera donc cette ame, que la nouvelle Philoſophie prête aux animaux? Dans quelle catégorie placerons-nous un principe immatériel qui n'a aucune des propriétés eſſentielles de l'eſprit? dans la catégorie des corps ſans étendue des êtres de raiſon, des chimères dont il eſt impoſſible de ſe faire aucune idée; c'eſt de-là qu'on l'a tiré.

Tout eſt donc matière dans les bêtes, dès qu'elles ne connaiſſent rien; l'impreſſion faite ſur leurs ſens, y produira les mêmes effets que ſur les nôtres, & ces effets en produiront immédiatement d'autres, pareils à ceux qui ſont produits en nous, après

le conſentement de la volonté ; il n'eſt pas plus difficile ni plus contraire aux loix phyſiques, que les ſeconds ſuivent des premiers, qu'il n'eſt difficile, que ceux-ci ſoient une ſuite des impreſſions que les agens ou les objets extérieurs font ſur le corps de l'animal ; ce ſont toujours des corps qui agiſſent ſur d'autres corps, & qui y produiſent néceſſairement des effets relatifs à leur forme, à la diſpoſition de leurs parties reſpectives.

De-là il arrivera que la bile, qui domine dans le ſang d'un tigre, comme dans celui des Canadiens ſauvages, montrera la même cruauté dans ſes yeux, que dans ceux du ſauvage, & fera qu'il ſe jette ſur un enfant & le dévore, comme les Barbares Canadiens dévorent les fils & les femmes des inſurgens, contre leſquels ils ſont, dit-on, appellés exprès pour

cela, par l'humanité de leurs compatriotes. On dira que ces Monſtres ſont auſſi cruels, auſſi féroces, l'un que l'autre, & on ſe trompera. MM. *Yvon & Bouillet* reconnaiſſent de bonne foi que les affections & les opérations de notre ame, que nous croyons appercevoir dans les bêtes, ne ſont que de *trompeuſes apparences, dont il faut charger la pure méchanique.* L'inhumanité, la barbarie, la férocité, ne ſont pas dans le tygre, quoique ſon organiſation en montre les apparences, & ſon inſtinct les effets, elles ne ſont que dans les Sauvages auxquels une partie de la Nation immole l'autre : vérité déciſive ici, & qui ſe concilie bien mieux avec l'hypothèſe de Deſcartes, qu'avec le ſyſtême qu'on lui ſubſtitue.

En effet, de pures machines, des autômates peuvent fort bien montrer des apparences de ſentiment, de connaiſſance, de volonté, puiſque ces

apparences ne consistent même en nous, que dans le jeu du méchanisme, & sur-tout dans le mouvement des yeux. Les Encyclopédistes, auteurs ou partisans du nouveau système, conviennent de ce fait ; ils conviennent de plus, que les réflexions, les jugemens, le raisonnement, que nous croyons voir quelquefois dans certaines bêtes, ne sont que des apparences de cette espèce, produites par le méchanisme & sans aucune réalité : aveux remarquables, par lesquels ces Philosophes, sans y faire attention, sont rentrés dans le sentiment de Descartes, en le combattant, & ont détruit leur propre système ; aussi est-il beaucoup plus incompréhensible & insoutenable que l'autre. Chacun comprendra facilement que, sans avoir aucune sorte de vraie connaissance, les bêtes peuvent montrer une apparence de jugement, comme fait un lièvre, qui démenage bien vite, dès qu'il entend

le

le cri des baſſets ; car ſi en le voyant prendre la fuite alors, & faire divers ſauts pour dérouter les chiens, on le prenait pour une bête d'eſprit, lorſqu'on le verrait, en fuyant, donner dans un lacet & pouſſer en avant, au lieu de reculer ; on verrait bien que c'eſt un ſot, que loin d'avoir de l'eſprit, il n'a ſeulement pas le ſentiment, puiſque s'il ſentait qu'il s'étrangle en pouſſant, il ne pouſſerait plus, tous les volubilis, les calebaſſes, le houblon, la vigne, les pois, les féveroles & autres plantes qui montent le long de tout ce qui eſt proche d'elles & s'y entortillent, montrent une prudence auſſi *ſavante*, auſſi *raiſonnée* que la crainte du lapin, qui s'enferme dans ſon terrier, lorſqu'il apperçoit un chaſſeur ? Dira-t-on auſſi que cette précaution, néceſſaire à toutes les plantes qui montent fort haut, & dont les tiges ſont faibles, eſt l'effet d'un principe intelligent logé dans leur moëlle ?

on ne l'a pas dit encore, mais la vogue rapide des nouveautés de toute eſpèce, dont la Philoſophie enrichit l'eſprit humain chaque jour, pourrait bien déterminer quelqu'un de ſes tenans à joindre celle-là aux autres, pour étendre d'autant *la ſphère de nos connaiſſances* ; il ne faut donc pas déſeſpérer de la voir conſignée tôt ou tard dans quelque production philoſophique : l'ame ſpirituelle des plantes ferait le pendant *du principe intelligent des bêtes*, & l'aſſortirait très-bien. Il eſt vrai que les ignorans ſeraient embarraſſés de ſe faire une idée d'un ame de cette eſpèce, & pourraient demander d'où on l'a tirée ; mais les Savans leur répondraient qu'on l'a découverte, ſoit *ſur l'échelle des intelligences au-deſſous de l'ame humaine*, ſoit dans *les idées plus juſtes qu'on s'eſt faites du monde intellectuel depuis Deſcartes.*

Ne ſuivons pas l'anonyme plus

loin ; laiſſons-le s'extaſier à la vue des merveilles qu'il admire dans les gambades ou l'inſtinct d'un ſinge & d'un eſcargot : dans l'induſtrie du caſtor & du vermiſſeau, du chien ou du chat, & de la tortue ou du butor ; laiſſons-le dire, avec la confiance philoſphique, que la bête a des lumières, & *qu'elle réfléchit, cherche le plaiſir & craint la douleur ; qu'elle a un ſyſtême de connaiſſance auxquelles l'expérience ajoute chaque jour, & que la réflexion rend habituelles ; que ſi tout cela peut ſe rapporter à l'inſtinct, ce mot devient ſynonime avec celui d'intelligence*, & contentons-nous de ſuppoſer pour ſon honneur, que de tout ce qu'il nous dit là, il n'en croit rien lui-même : ou bien, demandons-lui ; 1°. ſi l'inſtinct d'un crapaud, d'une huître à l'écaille, &c. lui paraît ſynonime avec notre intelligence ; 2°. & ſi ſon zèle pour la gloire de ces animaux ne va pas juſques-là ; prions-le de nous dire

de quelle autorité il distingue les bêtes en deux classes ? quelles sont les espèces qu'il met dans la classe des bêtes raisonnables, & quelles dans la catégorie de celles qui ne le sont pas, pour les laisser avec Descartes, au rang des machines ; 3°. si dans le cas que les bêtes seraient douées d'intelligence ; il croit bonnement que depuis que le monde existe, personne ne s'en serait apperçu ; s'il est assez confiant pour se figurer d'en savoir plus à cet égard que tous les hommes qui ont vécu pendant six mille ans ? enfin, s'il a convaincu d'erreur MM. Yvon & Bouillet, ses Confrères, qui renvoient nettement à *la pure méchanique*, comme a fait Descartes, ces mêmes actions qu'il prend lui pour des preuves complettes d'une intelligence, à peu de chose près, pareille à la nôtre & ne les regardent que comme de trompeuses apparences ?

S'il eût plu à nos Philosphes de se

régler dans leurs ſpéculations, ſur le fameux principe de Deſcartes, que dans la recherche de la vérité, il faut commencer par ſe dépouiller des préjugés, fondés ſur le rapport des ſens, & ne tenir une choſe, par exemple, un fait, un ſyſtême pour véritable, que *lorſqu'on voit clairement & diſtinctement qu'il eſt véritable*, on aurait reconnu que l'hypothèſe des machines, qu'on traite de ridicule, eſt une concluſion évidente de la nature des eſprits & de l'uniformité des opérations propres à chaque eſpèce de bêtes.

APPROBATION.

J'AI lû cet écrit, & je n'y ai rien trouvé contre le Dogme ni contre la Morale. A Paris, ce 20 Juillet 1784.

DUFOUR, *Cenſeur Royal.*

COURTES OBSERVATIONS SUR LE SYSTEME,

QUI attribue le flux & le reflux de la Mer à l'attraction de la Lune.

Multa renaſcentur, quæ jam cecidere, cadentque,
Quæ nunc ſunt in honore.

LA Mer s'enfle dans nos parages pendant près de ſix heures, & baiſſe enſuite autant de temps, deux fois chaque jour. Le premier de ces mouvemens, qui la fait monter contre les côtes, entrer avec violence dans le lit des rivieres & en refouler les eaux vers leur ſource, eſt ce qu'on appelle le *flux*.

Après un quart-d'heure d'inaction, l'eau baiſſe peu-à-peu, & rentre dans ſon baſſin; voilà le reflux. La Mer rendue alors à ſa hauteur naturelle, a repris ſon niveau & demeure tranquille, mais cette tranquilité ne dure qu'un quart-d'heure ou environ, après quoi c'eſt à recommencer.

Pour rendre raiſon de ces deux mouvemens contraires & bien réels, Deſcartes

avoit dit; la terre eſt le centre du fluide qui tourne autour d'elle, & qu'il eut l'imprudence d'appeller *tourbillon*.

La lune, qui nage dans la plus haute couche de ce fluide, emploie vingt-ſept jours & demi à décrire ſon orbite autour de la terre. La matiere, qui emporte cet aſtre avec lui, emploie donc le même temps à faire un tour entier : celle au contraire, qui touche notre globe, acheve le ſien en 24 heures, comme la terre. Il ſuit de là que ſi, par la penſée, on diviſe en pluſieurs couches, la totalité du fluide, on ſera forcé de convenir : 1°. Que chacune de ces couches tourne avec plus ou moins de vélocité, ſelon qu'elle eſt plus ou moins éloignée de la terre. 2°. Que néanmoins elles vont toutes plus lentement que la terre & plus vîte que la lune, ſous laquelle, par conſéquent, elles doivent toutes paſſer. 3°. Que leur paſſage étant rétreci de toute l'épaiſſeur du demi diamétre de cet aſtre, lorſqu'elles ſe trouvent deſſous, le fluide, qui n'eſt que peu ou point compreſſible, doit couler alors avec plus de rapidité, comme fait l'eau d'un fleuve *quand elle paſſe d'un canal* plus large à un canal plus étroit. 4°. Qu'à raiſon de ce il fait un effort violent contre la terre & contre la lune. 5°. Que la terre n'occupant le centre de ce mouvement qu'autant qu'elle eſt preſſée également en tout ſens, dès qu'elle ſe trouve plus preſſée d'un côté elle doit reculer du côté oppoſé, peut-être la lune en

fait-elle autant. 6°. Mais la terre ne pouvant reculer, ſans rétrecir le paſſage du fluide aux antipodes, elle reculera juſqu'à ce que ce paſſage ſe trouvant également étroit des deux côtés oppoſés, le fluide, à raiſon de ce, fera un effort égal contre elle dans l'un & dans l'autre hémiſphère. 7°. Si ce fluide en preſſant ainſi le globe terreſtre, rencontre de vaſtes mers ſur la route, leurs eaux pouvant céder à ſon action, il doit les ſillonner, & y faire une excavation très-profonde, dont la largeur répondra preſque au diamétre de la lune tout entier.

Or, nous ſavons que l'Océan couvre une très-grande partie de la terre, ſoit entre les tropiques, ſoit de l'un à l'autre pole, qu'ainſi le fluide rencontre preſque toujours des eaux : où iront celles qui ſeront chaſſées ? Elles ne reflueront pas en arriere, l'impulſion du fluide ne le leur permet pas ; elles ne peuvent pas non plus ſe porter en avant, le mouvement d'Occident en Orient, qui leur eſt commun avec la terre, y met obſtacle ; mais rien ne les empêche de ſe répandre vers les poles ; elles s'y porteront donc avec violence : en ſe mêlant avec celles qui y ſont déjà, elles en augmenteront la maſſe : on les verra s'enfler à l'œil, s'élever plus ou moins ſur les bords, ſelon la direction des côtes, & les battre quelquefois avec fureur. La Mer ſe trouvant alors plus haute que l'embouchure des rivieres, au lieu de rece-

voir leurs eaux les repouſſera vers amont. C'eſt le flux.

Enfin, lorſque la lune aura dépaſſé le méridien, ſous lequel elle cauſait ce remuement, le fluide, qui coulera librement, ne preſſant plus la Mer en ce lieu, les eaux, qui de l'équateur juſques vers les cercles polaires, allaient toujours en montant, & formaient comme un plan incliné à leur excavation, doivent deſcendre par leur propre poids & reprendre leur niveau. Voilà le reflux.

Il ne paraît pas que la cauſe, à laquelle on a attribué ici le flux de la Mer, puiſſe être conteſtée. Ce ſyſtême s'accorde d'ailleurs parfaitement avec les faits, en quoi conſiſte le phénoméne. On peut donc le regarder comme exactement vrai ; mais ce phénoméne étoit trop fameux & trop important pour n'en pas faire honneur à l'attraction : par malheur Deſcartes n'a pas eu cette complaiſance pour elle, il mépriſait trop les qualités occultes pour les faire entrer dans ſon ſyſtême, & ſon mépris était très-bien fondé ; néanmoins il lui a fait encourir *la diſgrace des nouveaux* Philoſophes, qui, pour venger leur favorite, ont voulu que ce ſoit elle qui cauſe le flux de la Mer, en dépit de l'expérience & de la raiſon : *Lorſque la lune*, nous dit le plus célébre d'entr'eux, *lorſque la lune eſt au méridien d'une plage de Mer, elle attire les eaux qui ſont ſous ſon diſque. Ces eaux*

doivent donc s'élever & former une éminence. Alors les eaux éloignées viennent remplacer celles qui ſe ſont élevées. C'eſt là ce qui produit le flux. Le reflux arrive enſuite, lorſque l'aſtre eſt paſſé, parce qu'alors les eaux de l'éminence n'étant plus attirées, s'affaiſſent par leur propre poids, & vont regagner les rivages qu'elles avaient abandonnés. (1)

N. B. Que le flux qu'on explique par l'attraction, conſiſte dans un mouvement de la Mer, qui en fait baiſſer les eaux ſur ſes rivages, & les porte ſous le méridien, où l'attraction a fait ſon métier, & que le reflux, en les ramenant à leur place, les fait élever là où elles avaient baiſſé : c'eſt le précis du ſyſtême moderne.

Ce ſyſtême eſt fort joli, ſimple & très-bien écrit, le critique n'y peut trouver qu'un petit défaut, c'eſt qu'on ne nous y parle que d'un flux idéal, imaginaire, qui n'a jamais exiſté, & qu'on n'y dit pas mot du flux véritable, réel, qu'il falloit expliquer, ce qui eſt plus impardonnable à un génie de la premiere volée, tel que M. de B. qu'à ceux qui l'ont copié de bonne foi. La preuve de ce que nous diſons ici, gît en faits très-connus, évidens, tous du reſſort des yeux.

1°. Le flux réel conſiſte dans un mouvè-

(1) Hiſt. univerſelle, théorie de la terre, art. 12, du flux & du reflux.

ment des eaux, qui courent visiblement de l'équateur vers les poles : celui dont on nous parle, les fait couler des poles vers l'équateur ; où elles vont faire une éminence sous la lune.

2°. Autant qu'on voit les eaux s'élever dans les zones tempérées, autant il faut par force qu'elles baissent dans la zone torride, & on nous dit qu'elles s'y élévent.

3°. Le flux réel fait monter la Mer contre les côtes, elle entre dans les rivieres & en refoule les eaux vers amont ; l'autre la fait baisser sur les bords qu'elle fuit & l'empêche d'entrer dans les rivieres. On serait bien malheureux dans les Villes maritimes, si le flux était tel qu'on le fait, dans ce roman ; les Vaisseaux sortiraient de tous les ports, ou y demeureroient à sec, ce qui rendrait les ports inutiles, & les bateaux qui seraient dans les rivieres telles que la Seine, la Garonne, &c. iraient, avec leurs eaux, se précipiter dans la Mer, presque avec la rapidité d'une cataracte.

4°. La hauteur de la Mer, entre le flux & le reflux, est son niveau naturel, que *le flux réel lui fait* perdre en montant, on le voit chaque jour ; le flux, qu'on nous a expliqué, le lui fait perdre au contraire en baissant, ce qu'on ne vit jamais.

5°. Dans cette hauteur naturelle de sa surface, qui la met presque au niveau de celle des rivieres, la Mer en reçoit les eaux, sans aucun danger pour les navigateurs ; elle ne

deſcend jamais plus bas, & chaque flux la fait monter plus haut, de là vient que le flux eſt appellé auſſi le montant : le flux fictice l'a fait au contraire toujours deſcendre, jamais monter.

6°. Enfin par le reflux véritable les eaux deſcendent ou baiſſent le long des côtes, autant qu'elles avaient monté par le flux ; par le reflux philoſophique elles remontent autant qu'elles avaient baiſſé, puiſqu'alors, ſelon M. de B., elles vont regagner les rivages *qu'elles avaient abandonnés*.

Tout ce que nous diſons ici eſt inconteſtable, & montre que le ſyſtême anticartéſien ne fait pas autant d'honneur à l'attraction qu'on l'avait cru, mais c'eſt la faute des Philoſophes non pas la ſienne, ſoit dit ſans les offenſer. Ces MM. ſavent bien que, ſans eux, l'attraction ſerait encore dans la région des chimères, où Deſcartes l'avait réleguée, avec les autres qualités occultes : que depuis qu'ils l'ont faite rentrer dans la phyſique, en reconnaiſſance de ce bienfait, elle eſt tellement à leurs ordres, qu'elle ne fait abſolument rien dans la nature que ce qu'ils lui font faire ; mais il ne faut pas exiger d'elle des ſervices qui ſont au-deſſus de ſes forces ; qu'on nous diſe qu'elle éleve les eaux qu'elle voit, & que c'eſt ce qui produit le flux de la Mer, à la bonne heure, c'eſt toujours donner à ce phénoméne, ou du moins à la moitié, une cauſe vraie ou fauſſe, telle quelle, dont

on peut ſe contenter, quand on manque de lumieres, ou qu'on ne veut pas faire uſage de celles qu'on a.

Mais pour rendre raiſon du flux qu'on voit aux antipodes, à même temps que nous le voyons ici, dira-t-on que l'attraction, après avoir élevé nos eaux, paſſe, en un clin d'œil, de l'autre côté, pour y en faire autant ? non, ce ſerait nous prendre pour des enfans. Voici donc la cauſe qu'on nous donne de ce ſecond flux ſimultanée : *les eaux s'élevent ſous la lune*, nous dit-on fort ſérieuſement, dans l'hémiſphère où elle eſt, parce qu'elle les attire, & il *faut qu'elles s'élevent également dans l'hémiſphère oppoſé, parce que là elle ne les attire pas.*

Pour prouver ce paradoxe plus que comique, l'Auteur fait des raiſonnemens ſi alambiqués, ajoutons, & ſi faux, comme il ſerait facile de le démontrer, qu'aſſurément il ne s'eſt pas entendu lui-même, & s'il l'a fait, c'eſt par un bonheur que bien peu de perſonnes partageront avec lui. Tout *ce qu'on y peut voir clairement*, c'eſt qu'il eſt en contradiction avec lui-même & avec les loix phyſiques les plus connues. En voici la preuve, tirée de ſon propre raiſonnement.

La partie de la Mer élevée par la lune, dit-il, devenant plus haute, il eſt néceſſaire que les eaux des parties éloignées viennent avec précipitation, pour remplacer les eaux, qui ſe ſont élevées. Dans ce ſyſtême

cela eſt clair ; car les eaux des zones tempérées ſe trouvant alors plus hautes que celles de la zone torride, couleront néceſſairement ſur elles. De combien de toiſes ſeront-elles plus hautes ? Un Profeſſeur de Phyſique, dont nous avons vu les cahiers, dit, que l'élévation de la Mer, ſous la lune eſt de 12 pieds. Ne vétillons pas ſur ſon calcul, ſans doute il s'était tranſporté ſur les lieux, pour le faire plus exact. De là ſuit que ſi les eaux voiſines n'avaient coulé, à meſure que la lune élevait les autres, *cæteris paribus*, elles ſe ſeraient trouvées auſſi plus élevées de 12 pieds, mais après qu'elles auront baiſſé de 6 pieds, leur courant aura ceſſé, parce qu'alors le paralleliſme ſe ſera trouvé rétabli.

Par la même raiſon elles auront baiſſé de trois pieds dans la zone glaciale : or la Mer de notre zone glaciale mêle ſes eaux avec celles de la Mer glaciale des antipodes, celles-ci auront donc baiſſé à leur tour d'un pied & demi, ou de 18 pouces, & les eaux de la zone tempérée de 9 ; reſte 9 pouces d'élévation reſpective pour la Mer de la zone torride, deſquels neuf pouces, il en coulera néceſſairement la moitié dans la zone tempérée : au lieu donc de s'élever de 12 pieds dans la zone torride antipode, comme on dit qu'elles s'élevent dans la nôtre, les eaux y baiſſeraient de 4 pouces & demi.

Par ce raiſonnement ſimple, clair, fondé

ſur les loix immuables de l'hidroſtatique, il eſt démontré qu'il ſerait phyſiquement impoſſible que la prétendue attraction de la lune causât aux antipodes le flux imaginaire & à rebours dont on nous berce, en même-temps qu'elle le cauſerait chez nous, par la raiſon évidente que toutes les Mers ſituées de part & d'autre ſous le méridien où ſe trouverait la lune, ſeraient forcées de fournir leur contingent à la montagne d'eau que l'aſtre éleverait ſous ſon diſque.

Cependant la moindre complaiſance que nous devions avoir pour les Phyloſophes, d'ailleurs ſavans & très-reſpectables, qui penſent le contraire, c'eſt de le leur laiſſer prouver, ou d'y tâcher, comme il leur plaira, en nous en tenant, de notre côté au flux réel & viſible, ainſi qu'à la cauſe que Deſcartes lui a donnée, juſqu'à ce qu'un Phyſicien plus habile ou plus heureux que lui, nous en donne une plus vraiſemblable, ce qui ſans doute n'eſt pas impoſſible.

Na. M. Fontenelle, dans l'éloge de Newton, p. 104, obſerve que toutes les biſarreries *du cours de la lune* deviennent néceſſaires dans le ſyſtême de Newton, & que *l'explication du flux & du reflux s'offre ſi naturellement par l'action de la lune ſur les mers, combinée avec celle du ſoleil, que ce merveilleux phénomène ſemble en être dégradé.*

Tout cela peut s'entendre du ſyſtême de Deſcartes, comme de celui de Newton,

puiſqu'il attribue le flux de la Mer au preſſement de l'air ſur ſes eaux, occaſionné par la lune, mais on voit bien que l'orateur ne l'entendait que du ſyſtême de ſon héros. Soit, que prouve cela ? Que M. Fontenelle ne connaiſſait pas mieux le phénoméne dont il parle, que ceux qui l'ont attribué à l'attraction comme lui. Quand tous les Phyloſophes ou Académiciens du monde diraient que le flux de la Mer fait baiſſer ſes eaux le long des côtes & celles de l'embouchure des rivieres auſſi, il n'en ſerait pas moins vrai que ces eaux *montent au lieu de* baiſſer, & que celles des rivieres, ſont forcées de refluer vers amont, non pas de ſe précipiter dans la mer. Car tel eſt le flux réel. Faut-il, bon gré, malgré, & en dépit de la raiſon, que ce ſoit l'attraction qui le produiſe ? A la bonne heure, mais prenez une attraction propre à cela, par exemple, celle des côtes, qui attire en France les Vaiſſeaux du Congrès, peut bien attirer auſſi le flux & celle des Pyrenées faire rémonter la Garonne vers ſa ſource, quelque folle que fût cette idée, du moins, quant à la vérité du phénomène elle n'inſulterait pas à notre crédulité.

Il y a 2 ou 3 ans que cette critique du ſyſtême de Newton, ſur le flux de la mer fut imprimé. L'Auteur eut la politeſſe d'en envoyer un exemplaire à tous les Profeſſeurs de Phyſique de ſa patrie, il y en eut un qui y répondit, en diſant, que le ſyſtême de

Deſcartes n'eſt plus à la mode. Cette réfutation laconique fait plus d'honneur à l'attraction qu'au Phyſicien ; les autres ne répondirent rien, & continuerent de ſuivre la mode, en expliquant un phénomène, qu'ils ne connaiſſaient pas, par une cauſe inconnue. Ils crurent ſans doute ſe déshonorer en ſe rétractant, pour préférer une vérité toute ſimple, trouvée par le Phyloſophe Français, au ſonge du Phyloſophe Anglais, décoré d'un étalage de géométrie, & ils eurent tort. L'attrait de la nouveauté fit adopter le ſyſtême Newtonien, les yeux fermés. Quand on les ouvrira on ſera honteux de ſa bévue, la vérité triomphera de l'illuſion : le ſyſtême cartéſien coulé bas par l'enthouſiaſme de la nouveauté, joint à l'ignorance du fait, reviendra ſur l'eau. Quelle ſatisfaction pour l'Auteur, ſi le plus petit des opuſcules opérait cette révolution dans les écoles de Phyſique, non pour ſon honneur, mais pour celui de ſon maître & de ſa patrie ! il oſe eſpérer de la voir, peut-être même dans peu & qu'alors, ceux qui pouvaient avoir la gloire de la commencer, rougiront de s'en être apperçus trop tard.

Permis d'imprimer, ce 5 Novembre 1785.
LARTIGUE, Juge-Mage.

DES COULEURS.

ON appelle couleurs primitives, dans le ſyſtême de Newton, les ſept couleurs qu'on voit dans l'arc-en-ciel, & du mélange deſquelles toutes les autres, dit-on, ſont compoſées.

Chez les Cartéſiens, les couleurs primitives ou radicales, ſont celles qu'on voit ſur les objets, comme le rouge ſur le rubi, le jaune ſur la jonquille, le vert ſur l'herbe, &c. Et couleurs dérivées, celles que la lumière reçoit de ces mêmes objets, & qu'elle porte dans nos yeux, ce qui cauſe en nous la ſenſation, en nous faiſant voir les objets colorés.

Depuis le célèbre Deſcartes & d'après lui, on avait cru & enſeigné dans les écoles, que les premières conſiſtent dans la figure & la diſpoſition des parties, qui forment la ſurface des corps; & les couleurs dérivées

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE UNIVERSITAIRE

dans la modification de la lumière qui tombe deſſus, & qu'elle y reçoit par la réflexion.

Ce n'eſt plus cela aujourd'hui : Newton a cru découvrir, par le moyen de ſes priſmes, que les ſept couleurs de l'arc-en-ciel ſont dans la lumière qui nous éclaire, que le ſoleil en perſonne les y a miſes, pour qu'elle les appliquât vîte ſur les étoffes, à meſure quelles ſortent des vaiſſeaux du teinturier, par exemple, les rayons rouges ſur l'écarlate, les verds ſur l'herbe naiſſante, &c. C'eſt pour cela que nous voyons l'écarlate rouge & l'herbe verte (1).

---

(1) On ne doit donc plus dire comme autrefois, que nous ſommes redevables de la belle écarlate, qui ſe tient aux Gobelins, à la Cochenille, à l'habileté de Giles-Gobelin, & à la qualité des eaux de la petite rivière de Biévre, puiſqu'on a découvert que c'eſt de la partie de la lumière teinte en rouge par le ſoleil, que cette écarlate tire toute ſa beauté : il eſt bien vrai que les Teinturiers ni les Peintres n'en conviendront

La ſingularité de ce ſyſtême, l'amour de la nouveauté, le nom de l'auteur, & le pays d'où il venait, lui donnerent bientôt la vogue chez nos Phyſiciens ; on ne parla plus dans leurs écoles que des rayons venus du ſoleil tout colorés, & l'on en parle encore ; l'explication de Deſcartes, d'ailleurs ſurannée, était trop ſimple, on veut du neuf, du merveilieux, & le ſoleil devenu tout-à-coup maître Teinturier, offre l'un & l'autre aux yeux des Philoſophes : il fallait un pendant au nouveau flux de la mer, & le voilà tout fait de la même main, & adopté par la Philoſophie moderne, en ſe montrant. Les couleurs produites par la réfraction ou par la réflexion de la lumière, ainſi que l'ancien flux de la mer, fait à rebours du nouveau, ſont abandonnées aux yeux du vulgaire, qui croit bonnement que le ſecond

---

pas, non plus que les Phyſiciens de la vieille roche, mais on les laiſſera dire.

de ces phénomènes eſt tel qu'il l'a toujours vu, comme il le voit encore, & que la lumière n'eſt faite que pour nous montrer les couleurs ſur les objets, non pour les y mettre.

Mais enfin, nous dira-t-on, Newton eſt ſi célèbre, & les preuves dont il appuie ſa doctrine ſi fortes qu'on l'appelle ſon *triomphe*: les plus habiles Phyſiciens l'ont admirée & *adoptée*; on la prône dans toutes les écoles: le P. Paulian nous dit tout net que le ſyſtême de Deſcartes ſur ce même ſujet, eſt *inſoutenable*. Tout cela ne forme-t-il pas un préjugé équivalent, preſque à la conviction, & n'y aurait-il pas de la témérité à lutter contre ce torrent? Ce raiſonnement nous eût arrêté tout court, ſi nous ne ſavions pas que ceux qui adoptent le ſyſtême Newtonien ſur les couleurs, ſoutiennent auſſi celui du flux de la mer, attribué à l'attraction de la lune, par la grande & ſeule raiſon qu'il a été

imaginé par le même Philoſophe, & qu'ils s'obſtinent à le prôner, lors même qu'on les a convaincus que la fauſſeté en eſt du reſſort des yeux, & de plus que l'attraction ne pourrait pas le produire tel qu'on nous le repréſente, ou qu'on l'a imaginé, quand même elle ſerait une qualité, ou une propriété du corps lunaire. Cette obſtination à préférer des ſonges à la vérité, nous autoriſe dumoins à examiner ſi ce ſecond ſyſtême n'eſt pas auſſi imaginaire que le premier, ſans néanmoins manquer aux égards dûs à la célébrité de l'Auteur & au mérite perſonnel de ſes Diſciples.

On nous dit 1°. que la lumière eſt un corps hétérogène ou compoſé de parties différentes en maſſe & en figure.

Que les parties de la lumière ſoient différentes en maſſe, la choſe eſt poſſible, & la ſuppoſition bien gratuite: on l'a fait, parce que le ſyſtême en a beſoin. Mais n'y a-t-il pas une con-

tradiction risible, à dire qu'elles sont différentes en figure ? Il est convenu qu'elles sont rondes, c'est pour cela que de part & d'autre on les appelle des *globules*. Or, des globules différens les uns des autres en figure, ne sont pas tous ronds. De pareils globules ne paraissent propres qu'à figurer avec des triangles, qui n'auront pas tous la figure triangulaire, ce seront des globes sans rondeur.

D'ailleurs, ceci suppose que les nouveaux Philosophes ont changé la signification des termes. Hétérogenéité avait signifié jusqu'ici, mêlange de divers élémens dans un corps, c'est pour cela qu'*Hétérogène* & *Mixte* étaient des termes synonimes, mais on n'avoit jamais encore dit qu'un corps fût hétérogène, par cela seul, qu'il sera composé de parties différentes en masse & en figure : si cela était, pas un corps ne serait simple, puisqu'en le divisant on pourrait donner la masse & la figure qu'on voudrait à

ſes parties, & le rendre hétérogène de ſimple qu'il était, ce qui eſt abſurde; c'eſt cependant de cette prétendue hétérogenéité que le P. Paulian a conclu que le ſyſtême de Deſcartes eſt inſoutenable, parce qu'il dit que la lumière eſt un corps ſimple.

2°. On nous dit que la lumière eſt réflexible & réfrangible.

D'accord, mais on ajoute que les plus petits globules ſont les plus réfrangibles. Si Newton, par le moyen d'un compas de Tourneur, a découvert que tous les globules ne ſont pas de la même groſſeur, c'eſt ce que nous ignorons; mais ce que nous ſavons, c'eſt que s'il y en a de différens volumes, les plus gros ſont ceux qui ſouffrent les plus grandes réfractions. La réfraction ſe fait pendant le temps que le corps paſſe d'un milieu dans un autre, de-là vient qu'un boulet de canon ſe réfractera bien plus qu'une balle de mouſquet, parce que celle-ci paſſe toute entière de l'air dans

l'eau en bien moins de temps que le boulet. Ainſi en ſerait-il des globules, quoiqu'ils ſe réfractent en ſens contraire des gros corps.

Du reſte, permis tant qu'on voudra aux admirateurs des rayons colorés nés, & liberté entière de diſſéquer & d'anatomiſer la lumière à leur guiſe, & de donner à ſes parties la figure qu'ils voudront, en leur laiſſant néanmoins toujours le nom de globules, que Deſcartes leur donna, parce qu'il crut qu'ils ſont tous également ronds. Permis auſſi de les faire réfracter comme ils voudront, pour les faire venir à leur ſyſtême, quand le ſyſtême ne va pas à eux; mais nous leur demanderons comment ils peuvent ne pas s'appercevoir que la diverſité des réſultats des expériences ſans fin, dont ils nous parlent, vient toute entière des diverſes manières, dont la lumière eſt reçue par les priſmes; que cette différence en produit néceſſairement une autre dans les réfractions; que de

celles-ci viennent les divers accidens qu'ils voient dans les couleurs, que la lumière leur montre, non pas du soleil ?

Pour s'en bien convaincre, il ne faut qu'empêcher la lumière de se réfracter, ou d'être réfractée en substituant au prisme un verre plan, un carreau de vitre, où elle n'éprouve aucune réfraction ; car alors toutes les couleurs disparaîtront, ce qui doit forcer le Physicien le plus imbu du nouveau système de convenir, s'il est de bonne foi, que la cause des couleurs, que nous montre le prisme ou l'arc-en-ciel, & la réfraction que souffre la lumière dans le prisme ou dans les gouttes d'une nuée qui fond en pluie, comme Descartes l'a dit, & prouvé par la maxime triviale dans les écoles: *causâ cujusvis effectus est illud, quo posito effectus ponitur, sublato tollitur, variato variatur.*

Quant aux couleurs, que l'art ou la nature ont données au corps, c'est

par la réflexion de la lumière que nous les voyons, ou par les modifications qu'elle reçoit sur leur surface. En voici la preuve.

Dans la chambre obscure, où il n'entre qu'un rayon de lumière, par un petit trou fait à une vitre, on voit que cette lumière peint tous les objets du dehors sur le mur opposé. Osera-t-on nous dire que le soleil met dans ce rayon les couleurs & la figure de ces objets ? N'est-il pas visible que la lumière se modifie sur leur superficie, qu'elle prend comme une empreinte de leur couleur & de leur figure, qu'elle porte ensuite sur la muraille de la chambre ?

Il passe devant la fenêtre percée deux cavaliers habillés, l'un de rouge, l'autre de verd : le soleil a-t-il envoyé une escouade de rayons rouges sur l'habit de l'un, & de verds sur celui de l'autre ?

Nous ne supposons rien d'aussi ridicule, répondra-t-on ; la lumière

tombe avec ſes ſept couleurs ſur chaque habit, mais l'une ne réfléchit que les rayons rouges, qui étant de tous les plus gros, ne peuvent pas entrer dans les pores de ce drap, où tous les autres entrent à leur aiſe, comme étant plus petits, & s'y perdent : il en eſt de même des rayons verds. S'ils ont moins de volume que le rouge, auſſi les pores du drap verd ſont-ils moins ouverts que ceux du drap rouge.

MM. les Newtoniens, vous dira-t-on, débitez ces comptes jaunes aux enfans dans vos écoles, tant qu'il vous plaira ; mais recommandez-leur de n'en dire mot à perſonne, s'ils ne veulent ſe faire moquer d'eux, car vos pores, tantôt plus larges, tantôt plus étroits, & vos globules diflérens, les uns plus gros que les autres, plus menus & de différentes figures, ne ſont que différentes illuſions manifeſtes. En voici la preuve.

Vous dites 1°. que les globules

rouges ſont plus gros que les verds, ce qui fait qu'ils ne peuvent pas entrer dans les pores du drap rouge, où les globules verds, &c. entrent tous avec facilité & vont ſe perdre. 2°. Que les pores du drap verd ſont plus ſerrés que ceux du drap rouge, ce qui fait que les globules verds, quoique plus menus que les rouges, ne pouvant pas y entrer, ſont réfléchis & nous montrent la couleur verte, tandis que tous les autres rayons, & par conſéquent les rouges comme les jaunes, y entrent & y ſont abſorbés, puiſque le drap verd n'en réfléchit aucun. Il faudra donc que les pores du drap verd ſoient en même-temps, & plus grands que ceux du drap rouge, puiſqu'ils reçoivent les rayons rouges, que ceux du drap rouge, n'admettent pas, & néanmoins bien plus petits, puiſqu'ils ne peuvent pas recevoir les rayons verds, qui ſont reçus dans les autres ; c'eſt-à-dire, qu'ils ſeront plus grands & plus petits

qu'eux-même : ce langage eſt-il bien éloigné de l'abſurdité ?

Si nous demandons *d'où vient que* nous ne voyons aucune de ces ſept couleurs primitives, dans la lumière, ſi ſe ſoleil les y a miſes, ſi elles y ſont ? On nous répondra ſérieuſement qu'elles viennent ici pêle-mêle, & que de leur mêlange réſulte le blanc. Tenir ce langage à des gens qui ont le ſens commun, c'eſt les inſulter & les prendre pour des imbécilles. Oſera-t-on nous dire que du mêlange des rayons rouges, des orangés & des jaunes réſultera le bleu ? Non : le P. Paulian nous dira qu'il réſulte une couleur biſarre, qui tient de toutes celles dont elle eſt compoſée. Cela eſt vrai. Donc, ſi le mêlange eſt de 4 couleurs, de 5 ou de 6, ce qui en réſultera ſera auſſi une couleur biſarre, brune qui tiendra un peu de chacune de celles dont elle ſera compoſée : & l'on viendra nous dire qu'en ajoutant à cette couleur, déja néceſſairement

brune, le rayon violet, qui eſt le plus obſcur de tous, crac, nous aurons une couleur blanche comme neige ? Vit-on jamais un paradoxe plus riſible que celui-là ?

Ce n'eſt point un paradoxe, nous dira-t-on, c'eſt un fait démontré par l'expérience, » ayez une bonne lentille de trois ou quatre pouces de » diametre : placez-là de façon que » le rayon décompoſé en ſept couleurs par le priſme, tombe perpendiculairement ſur ſon centre ; vous » appercevrez au foyer de la lentille, » une couleur blanche, parce qu'alors toutes les couleurs ſont mêlées, » n'étant plus décompoſées par le priſme. » (Ainſi par le P. Paulian.)

Fauſſe & très-fauſſe conſéquence. Il arrive alors ce qu'on voit arriver ; quant au priſme on ſubſtitue un carreau de vitre, & par la même raiſon, parce qu'il eſt impoſſible que la lumière qui tombe perpendiculairement ſur la lentille ſoit réfractée, non plus

qu'en tombant ſur une pièce de verre plat. Par cela ſeul, dès qu'elle eſt ſans réfraction, & qu'elle ne tombe pas ſur un corps coloré, propre à la modifier, elle ſe trouve dans ſon état naturel, qui eſt d'être propre à nous faire voir toutes les couleurs, ſans en avoir aucune en ſoi. En voici une preuve ſans réplique.

Couvrez une table de vingt aunes de drap de vingt couleurs differentes, mais l'une après l'autre. Vous verrez ſucceſſivement ces vingt couleurs, & ce ſera la même colonne de lumière qui vous les montrera. Viendrez-vous nous dire que ces vingt couleurs étaient dans cette colonne de lumière, avant qu'elle tombât ſur chaque pièce de drap? D'où vient donc, vous dirai-je moi, que ſi elle avait en ſoi, par exemple, la couleur rouge avant de toucher le drap rouge, & que ſi je ne la vois ſur ce drap que parce qu'elle l'y a miſe, elle ne la met pas de même ſur le drap blanc, que je

poſe ſur le drap rouge ? Eſt-ce que ce coupon de drap blanc tiré de la même pièce que celui teint en rouge, n'a pas les mêmes parties ſolides, les mêmes pores que le drap rouge, & auſſi propres les unes à réfléchir les globules rouges, & les autres à abſorber ceux des autres couleurs ?

D'où vient donc que ce coupon ne renvoie pas ſur nos yeux les rayons rouges, comme fait, ſelon vous, le coupon écarlate ? C'eſt, dites-vous, parce que les couleurs étant toutes mêlées dans la lumière, leur mêlange produit le blanc. D'où vient donc qu'en tombant ſur le coupon rouge elle ne le rend pas blanc ? C'eſt parce que le coupon rouge la décompoſe. Mais eſt-ce l'étoffe, la laine ou la tiſſure de ce coupon qui la décompoſe, ou bien eſt-ce ſa couleur ? Si c'eſt l'étoffe, celle du coupon blanc étant pareille en tout à celle-là, la décompoſerait auſſi. Dès qu'elle ne le fait pas, il eſt

évident que c'eſt la teinture qui le fait, c'eſt-à-dire, que les couleurs venues du ſoleil ne ſont viſibles ſur les objets qu'autant que l'art ou la nature les y a déjà miſes. Elles ſont donc inutiles. Or, la nature ne fait rien d'inutile. Ces couleurs ſont donc chimériques, & Newton s'eſt beloufé avec ſes priſmes comme avec ſon attraction. Tel eſt le triomphe *que le P. Paulian lui* attribue ſur Deſcartes.

Si le ſoleil a coloré la lumière, ce fut apparemment dès le temps de ſa création, & il le fit avec tant d'adreſſe, qu'on a été au tour de ſix mille ans à le déviner. Il eſt vrai que le genre humain n'en a pas beaucoup ſouffert & que l'utilité de cette nouvelle découverte va pour nous aſſez de pair avec celle de M. Mongolfier, à cette différence près, qu'elle n'expoſe pas ſes admirateurs à un ſort plus funeſte que celui d'Icare, tel que l'a éprouvé M. Pilâtre du Roſier.

Mais enfin, comment l'aſtre dut-il

s'y prendre pour colorer tant de millions de millards de globules, ſoit ronds ou quarrés de ſept en ſept, & réguliérement de ſept couleurs diverſes ? Pour abréger, aura-t-il diviſé toute la matière dont il eſt environné en ſept maſſes, & mis dans chacune, quelqu'une des ſept couleurs primitives ? Mais ſi ces maſſes euſſent été égales, il y aurait autant de violet que de verd, ou auſſi peu de verd que de violet. Si pour éviter cet inconvénient, le ſoleil fit plus de rayons verds, que de toutes les autres couleurs enſemble, ſavait-il que les végétaux égaleraient ou ſurpaſſeraient en nombre tous les autres corps ſublunaires ? faudra-t-il croire que l'éméraude ne ſerait pas verte, ni le rubi rouge, ſi le ſoleil n'avait pas teint des rayons en rouge & en verd, ou bien que ces cailloux dans la mine n'ont aucune couleur ? Autre petite difficulté dans le ſyſtéme Newtonien. Le ſoleil a coloré un rayon de rouge, nous dit-on,

dit-on, quelle eſt la preuve qu'on nous en donne ? la couleur rouge que nous montre le priſme ; mais pourquoi un carreau de vitre ne nous le montre-t-il pas comme le priſme, ſi ce n'eſt parce que la lumière ou le rayon venu du ſoleil ſouffre, en paſſant par le priſme, deux réfractions que ne lui cauſe pas le carreau de vitre ? c'eſt la raiſon que Deſcartes en a donnée. Newton fut d'abord du même avis, nous dit le P. Paulian ; mais c'était n'être que copiſte, & il voulut être original. Il crut y avoir réuſſi en faiſant venir les couleurs primitives du ſoleil : s'il ſe laiſſa éblouir par cette imagination plus que biſarre, on ne pardonnera pas facilement à ſes diſciples, qui n'ont pas le même intérêt que lui, d'avoir fait la même faute ; ils auraient dû faire attention que le priſme ne leur préſente jamais qu'une ſeule couleur rouge, une ſeule couleur verte, &c. & que la nature leur montre vingt diverſes nuances de ces couleurs ; que le

priſme ni l'arc-en-ciel ne leur diſent pas qu'aucune de ces nuances vienne du ſoleil: on ne peut donc les attribuer qu'à la diverſité des réfractions & des réflexions de la lumière. Eh ! comment les Newtoniens prouveront-ils que ces deux cauſes qui mettent dans la lumière tant de différentes nuances de rouge, ne peuvent pas y mettre auſſi le rouge primitif?

Ces Philoſophes y ſeraient bien empêchés, & leur chef autant qu'eux; ils peuvent cependant fort bien ſe diſpenſer de ſe ranger à l'avis de Deſcartes; leur factotum leur en fournit un moyen fort facile : ils n'ont qu'à dire : chaque corps, plus ou moins rouge, attire du rayon ſolaire la nuance correſpondante à la ſienne, (ſi le ſoleil a eu la prudence de l'y mettre) : l'herbe des prés attirera les rayons verds; les choux de même, par la raiſon *ſimilis ſimili gaudet*. Hé ! qui oſerait les contredire ?

Nouvelle objection contre laquelle

l'attraction ne peut pas être d'une grande reſſource ; ſuppoſons que dans chaque rayon de lumière, les globules de chaque couleur ſont en nombre égal, ou au nombre de mille. Un rayon, tombant tout entier ſur un morceau de drap écarlate, d'un pied en carré, un autre ſur un carré pareil de marbre rouge. Les mille globules rouges, dans ces deux cas, ſeront ſeuls réfléchis, & les ſix mille des autres couleurs ſeront abſorbés dans les pores, ſoit du drap ou du marbre ; il y aurait donc dans chacun de ces corps ſix mille pores pour mille parties ſolides, ou ſix fois plus de vide que de plein, ce qui ne ſe peut ; car chaque pore eſt environné de trois parties ſolides pour le moins ; il y a donc dans chaque corps plus de parties propres à réfléchir la lumière, qu'il n'y a de pores ; cependant de chaque ſept milliers de globules, qui tombent ſur un corps quelconque, ce corps en abſorbe ſix dans le ſyſtême Newtonien,

puiſqu'il ne réfléchit que le millier de ſa couleur ; par conſéquent le carreau de marbe rouge aura autant de pores que le morceau d'écarlate, & ne péſera pas davantage. Oſera-t-on le dire ? ſi cela eſt faux, l'idée qui le ſuppoſe eſt fauſſe auſſi.

Soit une planchette de ſaule bien unie, je la verrai blanche : eſt-ce qu'elle ne renvoie ſur mes yeux aucune partie de la lumière qui tombe ſur ſa ſurface ? je ne la verrais pas. D'où vient donc que les rayons rouges ou verds qu'elle me renvoie, ne me la font pas voir rouge ou verte ? on nous dit que la couleur rouge des rayons eſt inaltérable ; cela eſt donc faux, puiſque je ne vois point cette couleur, & qu'elle diſparaît, ou il eſt faux qu'il y ait dans cette lumière des rayons teints en rouge par le ſoleil. En effet, pour que je voie cette couleur ſur la planche, il faut qu'on y paſſe une teinture de breſil ; c'eſt donc de cette teinture que la lumière tirera ſa couleur rouge,

non pas du ſoleil : ne pas convenir de cette vérité, c'eſt ſe cabrer contre l'évidence, ou fermer ſes yeux pour ne pas la voir.

Autre preuve. Dans une chambre où il y a un trumeau, on porte un portrait qu'on place vis-à-vis du trumeau, & auſſi-tôt il ſe voit dans cette glace : le ſoleil en avait-il *déjà mis les couleurs* & le contour dans la lumière qui eſt dans la chambre, ou s'il y envoie l'un & l'autre, en même-temps qu'on y place le portrait, n'eſt-il pas viſible que la lumière en tombant deſſus, en prend comme une empreinte qu'elle porte ſur le miroir, en ſe réfléchiſſant? Otez ce portrait & en mettez un autre, la lumière autrement modifiée ſur ce ſecond, ne me fera plus voir le premier : voilà une expérience qui ne peut pas nous faire équivoquer ſur la cauſe des couleurs, comme fait le priſme, & qui ne permet pas de douter que Deſcartes n'ait rencontré, en attribuant les couleurs, *ſoit ſimples & primitives*

ou compoſées à la réfraction, & ſur-tout à la réflexion de la lumière.

Le P. Paulian cite néanmoins une expérience qu'il croit déciſive contre ce ſentiment. » Newton, dit-il, prit » une pièce de verre verd, ſur la- » quelle il fit tomber la lumière du » ſoleil, & vit que cette lumière » paſſée par les pores, mit une cou- » leur verte ſur le papier blanc qui la » reçut ; de-là il conclut que les » rayons tranſmis par le verre, » étaient verds ou modifiés, de façon » à lui montrer cette couleur. » Paſſe pour cela, car c'était bien l'un ou l'autre ; mais pour ſavoir à quelle de ces deux conjectures il devait s'en te- nir, un bon Phyſicien aurait ôté le verre verd, & mis une pièce de verre blanc à ſa place ; ſi le le même rayon qui, en paſſant par le verre verd, avait coloré le papier, l'eût coloré de même, en paſſant par le verre blanc, il aurait pu ſoutenir hardiment que ce rayon était verd en entrant dans les

pores du verre, & qu'il tenait cette couleur du soleil : si le contraire était arrivé, ou si le rayon passé par le verre blanc, n'avait pas coloré le papier, il aurait connu que ce rayon n'avait pas en soi la couleur verte, & qu'il avait reçu la modification propre à la mettre sur le papier, non pas du soleil, mais du verre verd, en passant par ses pores, comme les rayons réfléchis faisaient voir le verre verd, parce qu'ils avaient été modifiés à cet effet sur sa surface. Si le P. Paulian eût réfléchi sur son expérience, sans prévention, il aurait vu que, bien loin de venir à l'appui de son système, elle en démontre la fausseté.

En effet, si je demande à un Newtonien, d'où vient que la lumière qui tombe sur un drap verd, ne me montre que la couleur verte, si elle en a six autres, & qu'il me réponde, c'est *parce que les rayons verds ne pouvant pas entrer dans les pores de ce drap, comme font ceux de toutes*

les autres couleurs, ils ſont les ſeuls que ce drap réfléchit ſur vos yeux ; je lui fermerai la bouche par cette raiſon tranchante. Newton nous a prouvé par une de ſes expériences, que dans les pores du verre verd, il entre à-peu-près autant de rayons de lumière, qu'il en eſt réfléchi par les parties ſolides de ce verre. Vos rayons bleus, indigo & violet, plus menus encore que les verds, ſelon vous, y entreront donc auſſi pêle-mêle avec les verds, en ſortiront & tomberont ſur ce papier blanc comme font ceux-ci. Donc, s'il était vrai que les rayons verds euſſent été colorés par le ſoleil, & que ce fût par cette raiſon qu'ils avaient mis la couleur verte ſur le papier, il ſerait vrai auſſi que les rayons bleus, &c. étant colorés de même, & tranſmis par le verre, auraient porté chacun ſa couleur ſur le papier, comme ont fait les rayons verds. Donc enfin, s'ils n'y ont mis aucune couleur, ſoit bleue, d'indigo ou violette, il eſt faux qu'ils

les euſſent reçues du ſoleil, ou qu'ils euſſent été colorés par cet aſtre ; & ſi ceux-là ne l'ont pas été, les verds ne l'avaient pas été non plus. De quoi d'ailleurs ſerviraient ces couleurs miſes dans la lumière par le ſoleil, ſi nous n'en pouvons voir aucune, qu'autant que la nature ou l'art l'ont miſe ſur un corps ? Dieu ni la nature ne font rien d'inutile ; ces couleurs ne ſont donc pas dans la lumière ; ſi elles y étaient, on les verrait ; car dire que leur mêlange les détruit toutes, & qu'alors il n'en réſulte que le blanc, c'eſt bien nous débiter une des plus grandes abſurdités que la confiance des gens à ſyſtême ait jamais fait avancer en public.

Le P. Paulian rapporte une autre expérience plus propre que celle du verre verd, à en impoſer au peuple Phyſicien, & de laquelle il conclut que *rien au monde ne peut ôter à un rayon primitif ſa couleur homogène. L'expérience conſiſte à faire tomber*

un rayon ſimple : par exemple, *le rouge ſur des morceaux de drap rouge, verd, jaune, &c.* ce rayon teint en rouge tous ces morceaux de drap, *avec cette différence ſeulement que le rouge de coupon écarlate eſt plus brillant que celui des autres couleurs*, c'eſt-à-dire, que le rouge du rayon ne s'affaiblit pas, en tombant ſur l'écarlate, parce que ce drap eſt déjà rouge ; mais qu'en tombant ſur les autres couleurs, il y donne une légère nuance ou teinte de rouge, & le rend un peu rougeâtre, ſans détruire la couleur que le drap reçut chez le Teinturier, ce qui vient de la force ou de la vivacité naturelle à la couleur rouge, d'où qu'elle lui ſoit venue.

2°. Le P. Paulian nous donne ici le change ; il s'agit uniquement, entre vous & moi, lui dira un Cartéſien, de ſavoir d'où le rayon rouge tire ſa couleur. Je ſoutiens que c'eſt des réfractions que le priſme occaſionne à la lumière, & je l'ai prouvé, en obſer-

vant que la lumière qui paſſe par un verre plan, comme un carreau de vitre, n'y prend aucune couleur, parce qu'elle n'y eſt pas réfractée. Vous ſoutenez vous au contraire que la couleur rouge vient du ſoleil, ce que votre expérience ne prouve nullement. 3°. Vous avancez fiérement que la couleur rouge eſt inaltérable, & vous nous apprenez en même tems que, lorſqu'elle eſt mêlée avec les ſix autres venues du *ſoleil*, elle eſt blanche comme ſes aſſociées. *Inaltérable & changeant*, ſont donc des termes ſynonimes dans votre ſyſtême.

Nous conviendrons volontiers que Newton fut un grand homme, un grand Géometre, même *grandiſſime*, ſi l'on veut; qui ſommes-nous pour le conteſter? mais comme Phyſicien, il ne paraît pas qu'il mérite un titre auſſi pompeux: le faux viſible de ſon ſyſtême ſur le flux de la mer, attribué à l'attraction de la lune, en fournit une preuve palpable; & quand on

examinera ſans préjugé, ſon idée ſur la cauſe des couleurs, on ſera bientôt convaincu qu'elle n'eſt pas moins fauſſe. Monté ſur les épaules des Deſcartes, il a voulu voir plus loin que lui, & n'a guère vu que des chimères, des attractions, des répulſions, des forces centripêtes, des forces centrifuges, &c. grands mots qui font revivre, ou peu s'en faut, & rentrer avec honneur dans la Phyſique, les qualités occultes que Deſcartes en avait chaſſées.

Pour mieux venger Ariſtote de cet affront, nos Philoſophes modernes ſoutiennent, comme lui, & remettent en vogue ſon fameux axiome ſur l'origine de nos idées, & veulent que nous n'en ayons que des objets qui frappent nos ſens; cela va bien loin, mais ils ont leurs raiſons pour cela; c'eſt pour ces mêmes raiſons qu'ils ſe moquent des autômates de Deſcartes, & qu'ils donnent aux brutes une ame ſpirituelle, comme la nôtre, quoique

mortelle ; car devons-nous croire que c'eſt pour les élever juſques à nous & à notre fin dernière ? du tout. C'eſt viſiblement au contraire, pour nous ravaler juſqu'à leur niveau, & nous perſuader que l'eſpèce humaine & la leur n'ont qu'une ſeule & même deſtination.

Ce n'eſt pas aſſurément par ce même motif, quel qu'il puiſſe être, que M. l'Abbé S. adopte leur doctrine ſur cet article important ; c'eſt pour n'avoir pas réfléchi ſur ſes conſéquences, comme c'eſt pour n'avoir pas connu le ſyſtême de *Newton* ſur le flux de la mer, & ſur les couleurs, qu'il dit que ce fut à l'aide des principes de *Deſcartes*, que ce Philoſophe anglais ſe rendit capable de le redreſſer, *à-peu-près comme un athlète, devenu vainqueur de ſon maître, après avoir reçu ſes leçons.* Quelle gloire pour nous & quelle vive ſatisfaction, ſi notre petit ouvrage pouvait parvenir à cet élégant, élo-

quent & judicieux Ariſtarque ! le tenter du moins de changer d'avis, & d'avouer que l'athlète n'a pas aſſez ſuivi les leçons de ſon maître, pour devenir ſeulement ſon égal, & à plus forte raiſon ſon vainqueur. Ses efforts, pour s'élever au-deſſus de lui, dans l'explication du flux de la mer, n'ont ſervi qu'à montrer que les effets de ſon attraction ſont auſſi chimériques qu'elle. Le preſſement des eaux occaſionné par la lune, explique très-bien le maſcaret; l'attraction en fait-elle autant ? c'eſt un mot inventé pour rendre raiſon de ce qu'on ne comprend pas, rien de plus.

Permis d'imprimer, ce 5 Novembre 1785.
LARTIGUE, Juge-Mage.

DE LA VUE
ET DE L'OUIE.

JUSQUES à nos jours la vue avait été regardée généralement par-tout, comme le plus utile, le plus néceſſaire, le plus précieux de tous nos ſens. Que deviendrait-on ſans les yeux ? Privés du ſpectacle raviſſant de la nature, de l'*agrément* & de l'utilité des ſciences comme des Arts, forcés de vivre pêle-mêle avec les taupes, notre ſort ſerait pire que celui de ces animaux. Sans la vue, la connaiſſance, l'intelligence, le raiſonnement, ces talens qui donnent à l'eſpèce humaine une ſi grande prééminence ſur la leur ; cette induſtrie infiniment plus étendue que celle des bêtes nous laiſſeraient réduits comme elles au ſimple inſtinct ; nous éprouvons cent beſoins

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE

qui leur ſont inconnus, & ſans la vue, nous ne ſaurions pourvoir à aucun. L'utilité, l'agrément, les avantages ineſtimables que nous trouvons dans la ſociété ſeraient nuls pour nous. La vue eſt donc un bienfait qui met le comble à ceux dont nous ſommes redevables à l'auteur de notre exiſtence; mais une vue qui ne ferait que nous tromper pendant toute la vie, mériterait-elle bien tant de reconnaiſſance? Il ſemble que la cécité lui ſerait préférable ; dumoins nous empêcherait-elle d'être perpétuellement les dupes de nos yeux ; cependant, ſi nous en croyons à la philoſophie moderne, c'eſt à cette vue perfide que ſe réduit le beau préſent que le Ciel nous a fait par la conformation qu'il a donnée à nos yeux.

Le plus fameux de ſes tenans nous dit, avec une confiance impoſante ; le ſens de la vue nous trompe. 1°. Sur la poſition des objets, il nous les mon-

tre renverſés. 2°. Sur *leur nombre*, *il* nous les fait voir doubles. 3°. Sur leur diſtance & leur grandeur, nous croyons les voir en nous-mêmes, *c'eſt auſſi*, ajoute le Philoſophe, *ce qui arrive aux petits enfans, quant au bout de ſix ou ſept ſemaines, ils commencent à faire uſage de la vue*: elle leur repréſente tous les objets renverſés, *c'eſt-à-dire, qu'ils voient en bas tout ce qui eſt en haut, & en haut tout ce qui eſt en bas*; ils ne voient non plus aucun objet ſimple, tout leur paroît double, & ils ſont affectés comme ſi tout ce qu'ils voient *était dans leurs yeux*. Demandez-leur ſi tout cela n'eſt pas vrai? Vous n'en trouverez pas un ſeul qui le nie, & c'eſt vraiſemblablement pour nous empêcher d'en douter, qu'on nous cite des témoins irréprochables, attendu qu'ils n'ont pas encore appris à mentir. Mais juſques à quand les enfans demeurent-ils dans cette triple erreur? Juſqu'à

ce qu'ils puiſſent la rectifier par le toucher : car juſques-là *ils ne ſeront aſſurés*, nous dit-on, *de la poſition de rien ni de celle de leur propre corps.* Ils ne ſauront donc pas s'ils ont la tête en haut ou en bas, (1) ou pour mieux dire ils croiront l'avoir en bas. Juſques-là, ſi on leur préſente un miroir, ils s'y verront avec quatre mains, à moins qu'ils n'aient eu le bonheur d'être nés borgnes ; car s'ils n'avaient qu'un œil tout ſeul, comme feu Polipheme, la vue ne pourrait pas leur

(1) L'Auteur paraît s'être un peu bloulé ici, car un enfant en maillot ne voit pas ſes pieds, ce n'eſt que quand il eſt démaillotté : il ne voit pas ſa tête non plus, mais pour ſi peu de connaiſſance qu'il ait, il ſent bien qu'elle eſt libre, non pas enveloppée de couches ni de langes au bas de ſon maillot, qu'elle eſt au contraire la partie la plus haute de ſon corps quand il eſt débout, & s'il ne connaît rien, on ne peut pas dire que les défauts de ſa vue lui laiſſent ignorer la poſition de ſon propre corps.

jouer ce vilain tour, ni en faire des monſtres. Mais dans la ſuite cette erreur, ainſi que la première, ſont ſi bien rectifiées *par la vérité du toucher, que quoique nous voyons toujours en effet tous les objets doubles & renverſés, nous nous imaginons les voir ſimples & droits, & que nous imaginons que cette ſenſation, par laquelle nous voyons les objets ſimples & droits, qui n'eſt qu'un jugement de notre ame, occaſionné par le toucher, eſt une appréhenſion produite par le ſens de la vue.*

Ainſi parle l'Auteur, mais il ne paroît pas poſſible qu'il ſoit lui-même bien perſuadé de ce qu'il vient de nous dire, ni qu'il croie que nous voyons ce que nous ne voyons pas, ou les objets ſimples & droits, ſans que les yeux nous les montrent tels ici, que nous ne viſſions pas les objets doubles & renverſés, ſi les yeux nous les montraient ainſi, ce qui revient à

dire que nous ne voyons pas ce que nous voyons ; peut-on avancer sérieusement un tel paradoxe ? Oui, nous dira-ton, parce que ces appréhensions contradictoires nous viennent de deux causes très-différentes. C'est par le rapport des yeux que l'ame voit les objets doubles & renversés, au lieu qu'elle ne les voit simples & droits que par le jugement & par la vérité du toucher, *& que nous imaginons que la sensation produite par ces causes est une appréhension produite par le sens de la vue.*

Cette imagination est très-judicieuse, on ne se trompe qu'en supposant que la sensation qui montre les objets simples & droits, est causée par le jugement & par la vérité du toucher. La sensation est la cause occasionnelle du jugement; elle ne peut donc pas être le jugement même ni son effet. L'ame ne juge des objets extérieurs que par l'impression qu'ils ont faite sur les orga-

nes du corps, & que les nerfs ont portée ou communiquée au cerveau : le jugement ni la prétendue vérité du toucher ne ſont pas des corps, ils ne peuvent donc faire aucune impreſſion ſur nos ſens, ni par leur moyen ſur le cerveau. Il eſt donc faux qu'ils occaſionnent une ſenſation à notre ame. Ainſi, quand je vois une ſtatue de marbre en pied ſur ſon piedeſtal, la ſenſation qui me la montre, eſt produite uniquement par l'impreſſion qu'en a reçue la lumiere, qui l'a communiquée à mes yeux ; les yeux aux nerfs optiques, & ceux-ci au cerveau. Cette impreſſion a été néceſſairement relative aux dimentions de la figure, à ſa couleur, à ſa ſituation, &c. & c'eſt ainſi qu'elle a été portée à l'ame. L'original étant droit & uni, il ne doit pas être double ni renverſé dans l'impreſſion qui eſt ſon image. Je dois donc le voir droit & ſimple, ſans en avoir la moindre obligation au jugement,

& moins encore au *toucher* : la main n'eſt pas aſſez déliée pour aller porter *ſa vérité* juſqu'au cerveau, ni aſſez éclairée pour diſtinguer ſi l'image venue des yeux eſt droite ou couchée, renverſée ou de travers, & en conſéquence la rectifier en cas de beſoin.

Mais, nous dira-t-on, n'eſt-il pas vrai que la lumière qui porte les images des objets ſur la rétine ſe croiſe en entrant dans nos yeux, ce qui fait qu'elle porte en haut le bas de l'objet, qui la réfléchit, & en bas la partie haute. L'objet eſt donc renverſé ſur la rétine. Cela eſt vrai ; mais il eſt vrai auſſi. 1°. Que ce n'eſt pas ſur la rétine que l'ame voit les objets, ce n'eſt que dans l'image que les nerfs optiques en tracent ſur la partie du cerveau, appellée le *ſenſorium*, qui eſt la glande pinéale, ſelon Deſcartes, ou les corps canellés du cerveau, comme le veut Willis. 2°. Que dans cette image les objets ſont repréſen-

tés dans leur véritable ſituation, puiſque c'eſt ainſi que nous les voyons. 3°. Que cette image n'étant tracée, ni par notre imagination, ni par le jugement, ni par le *toucher*, ce qui eſt impoſſible, comme nous l'avons démontré; il ſuit néceſſairement de là, qu'elle eſt produite indirectement par le ſens de la vue.

Mais comment ſe peut-il que nous voyions les objets droits par le ſens de la vue, qui nous les montre renverſés? La ſolution de cette difficulté ne nous regarde pas. Nous ne faiſons pas un traité de Phyſique, liſez celui de Rohault, tom. 1, pag. 377, n°. XIII. Quant à nous, il nous ſuffit d'avoir prouvé que c'eſt uniquement par l'organe de la vue, que nous voyons les objets & leur vraie ſituation, & non par le jugement, ni par la chimère du toucher. Voici une expérience aſſez connue, qui nous en convaincra de plus fort.

Dans une chambre bien fermée, où la lumière n'entre que par un petit trou fait dans l'un des volets, tous les objets ſont peints par ce rayon lumineux ſur la muraille oppoſée ; mais dans une ſituation renverſée. La terre eſt en haut, le Ciel en bas, s'il paſſe un cavalier, ſon cheval marche ſous la terre, les pieds en haut & l'homme eſt ſous ſon cheval. L'imagination n'eſt pas la dupe de ce tableau, le jugement encore moins ; on n'a pas oublié ce qu'on apprit de la vérité du toucher, que le cavalier eſt aſſis ſur la ſelle, non pas deſſous & la tête en bas ; n'importe, malgré tout ce que peuvent en dire tous ces redreſſeurs des torts de la vue, le tableau demeure à nos yeux tel qu'il eſt, tout s'y voit peint à rebours. Ainſi en ſerait-il au-dehors, ſi la vue nous repréſentait les originaux à contre ſens, comme elle fait les copies, nous ne les verrions que renverſés. Elle nous les repréſente donc toujours

droits quand ils le ſont, comment que cela ſe faſſe, puiſque c'eſt ainſi que nous les voyons, & c'eſt ſe faire une illuſion palpable, que de croire qu'on les voit *en effet renverſés*.

La vue ne nous trompe donc pas ſur la ſituation des objets, & ſur leur nombre encore moins ; il eſt bien vrai que la lumière peint deux images de chaque objet, une ſur la rétine de chaque œil, mais ces deux impreſſions ſe réuniſſent, & n'en ſont qu'une, en arrivant au cerveau. Si l'on veut ſavoir comment ſe fait cette impreſſion, on n'a qu'à lire la Phyſique de Rohault, que nous avons déja cité ; mais notre Auteur a voulu nous en épargner la peine : après avoir dit, pag, 7, tom. 1, pag. 368, *il eſt fort aiſé de ſe convaincre que nous voyons réellement tous les objets doubles, quoique nous les jugions ſimples, &c.* Voici ce qu'on lit, pag. 35, *on ſait que les deux nerfs optiques ſe portent*

au ſortir du cerveau, vers la partie antérieure de la tête, où ils ſe réuniſſent, & qu'enſuite ils s'écartent l'un de l'autre.... avant que d'arriver aux yeux: le mouvement communiqué à ces nerfs par l'impreſſion de chaque image formée dans chaque œil ne peut pas ſe propager juſqu'au cerveau... ſans paſſer par la partie réunie de ces deux nerfs, dès-lors ces deux mouvemens ſe compoſent, & n'en produiſent qu'un, & par conſéquent ils ne peuvent faire qu'une ſeule impreſſion.

De cette explication, quoique moins claire que celle de Rohault, il ſuit pourtant que les deux images ne faiſant qu'une ſeule impreſſion, on doit voir l'objet ſimple, non pas double, de l'aveu même de l'Auteur; & s'il refuſait d'en convenir on le rendrait muet, en lui demandant s'il voit deux lunes, deux étoiles polaires & la petite ourſe renverſée, & ſi ce n'eſt

que par le jugement & par la vérité du toucher qu'il voit ces aſtres ſimples, ou dans leur poſition réelle, tandis que ſes yeux les lui montrent en effet doubles ? A-t-il les bras aſſez longs pour avoir pu y porter la main ? qu'il diſe, ou que ſes Diſciples diſent pour lui ce qu'ils voudront ; mais nous croirons toujours, que quiconque ſaura ou voudra ſe rendre à la raiſon, conviendra que nous avons pleinement juſtifié le ſens de la vue des deux premiers défauts que lui attribue notre Philoſophe moderne.

Le troiſième défaut qu'il lui trouve, c'eſt de ne nous donner aucune idée de la diſtance. *Nous ne pouvons avoir par le ſens de la vue*, nous dit-il, page 11, *aucune idée des diſtances ; ſans le toucher, tous les objets nous paraîtraient être dans nos yeux, parce que les images de ces objets y ſont en effet.* (1) *Un enfant qui n'a encore rien*

(1) Il faut ſuppoſer qu'en écrivant ceci,

touché, doit être affecté, comme si tous les objets étaient en lui-même.

Voici donc encore les enfans & leur ſenſation cités en preuve du troiſième défaut que l'Auteur a découvert dans le ſens & la vérité du toucher, employée pour y remédier. Il nous avait dit que, juſques à ce qu'ils ont pu faire uſage de cette panacée, ils n'étaient aſſurés *ni du nombre, ni de la ſituation d'aucun des objets qu'ils voyaient, non pas même de celle de leur propre corps.* (1) Ici il avance qu'ils n'ont

---

'Auteur ne ſavait pas encore ce qu'il dit, page 36, où il croit que le ſiége du ſentiment ou des ſenſations de la vue, par conſéquent comme de l'ouie, &c. eſt dans le cerveau; donc c'eſt là, non pas dans les yeux, que l'ame voit les images des objets qui ne ſont, qu'en paſſant ſur la retine, d'où les nerfs optiques les portent dans l'inſtant au *ſenſorium* dans le cerveau.

(1) Et par conſéquent ils ignoraient s'ils avaient la tête aux pieds, & les pieds ſur les épaules; mais les enfans en maillot voient-ils leurs pieds, voient-ils leur tête? ni l'un

aucune idée de la distance, soit des objets entre eux, soit du lieu où ils les voient, & qu'ils ne peuvent la connaître que par le toucher *des pieds*, comme ils n'ont connu leur position & leur nombre que par le toucher des

---

ni l'autre ; ils ne peuvent donc pas se tromper sur leur situation ; ils voyaient donc aussi les mamelles de leur mere à ses talons ; cependant ils savaient fort bien en trouver le têtin. Ne serait-ce pas qu'alors l'instinct suppléait charitablement le toucher jusqu'à ce que ce dernier pût leur rendre personnellement ses services ? ce ne sera qu'alors qu'instruits par leurs menottes, qu'ils n'en ont que deux, non pas quatre ; ils verront qu'ils ne sont pas des monstres, qu'ils n'ont qu'une mère de nourrice, non pas deux, &c. que jusques-là leurs yeux les ayant vilainement trompés, ils ne doivent plus s'y fier ; que quand ils demanderont quelque chose de rouge, par exemple, un ruban, ils doivent les fermer, & bien manier le ruban qu'on leur présentera, pour être assurés, qu'au lieu d'un rouge, on ne leur en donne pas un blanc. *Auditum admissi risum teneatis amici.*

mains ; il eſt vrai que ce n'eſt que par conjecture qu'il parle, & parce qu'il croit avoir deviné la maniere dont les enfans ſont affectés : mais le premier que nous prendrons le convaincra de n'être pas ſorcier.

On ſait que tout ce qui brille aux yeux des petits enfans, leur plait beaucoup. Une mère nourrice en tient un d'une main ; & de l'autre, elle lui montre une roſe de rubis, le marmot ſourit à cette vue, s'agite, remue ſes menottes, & montre qu'il voudrait bien tenir ce bijou. S'il le voit dans ſes yeux, il eſt bien évident que c'eſt là qu'il portera ſa main pour le prendre ; le fait-il ? ſi on le met à portée de ſa main, il s'en ſaiſit dans l'inſtant; on ne dira pas ſans doute qu'il va le prendre là où il ne le voit pas.

Autre expérience, qui prouvera de plus fort que le troiſième défaut attribué à la vue, eſt auſſi chimérique que les deux premiers.

Un autre qui commence à marcher un peu, eſt auprès de la fenêtre d'une chambre, la porte eſt vis-à-vis, elle s'ouvre, & il voit ſa mère, il s'élance auſſi-tôt vers elle ; il ſe jetterait par terre & ſe déviſagerait, s'il n'était retenu par les liſieres ; s'efforcerait-il de marcher pour aller à elle, s'il la voyait en lui-même ? paſſons aux défauts de l'ouie.

DE L'OUIE.

Le ſens de l'ouie n'eſt pas plus fidelle dans ſes rapports que celui de la vue ; notre Philoſophe l'a reconnu par ſa propre expérience ; entendons-le parler lui-même ?

» J'étais dans mon lit à demi en-
» dormi, dit-il, page 45, ma pendule
» ſonna, & je comptai cinq heures,
» c'eſt-à-dire, j'entendis diſtinctement
» cinq coups de marteau ſur le tim-

» bre ; je me levai ſur le champ , &
» ayant approché la lumière , je vis
» qu'il n'était qu'une heure , & la
» pendule n'avait en effet ſonné qu'une
» heure... Je conclus , après un mo-
» ment de réflexion , que nous ne
» ſavions pas qu'un ne doit produire
» qu'un ſon , chaque vibration du
» timbre ſerait entendue comme un
» différend ſon ; » ainſi raiſonna l'Auteur, & il ſe trompa : ce qui prouve qu'il était endormi plus que d'à moitié , quand ſa pendule ſonna , & qu'avant de tirer ſa conſéquence de ce qu'il avait entendu ou cru entendre , il aurait dû donner plus d'un moment à la réflexion ; car s'il l'eût fait, il ſe ſerait reſſouvenu de ce qu'aſſurément il n'ignore pas. 1°. Que quand on éleve un pendule juſqu'au niveau du clou auquel il eſt ſuſpendu ; ſi alors on laiſſe tomber ce poids , il décrit pluſieurs arcs de cercle tous inégaux en grandeur, quoique faits en

des temps égaux, & qu'il doit en être ainſi des vibrations d'un timbre ; que la premiere étant l'effet du coup de marteau, la ſeconde ne ſera jamais auſſi forte que celle-là, à moins qu'il ne ſoit frappé ſur le timbre un coup pareil au premier ; par la raiſon, que le coup de marteau ayant comprimé violemment la matière élaſtique du timbre, ſon élaſticité doit être plus grande, ou produire ſur l'air un plus grand effet, que lorſqu'elle n'a pas reçu une auſſi forte compreſſion ; il était donc phyſiquement impoſſible, que le deuxième ſon que l'Auteur crut entendre, fût égal au premier, & à plus forte raiſon le troiſième, &c. de cinq, il y en eut donc quatre, qui ne furent entendus qu'en ſonge, & ce fut le ſonge qui les fit paraître égaux.

Et puis, eſt-ce que le timbre ne fit que cinq vibrations? Peut-on le ſuppoſer ? (1) c'eſt ici le même pa-

(1) Il en fit cinq cents en moins d'une

radoxe qu'on nous a débité au ſujet de la vue. Là, le toucher nous empêche de voir ce que nous voyons *en effet* (les objets doubles & renverſés) & nous fait voir ce que nous ne voyons pas (les objets ſimples & droits) (1) ici c'eſt le jugement & la connaiſſance de l'effet d'un coup de marteau *qui nous empêche d'entendre* ce que nous entendons (*chaque vibration, comme un différend ſon*) dans l'ouvrage de quelque vieux Cartéſien; ce langage ſerait une radoterie, un vrai galimatias dans celui d'un Philoſophe moderne; c'eſt une découverte qu'on admire. Nous avons vu

---

minute; de-là, le bruit ſourd & confus: ce bourdonnement qui va en mourant & qu'on entend auprès d'une cloche que le battan vient de frapper.

(1) Il eſt impoſſible que nous voyions en même-temps les objets de ces deux façons contraires.

des gens d'eſprit, d'un eſprit même cultivé, tout étonnés & quaſi confus de n'avoir vu qu'une lune dans le Ciel & des croix droites ſur les clochers, tandis que leurs yeux voyaient la lune double & les croix renverſées; oui, nous les avons vues, auſſi ſurpris de n'avoir entendu que douze ſons quand l'horloge ſonnait midi; que le feu M. Jourdain, de riſible mémoire, d'avoir fait de la proſe pendant quarante ans, ſans qu'il l'eût ſu. On a donc oublié l'axiome, qui dit: *propter noſtrum cogitare nihil ponitur in re*, ou que nos idées, nos imaginations, nos jugemens, non plus que nos deſirs, ne changent rien à la nature des choſes. L'ame eſt comme eſclave de nos ſens; qu'elle veuille, ou non, elle voit, elle entend, elle ſent toutes les impreſſions que les objets font ſur nos organes, quand les nerfs les portent ſur le *ſenſorium*. Si donc les nerfs optiques traçaient les objets dou-

bles & renverſés dans le cerveau ; c'eſt ainſi que nous les verrions, non pas ſimples ni droits, la vérité du toucher dût-elle en être fachée ; & puiſque nous ne les voyons que droits & ſimples, c'eſt ainſi que nos yeux les font parvenir à l'ame ; ils n'ont donc que faire de *rectificateur* ; la Philoſophie peut mettre ſon ſens favori à telle autre ſauce qu'elle voudra.

Ainſi en eſt-il à l'égard de l'ouie, ſoit du jugement ou de la connaiſſance qu'on a de l'effet que produit chaque coup de marteau ſur le timbre d'un horloge. Si après avoir ſonné une heure, le timbre fait encore trente vibrations ſuffiſantes, pour me faire entendre trente ſons égaux au premier, je les entendrai néceſſairement ; & tout ce que je devrais conclure de-là & que j'en conclurai, c'eſt que le marteau a frappé ſur le timbre trente fois, & que la ſonnerie eſt détraquée : c'eſt en effet dans le principe de l'Au-

teur, la ſeule conſéquence qu'on peut tirer de ce fait, à moins qu'on n'eût vu le marteau ne frapper ſur le timbre qu'une ſeule fois ; mais alors on n'entendrait qu'une heure, non pas trente; nous l'avons prouvé : tout homme ſenſé ajouterait auſſi-tôt foi à l'apathie des Stoïciens, qu'au ſyſtême de notre Auteur.

Permis d'imprimer, ce 5 Novembre 1785.
LARTIGUE, Juge-Mage.

DES COQUILLES *FOSSILES.*

On trouve dans la terre des coquilles pétrifiées de toutes les eſpèces, en plus ou en moins grande quantité, en bien des endroits, & juſques dans les marbres des *montagnes; d'où* cela peut-il venir? Pluſieurs fameux Philoſophes ont cru en trouver la cauſe dans les eaux du Déluge univerſel, qui bouleverſerent *toute la ſurface* de la terre, & ils ont été ſi fort perſuadés d'avoir bien rencontré, qu'ils ont appellé ces coquillages, les *médailles* de ce funeſte événement. Le terme de *médailles* met un Philoſophe fameux de mauvaiſe humeur : il traite ces ſavans de ſuperſtitieux, ſa grande raiſon eſt, qu'il y avait des montagnes avant le Déluge, & que

BIBLIOTHEQUE TOULOUSE

ſes eaux ne purent pas y faire entrer des coquilles : tout cela eſt vrai ; mais y en a-t-il dans le marbre de ces montagnes antérieures au Déluge ? c'eſt ce qu'on lui nie, & qu'il ne prouvera jamais. Il peut y en avoir ſur leur cîme, puiſque les eaux ſurmonterent *les plus hautes de quinze coudées* ; mais on lui ſoutient que dans l'intérieur, il n'y en a pas une. M. de la Condamine nous en fournit une demi-*preuve*, *en nous* apprenant qu'il en *chercha en vain dans les cordillieres* : il eſt vrai que l'Auteur, bon Logicien, obſerve que cette preuve étant purement négative, ne prouve rien, & il va nous convaincre qu'il y en a réellement dans toutes les montagnes du monde, d'où l'on pourra conclure que les eaux du déluge n'ayant pu en mettre dans certaines montagnes, *n'en ont mis dans* aucune ; que la cauſe qui les a placées ici, les a placées de même là. Pour cet effet, il va

prendre les faits de plus haut, faire former toutes les montagnes, & nous montrer comment les coquilles ont pu ſe fourrer dans les unes comme dans les autres ; mais parce qu'il n'ignore pas qu'il y a des vétilleurs qui pourraient le chicaner ſur ce qu'il va nous dire : pour éviter ce déſagrément, il nous prévient qu'il va parler en Hiſtorien, qu'il ſait qu'en cette qualité, *il ne doit ſe permettre aucune ſuppoſition, ni faire uſage de ſon imagination, que pour généraliſer les faits* ; qu'un Hiſtorien eſt fait pour décrire & non pour inventer, & qu'il ſe fera une loi de cette règle. Néanmoins, avant de nous parler de la formation des planettes, par où il veut commencer, il nous fait obſerver qu'il a été fait tant de ſyſtêmes ſur la formation de la terre..... *qu'on ne peut pas trouver mauvais qu'il joigne ici ſes conjectures à celles des Philoſophes qui en ont parlé avant lui* ; ſur-tout quand on

verra qu'il ne donne en effet que pour de ſimples conjectures tout ce qu'il va nous dire ; en conſéquence l'Auteur commence ainſi ſon hiſtoire ou le récit de ſes conjectures.

Ne peut-on pas imaginer avec vraiſemblance (1) qu'une comete tombant ſur le ſoleil, &c. voilà donc d'entrée deux aſtres qu'il trouve ſous ſa main, ou plutôt qu'il invente, parce qu'il ſait qu'un Hiſtorien eſt fait *pour décrire & non pour inventer*. Ces aſtres étaient-ils créés ou incréés ? s'ils étaient créés, c'eſt un anacroniſme ; car le célèbre M. de Buffon obſerve que les planettes étaient créées auſſi, & que *c'eſt une faute très-eſſentielle de ne pas faire attention à l'unité de temps de la Création*. La ſuite eſt bien pire, n'en donnons que le précis : cette comete, en tombant ſur le ſoleil, en détacha

(1) Beau début ! après qu'on a promis de ne faire *aucun uſage de ſon imagination*.

la 65e. partie qui partit à ſon aiſe, vogua dans le vide comme un torrent de feu, & ſe diviſa, chemin faiſant en ſix parties inégales (1) que l'attraction dut arrondir ſur le champ: voilà donc les planettes faites; il s'en arrêta bientôt deux l'une après l'autre, parce qu'étant les plus ſolides & les plus petites, elles reçurent moins de mouvement que les plus groſſes, qui étaient plus légères (2). Vint enſuite la troiſième, qui devait devenir notre terre, elle s'arrêta là où elle eſt; on

(1) Quant à la lune & aux lunes de Jupiter & de Saturne, ce fut l'obliquité du coup qui les détacha de leurs planettes, mais il faudrait dumoins pour cela que ces planettes euſſent exiſté, quand le coup oblique fut donné. Or, ce coup fut donné ſur le ſoleil avant la formation des planettes, car elles n'en ſortirent pas toutes faites, ſelon M. de Buffon.

(2) Les joueurs de mail doivent bien rire de ceci.

ne ſait ni pourquoi ni comment ; car voguant à ſon aiſe dans le vide, ce globe ne rencontra en ſon chemin aucun corps auquel il pût communiquer ſon mouvement de progreſſion, il devait donc néceſſairement le garder, & toujours aller ſans jamais s'arrêter : telles ſont les loix du mouvement, mais elles n'étaient pas encore faites. Le globe de feu s'arrêta donc, parce qu'il lui plut. Tout de ſuite il s'en éleva des exhalaiſons qui n'eurent pas le ſort de celles de notre feu. Des plus ſubtiles ſe fit l'air : les plus groſſières, ſans le ſecours de la pierre philoſophale, furent tranſmuées en vapeurs qui fondirent en pluie ; mais une pluie ſi abondante, que ce fut un déluge qui, après avoir refroidi le globe encore tout de feu, l'environna tout entier & le couvrit d'une couche d'eau de 600 pieds de profondeur : vint d'abord après le mouvement néceſſaire à l'air & à l'eau.

Voilà donc les planettes, les élemens le mouvement tout fait dans la mer en un tourne-main, & de lui-même ; reſte à faire les montagnes, & à y mettre les coquilles. Oh ! ici nous n'irons pas auſſi vîte ; mais avec le temps, pourvu qu'on veuille nous en croire, nous en viendrons à bout : voici comment.

» On ſait que les flots de la mer, en » battant ſes côtes, fût-elle bordée de » rochers, en enlevent chaque fois » quelques petites parties, que les » vagues vont dépoſer quelque part » en forme de ſédiment, ce qui fait là » une première couche, &c.

D'après cette obſervation, l'Auteur conclud qu'il dût en être de même d'abord après la formation de la terre. La mer (venue indirectement du ſoleil) étant agitée par les vents auſſi nouveaux qu'elle, éleva des flots qui, fondant avec impétuoſité ſur les

rochers de ſes côtes (1), en enlevaient journellement de petites parties (2) qui tombant enſuite en forme de ſédiment, formerent des couches; comme elles ſont aujourd'hui (3). Les

(1) Mais où pouvaient être les côtes d'une mer ſans bord, puiſqu'elle environnait toute la terre? l'Auteur aurait dû faire attention à cet inconvénient, & en conclure que ſon ſyſtême, bien loin d'être plus vraiſemblable que ceux des autres Philoſophes, était de tous le plus inſoutenable: il veut compoſer toutes les montagnes du monde du débris des côtes d'une mer imaginaire, ſans côtes.

(2) Eh! pourquoi petites? des rochers faits de la veille ne pouvaient pas avoir acquis aſſez de conſiſtance pour réſiſter à la violence des flots: du premier choc ils auraient été mis en pièces.

(3) Et quelles couches peuvent faire ces ſédimens aujourd'hui? M. de Buffon nous dit que les plongeurs, voient, à la plus grande profondeur où ils peuvent deſcendre; que les eaux de la mer y ſont agitées, au point de ſe mêler avec la terre & les ſables qu'elles remuent; cette agitation permet-elle aux couches horiſontales de s'accumuler, ou même de ſe former?

coquilles

coquilles (venues apparemment du ſoleil) & du voiſinage, qui voyaient s'élever comme des terraſſes, vrai phénomène pour elles, voulurent aller s'y promener, mal leur en prit, elles s'y enfoncerent juſqu'aux oreilles, & n'eurent pas la force de s'en tirer (1), elles y trouverent donc leur tombeau, mais un tombeau plus majeſtueux, plus vaſte que ceux des anciens Rois d'Egypte, plus utile aux humains, moins coûteux, & plus fameux que ceux-là. Nouveaux ſédimens ſur les premiers, & coquilles nouvelles ſur ces nouveaux dépôts : enfin tant fut procédé, en ſuivant cette routine, que coquilles, ourſins, cornes d'Ammon, &c. ſe virent au niveau du plancher des vâches terreſtres ; mais combien d'années mirent les flots à élever leur

(1) La chaleur du ſoleil, d'où elles étaient venues avec les eaux, avait altéré leur ſanté & diminué leur vigueur.

ouvrage jusques à fleur d'eau ? notre Historien ne nous l'apprend pas ; cependant je crois pouvoir hasarder de dire, *meo periculo*, & par conjecture qu'au bout de quelques centaines de *milliers*, de millions, de milliards de siècles, les très-légères pincées des *très-petites parties* détachées des rochers par les flots, pourraient, ou auraient pu jadis (s'il y avait eu des rochers) former quelque taupiniere (1) & l'élever jusqu'à 5 ou ou 600 pieds de hauteur, ou jusques à la surface de la mer, venue du soleil, pourvu toutesfois que ses eaux n'eussent pas éparpillé la nuit ce qu'elles auraient amassé pendant le jour ; mais il y a bien loin de quelques monticules à la *Cordillera de Losandes*, & plus encore au pic de Teneriffe, *qui a plusieurs* lieues de hauteur. Comment donc firent les 600 pieds

(1) Ne prenez pas ce mot à la lettre.

d'eau pour guinder jusqu'à cette élévation les matériaux, dont fut construit cet énorme colosse ? il est bien vrai qu'Ovide, en parlant de la hauteur où les flots portenr les vaisseaux dans une tempête, dit que les passagers croient qu'ils vont échouer & se briser contre la *lune ou contre les* étoiles, quand c'est de nuit que le vaisseau est ainsi balotté ; mais les personnes judicieuses regardent l'expression d'Ovide(1)comme une hyperbole: d'ailleurs Ovide parle en poëte : *aquali è licito difavolligiare* ; mais notre Historien n'a pas touché cette difficulté ; il ne nous dit pas non plus comment s'y prirent ces coquilles pour grimper sur les montagnes, à mesure qu'elles s'élevaient au-dessus du niveau de la mer ; avaient-elles des griffes comme les chats en ce

(1) *Jam jam tacturos sidera summa putes.*

temps-là ? Si l'Auteur n'eſt pas entré dans ce détail, on voit bien que c'eſt par prudence & pour ne ſe point expoſer aux vétilleries des incrédules.

Nous ſommes bien tentés de ſuppléer à ſon ſilence, en diſant que les eaux & les coquilles firent alors ce qu'ont fait les Maçons qui ont conſtruit *le Dôme des Invalides* à Paris, & à Rome, celui de St. Pierre, qui eſt bien autre choſe, c'eſt-à-dire, qu'elles s'échafauderent; mais où était le bois néceſſaire pour les échafaudages ? Où étaient les Charpentiers pour les faire, tandis que les deux hémiſphères de notre pauvre planette, étaient enſévelis ſous ſix cents pieds d'eau, comme ils le ſeraient encore, ſi par un bonheur que nous n'aurions jamais imaginé, *le terrein de l'ancienne Atlantide de Platon, ne s'était affaiſſé par un violent tremblement de terre* (1), ce qui fit que

(1) Mais cet affaiſſement peut-il être aſſez

les eaux coulerent de toutes parts, pour aller prendre sa place & former l'océan atlantique, en laissant une grande partie de la terre à découvert; mais il faut supposer qu'alors, apparemment toutes les montagnes étaient faites dans les eaux & par les eaux, qui les avaient farcies de coquilles, comme un colletin de Pélérin, sans qu'on puisse comprendre comment les eaux purent faire toute cette besogne sans échelles ni échafauds; mais ce qu'on comprend facilement, c'est que ce qu'on nous dit des terres atlantiques, renferme une contradiction palpable & impardonnable à un bel esprit, tel que notre Auteur.

---

considérable pour former un bassin capable de contenir la quantité immense des eaux qui *y coulerent de toutes parts*? la chose n'est guére croyable; il valait mieux dire tout net, que les terres atlantiques furent anéanties ou du moins englouties dans une soufflure du verre, dont on nous apprend que le noyeau de la terre est composé.

Les terres atlantiques exiſtaient en même-temps que la mer atlantique, où elles n'exiſtaient pas ; cette double exiſtence fut ſimultanée ou elle fut ſucceſſive : point de milieu, elle n'était pas ſimultanée. Il eſt abſolument impoſſible que l'eſpace intermédiaire, entre notre continent & *l'Amérique*, fût un terrain habité ou habitable, s'il était occupé par la mer atlantique, comme il l'eſt aujourd'hui : cependant, ſelon notre Auteur, il était en même-temps ſubmergé & au-deſſus de la mer ; car ſi les eaux ne laiſſerent une partie du globe à découvert, que lorſque le terrain atlantique ſe fut affaiſſé, il eſt bien clair, qu'avant cet affaiſſement, la terre toute entiere était ſous l'eau, & par conſéquent le terrain atlantique auſſi. On voit par cette contradiction que l'Auteur a été plus embarraſſé de ſe défaire de ſes ſix cents pieds d'eau, que de les trouver, & c'eſt bien ſa

faute ; il fallait dire , quand le ſoleil vit que les eaux avaient rempli leur tâche , & que toutes les montagnes étaient faites, il jugea qu'il était temps d'en laiſſer jouir les hommes futurs & des plaines auſſi ; en conſéquence , avec ſon attraction , il pompa autant d'eau qu'il fallut , pour qu'une partie du globe devînt habitable ; il le pouvait , ſans faire tort à perſonne ; c'était ſon bien , il était en droit de le reprendre. Ce moyen n'eût pas juré avec l'hiſtoire de Moïſe , autant que l'autre , & il aurait été moins invraiſemblable , car ſoit dit , ſans offenſer l'Auteur ; il eſt évident que dans pas un des faits qu'il a inventés , pour trouver des coquilles par-tout , la vraiſemblance n'eſt pas plus reſpectée que dans les contes des Fées. Dieu & la nature ne font rien d'inutile , rien en vain. Les coquilles auraient été fort inutiles dans les premieres montagnes; par cette ſeule raiſon on peut être aſ-

ſuré qu'il ne s'en trouvera jamais dans celles de la création.

C'eſt tout le contraire dans les montagnes du Déluge, ou dans ces tas immenſes de terres, de ſables, de minéraux, de coquillages, de cadavres de toute eſpèce que les eaux amoncélerent auprès des anciennes montagnes ; & qui s'étant pétrifiés à la longue, en ont fait de nouvelles. Là, les coquilles étaient utiles, néceſſaires. *Pourquoi ?* pour conſerver ſur toute la terre le ſouvenir de ce terrible événement & de ce qui l'avait occaſionné. (1) Les Philoſophes qui l'ont cru de même, ont appellé ces coquilles les médailles du Déluge, parce qu'ils ajoutaient foi à l'hiſtoire de Moïſe.

---

(1) *Omnis terra corruperat viam ſuam, cumquè vidiſſet Deus terram eſſe, corruptam dixit ad Noë : repleta eſt terra iniquitate à facie eorum hominum, & ego diſperdam eos cum terra.* Gen. c. VI.

Notre Auteur ne la rejette pas, nous lui rendons volontiers ce témoignage; pourquoi donc ne pas s'en tenir là, pour rendre raiſon du phénomène des coquilles trouvées dans les marbres de certaines montagnes, au lieu d'entreprendre de l'expliquer, en nous répaiſſant d'un nouveau conte de Fées; car ce n'eſt que dans ces contes qu'il eſt permis de ſuppoſer les chimères qu'il nous débite ſérieuſement à ce ſujet.

M. Woodvard fameux Philoſophe Anglais imagina, pour le même ſujet quelque choſe, d'approchant de la formation des montagnes inventée par notre Auteur. Sur cela M. de Buffon lui impute d'avoir voulu *bâtir l'édifice du monde avec de la pouſſiere*, & il s'en mocque. Du ſyſtême de M. Burnel autre Philoſophe, il dit que c'eſt *un roman bien écrit, un livre qu'on peut lire pour s'amuſer, mais qu'on*

ne doit pas conſulter pour s'inſtruire ; Ne dirait-on pas que ſous le nom de ces deux Philoſophes Anglais, il a voulu nous apprendre ce que nous devons penſer de nôtre bâtiſſeur de montagnes à coquilles ?

Ce n'eſt pas tout. Le même M. de Buffon obſerve de plus que le fameux Leynibts, autre Philoſophe à ſyſtêmes, dans la manière dont il s'y prend, pour faire trouver des coquilles partout, *n'a pas fait attention à une choſe très-eſſentielle, qui eſt l'unité de temps de la création, puiſqu'il ſuppoſe que les coquilles exiſtaient avant les autres animaux.* Notre Philoſophe a bien fait la même faute, & plus grande encore, nous l'avons vu. Cela ſeul ne montre-t-il pas aſſez que ſon ſyſtême n'eſt qu'un véritable roman comme celui de M. Burnel, & roman où il n'a pas reſpecté la vraiſemblance plus que la vérité. Il l'a bien vu ſans doute, & que ſes idées

n'étaient pas moins chimériques que celles de ſes prédéceſſeurs, dont il s'eſt mocqué, mais il aura dit en lui-même : avec leurs viſions ces Philoſophes ſe ſont fait une grande réputation : faiſons comme eux, diſtinguons-nous. *Faciamus & ipſi nobis nomen.* Ils ont trouvé des crédules, nous en trouvons auſſi. Bâtiſſons-donc un nouveau ſyſtême du monde : mêlons-y beaucoup de merveilleux, publions avec confiance que s'il n'eſt pas plus conforme à la vérité que ceux des Philoſophes Anglais, il eſt dumoins plus vraiſemblable, l'attrait de la nouveauté nous procurera des admirateurs.

Il eſt probable que ce fut ainſi que raiſonna notre Auteur, & l'événement a ſurpaſſé ſon attente, on dit que ſon ouvrage a été imprimé & réimprimé ſans fin, dans le ſiècle qu'on veut appeller *de la Philoſophie.* Ne tirons pas la conſéquence. Deman-

dons seulement à M. de Buffon, qui sont ceux qui adoptent ces visions Philosophiques? Ce sont, nous dira-t-il, *ceux qui reçoivent aveuglement des systêmes, où l'on a mêlé la fable à la physique, incapables qu'ils sont de distinguer les nuances du vraisemblable, & plus flattez du merveilleux que frappés du vrai.* Nous conviendrons qu'en parlant ainsi, ce Philosophe célèbre n'avait en vue que ceux qui ont reçu les systêmes de Wiston, de Burnel & de Woodvard. Mais s'il eût connu celui que nous venons de parcourir, & dans lequel nous n'avons pas relevé la moitié des bévues de l'Auteur, il n'en aurait pas jugé plus favorablement que de ceux des trois Anglais; car c'est le plus imaginaire de tous. Quand Woodvard voulut bâtir l'édifice du monde *avec de la poussière*, il eut la prudence de s'en procurer assez, en faisant dissoudre ou réduire en poudre la terre toute

entière par les eaux du déluge : notre Philoſophe au contraire a voulu former toutes les montagnes du monde, en faiſant diſſoudre les rochers des côtes, par les flots d'une mer imaginaire, ſans côtes ni rochers.

Voilà à quoi ſe réduit en dernière analyſe ce ſyſtême nouveau, que l'Auteur nous annonce avec confiance, qui ſera, ſi non exactement vrai, du moins *plus vraiſemblable* que ceux de ſes prédéceſſeurs : qui nous convaincra qu'il y a des coquilles dans toutes les montagnes du monde, ſans que les eaux du déluge univerſel aient pu les y mettre, nous apprendra comment & pourquoi elles s'y trouvent, & fermera la bouche aux *ſuperſtitieux* qui les appellent *les médailles* de ce mémorable événement. L'on voit s'il a bien tenu parole, & ſi ſon explication eſt moins romaneſque que celles dont il s'eſt mocqué ; ſi les coquilles ont pu s'incorporer elles-mê-

mes dans les montagnes où on les trouve, de la manière qu'il dit, ou plutôt. Si ce n'eſt pas choſe viſiblement fauſſe, même impoſſible : il ne faut pourtant pas être ſorcier ni un œdipe pour trouver le mot de cette énigme.

La raiſon nous dit que la terre fut créée avec ſes montagnes, parce qu'elles y étaient néceſſaires, & que ſa création fut antérieure à celle de tous les genres d'animaux deſtinés à habiter ſur ſa ſurface ou dans ſes eaux. Il ne peut donc pas y avoir des coquilles dans les montagnes de la création.

Celles où l'on en trouve ne datent donc pas de ſi loin. Nous ſommes forcés d'en rapporter la formation au temps du déluge univerſel, dont les eaux ayant néceſſairement bouleverſé toute la ſurface de notre globe ſe mêlerent avec toutes les terres meubles,

les minéraux, (1) les végétaux, les ſables, les cadavres, les coquillages, & après avoir tranſporté, balotté, confondu toutes ces matières, juſqu'à ce qu'au bout de ſix mois, leur agitation s'étant ralentie, elles n'eurent plus la force de les voiturer, elles laiſſerent tomber le tout en forme de ſédiment; & comme il ne pouvait y avoir aucun ordre relatif à la qualité des matières, tandis qu'elles furent agitées dans les eaux, il ne peut y en avoir non plus aucun dans les dépôts. Une ondée chargée de matières d'une péſanteur médiocre les aura laiſſé tomber ici, une autre ondée qui en portait de plus péſantes, étant ſurvenue, les aura dépoſées ſur celles-là; de-là vient que dans les fouilles des terres, on ne peut pas trouver les couches de toutes les matières rangées ſelon l'ordre de leur péſanteur ſpécifique.

(1) De-là le bariolage des marbres.

De-là vient encore qu'on trouve ici en grande quantité des matières dont on ne voit là ni trace ni veſtige. De-là cet amas immenſe de coquillages raſſemblés dans la falunière de Touraine, qui doivent être tombées néceſſairement de champ ou de côté, & s'être couchées ſur le plat en touchant le fond. De-là enfin ces bancs de coquillages, dont parle M. de B., & qu'on trouve dans les collines des environs de Paris. (1) Ils ont pluſieurs lieues d'étendue, tant en largeur qu'en longueur. Ce qui ne doit pas étonner ceux qui ſavent que la multiplication de ce poiſſon eſt preſque incroyable, & que ſon teſt ne ſe détruiſant pas dans la mer, il devait y en avoir de millions, de milliards, de milliaſſes, ſoit vivans ou non, lorſque le déluge arriva, 1600

(1) V. la théorie de la terre, par M. de Buffon, tom. 1, p. 413.

ans après la création. Auſſi les coquilles & les terres furent-elles les matières dont les eaux ſe chargèrent le plus ; les terres furent tirées de ces lieux où l'on ne trouve plus que de vaſtes déſerts en Affrique, & en Aſie dans l'Arabie déſerte (1) & la Pétrée ; c'eſt donc de ces matières, & ſur-tout de la terre, que les eaux du déluge dûrent d'abord ſe débarraſſer. La hauteur de anciennes montagnes

(1) Notre Auteur penſe au contraire que ſi l'on ne trouve que des ſables & des roches, preſque point de terre, c'eſt parce que ce pays fut le plus anciennement habité, & que les animaux rendant moins à la terre qu'ils n'en tirent, il eſt arrivé de-là qu'ils l'ont détruite ou mangée toute entière. Voilà ce que nous n'aurions pas dèviné. Mais l'Arabie heureuſe, qui a conſervé ſon terrain, a donc été habitée bien plus tard que les deux autres, puiſque ſes habitans ne l'ont pas encore mangé. De combien de ſiècles ? l'Auteur aurait dû prévoir qu'on lui feroit cette queſtion & y répondre par avance.

leur en facilita le moyen en rétardant leur mouvement de progreſſion, elles abandonnerent donc à leur pied ou tout auprès, partie des terres, des coquilles & autres matières dont elles ſe trouverent chargées : les eaux qui venaient après en durent faire autant, & voilà un dépôt, dont le temps a fait une montagne de marbre, de roc vif, de granite, de coquilles, de poiſſons pétrifiés. Tout cela exiſtait lors du déluge, & rien lors de la prétendue chûte d'une comete ſur le ſoleil. Tout cela a donc pu ſe trouver ſans miracle dans les montagnes.

Tel eſt le véritable mot de l'énigme. Voilà, diſons-le hardiment, comme on doit rendre raiſon des coquillages, ainſi que de toutes les autres matières étrangères, qui ſe voient dans les marbres, &c. c'eſt par la formation de deux ſortes de montagnes, les unes lors de la création de l'Univers, les autres par ce déluge univerſel,

dont on voit cent preuves, indépendamment de l'hiſtoire de Moïſe, qui devrait nous ſuffire ſeule. Ne ſoyons plus ſurpris ſi M. de la Condamine n'en trouva pas dans les cordillieres, on n'y en trouvera jamais.

Cette explication eſt ſi ſimple, elle ſe préſente ſi naturellement à l'eſprit, qu'il eſt étonnant que des génies du premier ordre, tels que les Anglais, critiqués par M. de B. & notre Auteur lui-même, n'y aient pas fait attention : que des ſavans qui ſe diſent Philoſophes & Chrétiens, qui ont connu l'hiſtoire de Moïſe dès leur enfance, aient voulu ſuivre l'exemple d'un Thalés, d'un Epicure, &c. ajouter leurs ſonges aux vérités que Dieu nous a révélées, ou plutôt les y ſubſtituer : ſuppléer le détail qui n'eſt pas dans l'Hiſtoire Sainte, pour ſatisfaire notre curioſité touchant la formation de l'univers : tirer le monde entier de leur imagination, cha-

cun à ſa manière : narrer ce qui fut fait au commencement, avec la même confiance que s'ils l'avaient vu. Mais chacun tout autrement que les autres, enfin prédire ce qui doit arriver, ſans s'appercevoir qu'en ſe contrediſant l'un l'autre, ils ſe convainquent ou s'accuſent mutuellement d'erreur, & nous avertiſſent de n'en croire à aucun, parce que tout ce qu'ils nous débitent ſont de pures fables; & ce ne ſont pas ſeulement les trois ou quatre Philoſophes dont nous avons parlé, qui ont fait cette faute, c'eſt la foule. Parmi un eſſaim qui ont écrit il ne s'en trouve pas deux qui ſoient en tout du même avis. *Tot capita, tot ſenſus* : cette confuſion, ce choc d'opinions contraire ou toutes différentes, ne fait pas l'éloge de la Philoſophie à la mode, & ne paroît pas fort propre à faire oublier celle de *Deſcartes*. Quand l'enthouſiaſme ſe ſera diſſipé, on ſera honteux d'avoir parlé avec mépris de

ce génie ſublime, qui fait autant d'honneur à ſa Patrie que Newton à la ſienne, tout au moins. On rougira 1°. De s'être évertué pour expliquer comment ſe fait un flux de la mer, qui ne ſe fait pas, & de l'avoir attribué à une cauſe auſſi imaginaire que ſon effet. 2°. D'avoir cru que nos yeux voient ce que nous ne voyons pas, chaque objet double & renverſé, quoique nous le voyons ſimple & droit ; & pour comble de prodige, que nous voyons par les mains ou par les pieds, en un mot, par le ſens du toucher, bien mieux que par le ſens de la vue. 3°. Que quand l'horloge ſonne on entend plus d'heures qu'on n'en entend, ou qu'on en entend autant que le timbre fait des vibrations, quoiqu'on n'en entende réellement qu'une ou deux, parce que l'expérience & le jugemeent nous ont appris qu'il ne faut pas en entendre ni en compter davantage, ſi le marteau n'a frappé ſur le timbre

qu'un ou deux coups 4°. On ſera piqué de s'être laiſſé perſuader que le ſoleil diviſe, comme *in petto*, ou *per mentem*, toute la maſſe de lumière, dont il eſt environné, en faiſceaux compoſés de ſept rayons, à chacun deſquels il donne une des ſept couleurs primitives, qu'ils ne nous montrent pas en arrivant ici, parce que dans le trajet ces couleurs ſe ſont mêlées & confondues, & que ce mêlange de ſept couleurs, dont aucune n'eſt blanche, produit le blanc. Et qu'enfin ſi les Peintres & les Teinturiers ſoutiennent que ce réſultat de mêlange de ſept couleurs non blanches eſt phyſiquement impoſſible, il faut les laiſſer dire. On ſait aſſez qu'ils ne ſont pas ordinairement grands géomètres les uns ni les autres.

Ridiculum acri,
Fortius ac melius magnus plerumque ſecat res.

Permis d'imprimer, ce 5 Novembre 1785.
LARTIGUE, Juge-Mage.

BIBLIOTECA TOULOUSE

ERRATA.

AME DES BETES,

PAGE 2, *lisez* que deux.
Page 20, ligne 10, *lisez* s'appriprient.
Page 50, ligne 11, *lisez* sa fin.
Page 69, ligne 22, *lisez* bien celui-là.
Page 70, ligne 3, *lisez* sa bonté.
Page 71, ligne 23, *lisez* Crocodile.
Page 82, ligne 3, *lisez* Matérialistes.
Page 88, ligne 9, *lisez* en paix.
Page 103, ligne 8, *lisez* le lievre.

DES COQUILLES,

Page 17, ligne 22, *lisez* Burnet.

DE LA VUE,

Page 5, ligne 21, *lisez* tels, ni que.
Page 7, ligne 20, *lisez* droit & un.
Page 15, ligne 18, *lisez* mère-nourrice.
Page 18, ligne 6, *lisez* que si nous.
Ibid. ligne 7, *lisez* qu'un coup.

SUR LE FLUX DE LA MER,

Page 2, ligne 8, *lisez* avec soi.

Impression de Jean Florent Baour

Vignette en tête p. 1 - c'est le même
que l'on voit dans le traité de
l'abbé Fraysse - Entretiens sur l'Usure
2me partie p. 161 - aussi p. 17
mémoire p. les frères Trubelle 1766.)
cul de lampe p. 95 - se trouve sur le titre
de l'ouvrage précédent -

Vignette p. 1 des couleurs }
id p. 1 de la Vue }
id p. 1 des coquilles }

cette vignette est usitée p. Baour
dans :

Pf XVIII - 492